This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

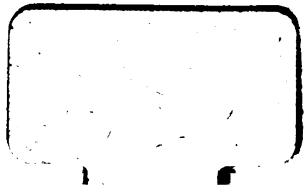
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579579 3

R2[illegible]

1. Poetry, French



A.

M. le professeur A. Werner.

Que de chantres divers abrite le bocage!
Que d'accords variés murmurent à la plage
Et la brise et les flots!
Sur la robe de Flore ingénûment écloses
Que de modestes fleurs ont même près des roses
Quelques charmes nouveaux!
De même chaque muse a sa lyre et son âme;
Et l'humble corde peut près des accents de flamme
Resonner doucement.
Mais c'est assez plaider la cause de ma muse;
Votre esprit généreux saura trouver l'excuse
Au moindre manquement

Agréez, je vous prie,
mes respectueuses amitiés

Stanislas C. Coustant

le 1er Janvier 1897

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

LA DRUIDESSE

WINONA

ET

AUTRES POÉSIES

PAR

STANISLAS C. CONSTANT

"Instructor" au Collège de la ville de New-York

Quodsi me lyricis vatibus inseris,
Sublimi feriam sidera vertice.

—HOR. CARM. I

NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS
Imprimerie Française
851 AND 853 SIXTH AVENUE

1896

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
916202A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1937 L

PRÉFACE.

Je venais de terminer ma philosophie. En compagnie de mon professeur et ami, après avoir traversé la presqu'île de Quiberon et le champ des monuments mégalithiques de Carnac et de Locmariaquer, je vins visiter la célèbre tombelle de l'île de Gavr-Ynys, à l'entrée du golfe du Morbihan. On me présenta un bracelet qui, dit-on, avait appartenu à une druidesse. Je le crus, et, à son contact, je ressentis une étrange impression. Je venais d'éprouver quelque chose d'analogue en touchant l'épée du grand Clisson, au château de Josselin près de Ploërmel. Remontant sur la tombelle, je vis les flots de la marée montante se précipiter avec fracas par le goulet du golfe. Le vent soufflait avec force; mon imagination fut frappée: j'eus comme une vision du passé. Depuis, dans la vie, cette vision m'a suivi. A mes heures de loisir, il y a quelques années, je lui donnai une forme, et je composai le poème de la druidesse de Gavr-Ynys.

Breton et Gaulois, je voulus rester fidèle à ce double élément: il me fallait garder la couleur locale. Alors j'empruntai à l'histoire de la Gaule le nom de l'archidruide et barde, Hu, descendant de Hu-Gadarn, dont je fis l'époux de la druidesse Camma, fille de la célèbre Gauloise de ce nom. Je leur supposai

une fille, Bélisana, ainsi nommée parce qu'elle est prêtresse de Bélisana, déesse de la lune, compagne de Bel, le soleil. J'en fis une des neuf sènes.

D'autre part, je demandai à l'histoire bretonne de Vannes le nom de mon héros, Lez-Breiz, le David breton de la légende, et fils de Conan, roi de Vannes, ou Gwenet. Dans la guerre des Gaules, l'expédition de César contre les Vénètes me parut favorable, et je plaçai mon poème à cette époque.

Quant au plan du poème lui-même, le voici dans sa simplicité :

Les Vénètes, au champ druidique de Carnac, décident de secouer le joug, et de solliciter les autres Gaulois de l'Armorique à former une ligue secrète contre le tyran de la Gaule, César. L'âme de cette ligue est la jeune et belle Sène, Bélisana, fille de l'archidruide et barde, Hu, et de Camma, la prophétesse.

Echappée du massacre des vierges de l'île de Sène ou Sein, la druidesse s'est réfugiée sur l'îlot de Gavr-Ynys, près de la tombelle sacrée où reposent son père et sa mère. C'est de là qu'elle part, en couvrant ses pas, pour la mission que le Mallus des Vénètes lui a confiée; et c'est là que, au jour dit, elle doit en rapporter l'issue. Lez-Breiz, fils de Conan, est le messager délégué pour venir apprendre, de la bouche même de la Sène, le résultat de ses démarches.

Touchée de la noblesse du jeune et brillant chef, de sa sagesse, de son amour pour la Gaule et de celui non moins ardent, bien que caché, qu'il lui garde, à elle-même, Bélisana sent son cœur envahi par une passion vive et profonde, mais non coupable : elle aime Lez-Breiz, mais dans l'espoir du glorieux Klaz-Merzin (l'autre vie). C'est dans la même espérance qu'aime le fils de Conan : l'objet de son amour est sacré dans cette vie.

Ces deux jeunes cœurs se dédommagent en se plongeant avec délire dans un grand amour, en commun, de leur mère adorée, la Gaule. Tous deux ont juré de la délivrer du joug des Romains, ou de périr. Bélisana a même dévoué sa vie à Esus pour son pays, dans le triomphe ou la défaite, heureuse de saisir ce noble moyen d'échapper aux dangers de son amour.

Dans un dernier conseil sur l'îlot de Gavr-Ynys, les chefs gaulois de la ligue ont résolu de sortir du Mor pour attaquer la flotte de César.

Le lendemain, dès le matin, les navires des Vénètes et de leurs alliés partent sous la conduite de Lez-Breiz, rencontrent l'ennemi et sont taillés en pièces. Lez-Breiz, mortellement blessé, revient expirer dans les bras de Bélisana, qui s'immole, sur le corps de son amant, à la vengeance de leurs autels, de leur amour, de leur patrie.

Le vieux Conan les ensevelit tous deux dans la tombelle de Gavr-Ynys, près de Hu et de Camma, avant de tomber sous le glaive du Romain.

LA DRUIDESSE

Carnac vient de parler; et la Vénétie ose,
Contre l'odieux joug que Rome leur impose,
Convier tous ses fils à lever l'étendard.
Guerre ! a dit le druide; oui, guerre sans retard.
C'est l'heure de la Gaule, et c'est une heure sainte !
La fille de Camma, l'âme triplement ceinte
De courage, de grâce et d'éloquent savoir,
A reçu mission, en secret, d'émouvoir
Chez les peuples amis l'élan patriotique.
Cœur de feu, langue d'or, sur cette terre antique,
Des rochers du Plogoff au fleuve armoricain
La Sène a fait vibrer la haine du Romain,
Et du tyran César, ébranlé la puissance.
Rapide est son voyage, active son absence;
Et le jour dit l'amène aux bords de la forêt,
Sur la rive du Mor où son esquif est prêt.
De sa course, sur l'île, il faut cette nuit même
Qu'elle porte l'issue; et c'est celui qu'elle aime,
Lez-Breiz, fils de Conan, qui doit l'y rencontrer.
Au soir parle sa voix, l'ombre va se montrer.

Voir notes à la fin de LA DRUIDESSE.

Salut, ondes aimées,
Belles et fières quand l'autan
Roule vos crêtes animées,
Mais pour ce soir, vagues calmées !
Salut ! ô Morbihan !

Et toi vers qui m'amène
Le divin culte des aïeux,
Vieil Irminsul, garde ces lieux
Où pend aux saints rameaux du chêne
L'airain guerrier que ton haleine
Peut rendre harmonieux !

Salut ! Dieu tutélaire !
Arbre sacré, ton front moussu
A bien des fois sur lui reçu
Le souffle, mystérieux père
Des soupirs !... tremblante... j'espère !...
Mon espoir est déçu !
.....

Et maintenant à celle
Qui reconnaît toujours ma main !
D'hier, d'aujourd'hui, de demain,
O compagne sûre et fidèle !
Je te retrouve, ma nacelle,
Après un long chemin !

Emporte sur ces ondes,
Ainsi que sa mère jadis,
Vers les rives de Gavr-Ynys,
La druidesse aux tresses blondes !
Va, goëlette, tu secondes
L'ire du sombre Dis !

Ainsi chante la vŏix, et cette voix kimrique
A touché les échos de l'antique Armorique :
Le flot ému tressaille; il reconnaît l'accent.
Est-ce ta voix céleste? Est-ce ton cri puissant?
Noble et belle Camma, revis-tu prophétesse?
C'est ton cœur, ô Camma, ton âme, druidesse!
C'est la vierge de Sène; et ta fille, c'est toi.
Parle, chêne sacré: sous ton ombre et ta loi
A-t-il donc reparu, le barde vénérable?
Du grand Hu le divin, est-ce l'art inspiré?
Oui, Vénètes, c'est lui, l'oracle vénéré :
C'est lui! C'est son enfant, Bélisana la Belle!
....

Qu'il lui sied bien au soir le nom dont on l'appelle!
N'est-elle pas sur l'onde un symbole vivant
Dè l'astre aux doux rayons sur la nuit se levant?
Ce front d'une déesse où la beauté s'épanche,
Brille au-dessus des eaux comme une étoile blanche :
Un éclair en jaillit, celui de ses yeux bleus ;
Un riche réseau d'or, un flot de blonds cheveux
L'encadre, se répand, inonde un cou de cygne
Et sur l'épaule voile une merveille digne
D'un lis. Elle frissonne! Est-ce donc un baiser?
Oui! la brise du soir se plaît à l'y poser
Sous le soyeux manteau qu'elle entr'ouvre et soulève.
Telle ainsi sur sa nef et fuyant comme un rêve,
Bélisana, debout, glisse vers l'horizon!

Héol a disparu. Déjà le jeune oison
Au rivage s'endort sous l'aile maternelle;
Le courlis est muet; et la plainte éternelle
S'exhale sur la plage et berce le vanneau.
Voici la sombre nuit qui s'abaisse sur l'eau ;

C'est l'heure des esprits ! Seule dans l'ombre épaisse,
Où se perdent soudain esquif et druidesse,
Où les flots du Gwenet et ceux de l'océan
Se mêlent sans se voir au sein du Morbihan,
L'onde murmure encore aux flancs de la nacelle.
O fille de Camma, que n'attendis-tu celle
Dont le flambeau céleste eût chassé l'affreux kor !
Sur la bruyère, au loin, d'Héol aux cheveux d'or
Bientôt va se lever l'amante radieuse :
Du ciel, Bélisana, la reine glorieuse
Eût déjà salué ton fortuné retour
Et répandu sur toi, comme un regard d'amour,
Sa lumière d'argent, ô prêtresse fidèle !

Mais qu'est-ce? Écoute, ô nuit! Une ombre se plaint-elle?
Du fantôme éploré l'aile a-t-elle frémi?
Sous la barque funèbre un flot a-t-il gémi?
On dirait un soupir exhalé de l'abîme.
Écoute, écoute, ô nuit; l'écho parle et s'anime.
C'est lui ! C'est le prélude ! Entends-tu ses accords !
Une âme fait vibrer la corde des transports.
C'est ton âme divine, ô grand barde du chêne,
C'est ta cithare aux doigts de la vierge de Sène.
De Hu, la fille seule avec lui peut lutter.
Prête l'oreille, ô Mor, le barde va chanter.

Vogue au courant, chère nacelle,
Bras au repos, rames à bord !
Noire est la nuit ! qu'importe à celle
Qui ne craint rien que le Dieu fort !
Vers Gavr-Ynys, onde fidèle,
Coule toujours, coule pour elle :
Nous toucherons au même port !

Par où la mer, vague éternelle,
De sa poitrine maternelle
Pousse le flot, le flot ressort !

Vogue pour moi, ma goëlette,
Berce mon âme à cette horreur !
J'aime, la nuit, l'ombre muette
Où j'écoute battre mon cœur.
Esprits amis, calme ou tempête,
Venez flotter près de ma tête :
Je suis la Sène votre sœur !
Entends du Dieu la voix secrète,
Barde du Mor, et son poète,
Chante à la nuit, chante sans peur !

Et sous le doigt du barde, encor que frémissante,
Comme un léger soupir d'une âme gémissante,
La cithare un instant n'a plus qu'un faible écho ;
Sur le sable on dirait le murmure de l'eau.
Puis d'un nouvel accord l'harmonieuse étude
Fait vibrer tout à coup la note du prélude.
C'est le brûlant appel à l'inspiration ;
Et la voix de chanter pleine d'émotion !

O nuit, immense nuit, âme divine et mère,
Ton vaste embrassement du soir au lendemain,
Dans ses plis ténébreux enveloppe la terre
Pour y verser la vie à plein !
Quelle est ton hyménée, ô nuit, profond mystère ?
Le formidable dieu, ton époux, notre père,
D'un regard tout puissant créa le genre humain ;
Et c'est lui que j'invoque en ma juste colère.
Lève-toi, Teutatès ! Que ton bras tutélaire
Nous venge du Romain !

Roi de l'ombre et des morts, dieu des Cairns, écoute !
La nuit du jugement, que de barques, de voix,
Passent sous le Plogoff pour la funèbre route ;
Que d'âmes de vaillants Gaulois !
Ils sont tombés, tes fils, dans l'héroïque joute ;
Tombés pour tes autels, ô Dis, que l'on redoute,
Tombés pour ta patrie, et tombés pour tes lois.
Entends; le cri du sang remplit la sombre voûte ;
Frappe l'intrus romain, montre ce qu'il en coûte
D'outrager tous nos droits!

O sublime Inconnu, Pouvoir saint et terrible,
Cause unique de tout, sans naissance et sans fin,
O dieu du chêne, Esus, vois le spectacle horrible :
Fut-il jamais plus noir dessein ?
Culte, forêt, druide, Esus, est-ce possible ?
Profanés et détruits ! N'es-tu plus l'invincible?
Vers toi, vers ton séjour, où trouver le chemin ?
Peut-il donc, le tyran, te rendre inaccessible ?
Qu'est le gui sans le chêne? A nos maux sois sensible:
Écrase le Romain.

.....

Mais la voix et l'accord se taisent sur les ondes.
O barde, qui t'arrête? En ces ombres profondes
As-tu vu l'Inconnu que ta bouche a nommé;
Ou bien, dans sa douleur reste-t-il abîmé
Le cœur de la Gauloise et de la druidesse ?
Le silence et l'horreur couvrent-ils ta détresse ;
Et devant ton malheur, as-tu perdu la voix ?
Silence, ô nuit ! L'accord vibre encore une fois !

Pauvre Bélisana, triste vierge de Sène,
Pourquoi faucille d'or, et ceinture d'airain ?

Pourquoi rameau de chêne et branche de verveine ;
Pourquoi tunique blanche, au rein ?
Des bruits de la forêt, de l'onde sur l'arène,
De la brise, pourquoi science souveraine ?
Bientôt, malheur ! bientôt tout cela sera vain !
Prêtresse, il te faut être, ou l'ombre souterraine,
Ou bien dans ces beaux lieux où jadis tu fus reine,
L'esclave du Romain !

Fléau de mon pays, César, à toi ma haine !
Ne triomphe pas tant de triompher demain.
Tu verras ce que peut, sous le rameau du chêne,
D'une femme la faible main !
Va ! le Gaulois blessé, garde son âme saine,
Et le jour du combat, sous les coups qu'il assène
Arrête le tyran ou jonche le chemin.
Qui meurt pour sa patrie en en brisant la chaîne,
Mérite un plus grand nom que celui que promène
Ton glaive, vil Romain !

Le Scion d'Avank-Du sur la Gaule étouffée
Maintient le flot fatal et pèse sur son sein ;
De l'Uther-Pen-Dragon, allons, puissante fée,
Appelle à toi ton art divin !
Cueille le selago, bois la plante greffée,
Et que la Gaule entière, à ta voix réchauffée,
Soulève sa poitrine et libre soit enfin !
Arme les éléments, ondes, terre, nuée ;
Que tout se ligue et fasse un immense trophée
Des lambeaux du Romain !

Et ce cri dans la nuit, explosion d'une âme,
Et cet accord vibrant que lui jette une femme,
Accord et cri de haine, ébranle les échos,

Accord et cri d'espoir, fait tressaillir les flots !
Le Morbihan frissonne; un souffle sur ses ondes
Passe comme un esprit ; un front aux tresses blondes,
Plein de fierté se dresse, et son œil en courroux,
O liberté divine, a ton regard jaloux !
C'est elle ! la voici, l'image de la Gaule
Soulevant son beau sein et sa puissante épaule,
Brisant l'horrible joug, et d'un suprême effort
Cherchant à t'écraser, ô monstre qui la mord !
L'ombre même en frémit. Debout, échevelée,
La vengeance apparaît, poitrine dévoilée,
Sur les ténèbres plane et respire le sang !
On sent l'âme d'un peuple, et du plus noble rang,
Flotter en sa colère au-dessus de l'abîme ;
Un vaste cœur bondir sous l'aiguillon du crime
Qui veut ravir aux fils, sol, dieux et liberté !
.....
Mais l'horizon blanchit: une douce clarté
Annonce dans le ciel, là-bas sur la bruyère,
De l'astre au front d'argent l'auréole première.
Bélisana s'avance, émerge, d'un regard
Illumine la nuit, et sans plus de retard
Inonde de ses feux la plaine ruisselante,
Où navigue l'esquif ; l'ombre légère et lente
Glisse tranquillement sous un rayon tremblant :
Tel, au courant livré, vogue le goëland.
Immobile à la poupe, est-ce donc un fantôme
Qui s'élève du Mor et domine un royaume ?
Ses longs cheveux épars ondoyant comme un flot,
Le regard impassible, altière, le front haut,
Sous la voûte des cieux, à la lumière pâle,
Debout, statue étrange et forme de vestale,
Seule, la druidesse est tout à son penser.

Son doigt caresse encore, mais sans plus la presser,
La corde qui frémit aux battements du cœur.
La cithare est muette, et muette, sa sœur,
La bouche harmonieuse aux accents pleins de flamme.
Dans un sombre courroux, comme un volcan, son âme
Gronde, bouillonne et pousse un long soupir haineux.
Sa ceinture d'airain aux reflets lumineux,
Retient les plis flottants de sa tunique blanche ;
Et sa faucille d'or abaisse sur sa hanche,
D'un croissant effilé la courbe gracieuse.
Qu'elle est belle ! D'Héol l'amante radieuse
Lui verse tout l'éclat de sa douce splendeur,
Comme un être jaloux prodiguant son ardeur,
Argente sur son front la branche de verveine,
Sur son cœur illumine un vert rameau de chêne.
Et semble par ses feux, pour la diviniser,
En astre aussi vouloir la métamorphoser !
Mais qui captive donc Bélisana la belle ?
Son œil à la lumière est-il ainsi rebelle ?
Reste-t il fasciné par un regard hautain ;
Ou poursuit-il un rêve au rivage lointain ?

.....

Tout à coup s'éveillant, la blonde druidesse
Secoue un front chargé d'une sourde tristesse ;
Elle voit sa nacelle et les flots éclairés,
Tressaille, puis, d'instinct, vers les cieux azurés
Reporte son regard sur leur brillante reine.
Jamais gloire ne fut si douce, si sereine !
Aussi, dans un élan, ne sachant que poser
Une main sur sa bouche, elle jette un baiser.
Dans ce baiser naïf toute une âme s'envole :
(Le baiser pour l'amour, fut toujours un symbole)

Et le doigt aussitôt d'errer sur l'instrument ;
Le prélude soupire, et la voix doucement :

D'Héol, auguste amante,
Tendre Bélisana,
A moins qu'âme ne mente,
Le feu qui me tourmente
Au ciel te domina !

De Dis l'ombre est chassée
Par ton regard vainqueur ;
Et ta Sène blessée
Peut t'ouvrir sa pensée,
Peut te liver son cœur.

La vierge est une femme :
Les intimes accords
Résonnent dans son âme,
Et provoquent la flamme
Qui bravent les efforts.

J'ai vu la fraîche plante
S'incliner sur sa sœur ;
Et la feuille tremblante,
A la feuille en attente
Sourire avec douceur.

Que l'amoureuse plainte,
La plainte du ramier,
Parle à mon âme atteinte,
Et dans la forêt sainte
Et sous le blanc pommier !

Sur l'onde et le calice
J'ai vu le beau rayon
Poser avec délice,
Comme un baiser que glisse
Muette passion !

Mais toi-même en ta votûe,
Chère Bélisana,
Qui t'enchaîne à sa route ?
L'amour ! ma sœur, écoute :
De même il m'entraîna !

S'il parle sur la terre,
Et parle noblement ;
Le cœur doit-il se taire ?
D'où vient le doux mystère,
Sinon du firmament.

J'aime et j'ose le dire
Sans honte sur mon front,
Sans qu'on puisse maudire,
Sans exciter ton ire
Et sans te faire affront !

L'enveloppe mortelle
Est le dépôt sacré
Pour la Sène fidèle.
Oh ! je la rendrai telle
Que ma foi l'a juré !

Il est digne qu'on l'aime,
Mon valeureux guerrier ;
Et sur son front, toi-même,
Avec un diadème,
Poserais un laurier !

Vrai fils de l'Armorique,
  Vrai scion de Cónan,
Au grand champ druidique
Qu'il fut patriotique,
  Et son art entraînant !

Mais Lez-Breiz, c'est ton âme,
  Ta tendresse, ton cœur
Qui suscite ma flamme.
Va ! mon instinct de femme
  Devine ton ardeur !

Et là sur ce rivage,
  Il attend mon retour ;
Je lui dois un message.
Allons, mon cœur, courage !
  Fais taire ton amour !

La voix se tait, l'accord expire, et le silence
Plane autour de l'esquif que la brise balance,
Comme un cygne endormi, par le flot emporté,
Nacelle et druidesse, une sous la clarté,
Glissent, glissent toujours, fantôme, ombre muette,
Piédestal et statue, étrange silhouette !
On dirait des esprits la barque qui s'enfuit ;
Et le pieux marin qui, morne, la conduit !
Mais quel est ce soupir, cette plainte profonde,
Qui semble s'échapper des entrailles de l'onde ?
Des âmes on dirait les appels déchirants.
Le Mor a-t-il, ce soir, de funèbres courants
Comme ceux du Plogoff, les grands flots du passage ?
Et Dis a-t-il laissé le lugubre voyage
Aux soins plus caressants de l'amante d'Héol ?
N'est-ce point d'Albion le mystérieux sol

Qui s'élève sur l'eau, que gagne la nacelle,
Et qui là-bas gémit ? Le flot qui s'amoncelle,
De plus en plus sonore, et toujours plus puissant,
Se précipite, court, arrive frémissant ;
Le rocher de l'écueil le fend et le divise !
Nocher, veille au brisant et que ta rame avise ;
Sinon, c'est le naufrage et ta barque en débris !
.....
"Salut," dit une voix, "chers et pieux abris !
Salut, ô Gavr-Ynys !" Et la Sène intrépide
Bondit, saisit sa rame, attaque l'eau rapide,
Évite les récifs, pare aux funestes coups ;
Avec adresse et force entre dans les remous,
Semble autour des rochers le jouet du caprice ;
Soudain double une pointe, et sur une onde lisse
Lance, d'un bras nerveux, vers le rivage ami,
L'esquif qui part et vole après avoir frémi :
Goëlette s'arrête au baiser de l'arène.
Puis, sur elle aussitôt une main souveraine
S'abaisse et se prépare à l'énergique effort.
La voyant saine et sauve à l'aise sur le bord,
La blanche druidesse y laisse sa nacelle.
.....
Sur le haut du Dolmen la lumière étincelle :
La reine de la nuit, dans le calme nageant,
Verse tous les rayons de sa lampe d'argent.
Bélisana, du ciel, sur l'île bien connue
Veut souhaiter ainsi la douce bienvenue
A la terrestre sœur qui lui donne sa foi.
Elle, l'œil inquiet, la poitrine en émoi,
Monte, gravit le flanc de la sainte colline.
.....
Pourquoi ton cœur bat-il ? Crains-tu, jeune héroïne !

Ou ton cœur agité palpite-t-il encor
De ta dernière tâche au rivage du Mor ?
Ou n'est-ce que l'effet de ta course hâtée ?
Ton âme avoir peur ? non ! elle est trop réputée
Pour son courage mâle, et l'oubli du danger.
La fatigue est sur toi le souffle passager ;
Et ton robuste corps a l'haleine puissante.
Non, non, Bélisana, chevrette frémissante,
Ni fatigue ni peur ne soulèvent ton sein :
C'est l'amour qui l'agite, ainsi que le dessein
D'ensevelir le tien au fond de ton cœur même.
Oh ! oui, je te comprends ! Lorsque celui qu'on aime,
Dans l'ombre, à quelques pas, est là qui vous attend ;
Quand le zéphir des nuits murmure, et qu'on l'entend ;
Fût-on même prêtresse, on tremble et l'on frissonne ;
Et pour un peu le cœur sans réserve se donne !
Du tien contiens les bonds si tu les veux cacher !
.....
Elle arrive au Dolmen, et là, près d'un rocher
S'arrête, hésite : enfin rassemblant son courage,
Comme un aigle qui lutte et fait tête à l'orage :
"Au gui l'an neuf," dit-elle, et trois coups espacés,
Par ses fébriles mains dans le calme lancés,
Achèvent le signal du rite druidique.
Elle écoute ; et soudain, comme un lieu fatidique,
La tombelle répond du fond de ses parois.
"Au gui l'an neuf" redit une sonore voix ;
Et deux puissantes mains ébranlent les échos :
Leur triple battement termine les signaux.
A trois pas du rocher, Bélisana s'avance ;
Devant elle aussitôt, à vingt pas de distance,
La tombelle vomit deux robustes guerriers.
Quels fronts pleins de noblesse et dignes des lauriers !

Salut, fils de Conan ! et toi, brave fidèle !
N'êtes-vous pas ici les dieux de la tombelle ?
.....
Lez-Breiz ! murmure un cœur tout palpitant d'amour.
Bélisana ! dit l'autre enflammé de retour !
Ardeur d'un même feu, combien tu les remues !
Et prêtresse et guerrier, comme deux fleurs émues
Frissonnantes de sève au baiser du zéphir,
Par celle qui blanchit la voûte du saphir
Restent là caressés, et rayonnent ensemble.
C'est l'oubli d'un instant ; puis la Sène rassemble
Ses esprits par l'amour vainement égarés,
D'un geste, d'un accent, d'un regard assurés,
Invite le héros et s'approche elle-même.
L'illustre fils du Brenn, près de celle qu'il aime
S'avance d'un pas ferme, et, broyé dans son cœur,
Son amour saigne à flots sous le talon vainqueur.
Tel, au haut du sillon de la sombre Armorique,
Immobile géant gardant ce sol antique,
Monarque du désert et roi majestueux
Sur la lande étendant tes membres vigoureux,
Tel, sous le pied d'Esus, ô chêne, son emblème,
Tu tiens un front sublime où pose un diadème ;
Tel, auprès de la Sène apparaît le guerrier !
La brise fait frémir l'aigle de son cimier ;
De son casque d'airain s'échappe un jet de flamme,
De son front, de ses yeux, l'éclair d'une grande âme ;
Et ses longs cheveux blonds sur sa puissante épaule,
Disent assez l'enfant de l'indomptable Gaule.
Salut ! sous ton armure, Héol aux cheveux d'or !
Aussi comme une amante épuisant son trésor,
La reine de l'azur semble, à force de gloire,
Tenter sur le héros d'assurer sa victoire ;

Et je comprends la sienne, ô fille de Camma,
Sur ton cœur généreux qui le vit et l'aima !
Comme toi brave et beau, c'est aussi l'homme sage;
N'est-ce pas le guerrier choisi pour ton message ?
Parle ; Lez-Breiz écoute, et l'air sera discret :
L'esprit de Gavr-Ynys veille sur ton secret ;
Et la plaine du Mor, contre toute surprise
Retiendra les échos sous l'aile de sa brise !
.....
Ame de la patrie et flamme de l'amour,
Faut-il que les destins aient marqué votre jour !
Voici ce noble couple, espérance et jeunesse,
Respirant à plein cœur dévoûment et tendresse ;
Et déjà sur sa tête un avide corbeau
Plane, épiant l'instant où piller un tombeau !
.....
La Sène a dit ; Lez-Breiz a reçu le message.
Comme on voit sur les monts deux ramiers de passage,
Partageant le repos du roc hospitalier,
Délaisser tout à coup l'entretien familier,
S'agiter inquiets, sonder l'immense voûte,
Impatients tous deux de mesurer leur route ;
S'épier, hésiter de l'aile et du regard,
Ne pouvant se quitter, s'irritant du retard ;
Et, perplexes tous deux devant le temps qui presse,
Se jeter l'un à l'autre un appel de détresse ;
Jusqu'à ce que l'un deux, brisant le charme enfin,
Parte, et que chaque ramier reprenne son chemin.
Ainsi le couple ému, guerrier et druidesse !
Quand la voix impuissante à cacher sa tendresse,
Parle en tremblant et dit : " Noble fils de Conan,
Déjà l'astre des nuits s'éloigne en s'inclinant,
Le flot change son cours, et le devoir t'appelle.

Pars, Lez-Breiz, pars, adieu ! Voici sur la tombelle
Mon eubage qui veille, et ton brave t'attend !
Que le grand Teutatès, pour nos droits combattant,
Assure le succès de la sainte entreprise ! ''
Et la Sène à ces mots, craignant une surprise
De son sein par l'amour fortement agité,
Montre au guerrier la rive, et. d'un accent hâté :
''Je te quitte, Lez-Breiz, retourne vers ton père.
Va ! que le ciel t'accorde un voyage prospère
Et te ramène ici pour le soir solennel !
Tu sais notre serment : par Esus l'Éternel !
La Gaule sera libre, ou ses enfants victimes,
Avec sa liberté descendront aux abîmes ! ''
Un signe de la main, puis un regard profond :
Et comme une chevrette elle s'enfuit d'un bond.
Le héros suit des yeux la captivante image,
Et, la main sur son cœur, regagne le rivage.

....

Bientôt sur la colline uu long silence dort ;
Des flancs de Gavr-Ynys, seul, un murmure sort :
Le flot de l'océan rase en mordant l'enceinte,
Et, comme une âme en peine, exhale au loin sa plainte.
Voici Bélisana qui touche à l'horizon !
Allons, prêtresse, toi, rentre dans ta maison.

.....

Au soir, ivre de lutte, aspirant la tourmente,
Comme au champ de bataille un guerrier sous sa tente,
L'aigle rentre son front sous son aile au repos,
Et du chêne étreignant la cime des rameaux,
Livre aux vents son sommeil, s'abandonne à l'orage,
Bercé par la tempête ou battu par sa rage !
De même, cette nuit, Bélisana, tu dors,
L'âme en un tourbillon, le cœur loin de ton corps ;

Ton repos est actif, autant, plus que ta veille !
" Esus ! Dis ! Teutatès ! Bélisana ! Merveille !
" Père ! Camma ! Plogoff ! O Sène ! ô Klaz-Merzin !
" O ma Gaule ! ô Lez-Breiz ! César ! haine ! Romain !"
Qu'est-ce, ô Génie ? écoute ! une âme se lamente !
Qui trouble Gavr-Ynys ?... La Gauloise, l'amante !
La druidesse rêve, et sa bouche trahit
Ce qu'au fond de son cœur la vierge ensevelit.
La tombe parle, et l'âme échappe à ses entraves.
L'amour dort-il jamais ? C'est en vain que tu braves,
Sène, la passion ! Qui contient le torrent ?
Des flancs mêmes du roc il sort en délirant.
"—Est-ce le Ciel ? que vois je ? Au Klaz-Merzin, lui-
[même !
" O bonheur ! réunis ! Viens, mon Lez-Breiz; je t'aime !"
—Tais-toi, cœur imprudent ! De ces aveux nouveaux
Sous ton aile, ô Génie, étouffe les échos !
Le cœur, vois-tu ? surtout le grand cœur de la femme,
C'est l'océan profond ; c'est la puissante lame
Qu'enfante l'ouragan, qui, même qu'il a fui,
Garde l'impulsion n'émanant que de lui,
Et sous un ciel tranquille ébranle les rivages.
Le cœur ! C'est l'air immense où courent les nuages,
Le souffle impétueux qui, tout échevelés,
Les emporte avec lui, dans les cieux rappelés,
Abandonnant la terre où régna la tempête
Et laissant aux zéphyrs l'incertaine conquête
Où l'oiseau méfiant ose à peine dormir !
... Mais, de Bélisana le corps vient de frémir !
La bouche parle encore ; elle poursuit son rêve ;
Ce rêve, quel est-il ? sur quels flots, quelle grève ?
Parle, parle, ô Génie, ombre de Gavr-Ynys ;
Parle sans redouter l'ire du sombre Dis !

.....

La druidesse dort ! Mais si le corps sommeille.
Dans ce corps endormi le cœur bat, l'âme veille.
" Pour elle Gavr-Ynys est un léger esquif
" Courant l'étrange mer du désir abusif.
" Sous le flot transparent, du haut de sa nacelle,
" La fille de Camma revoit son père et celle
" Qui lui donna la vie et plus encore, sa foi ;
" Et son être agité tremble d'un doux émoi !
" Voici, voici partout, verdoyantes enceintes ;
" Sanctuaires connus et vastes forêts saintes ;
" Les druides en cœur ; le rite glorieux ;
" Le chêne aimé du ciel ; le gui mystérieux ;
" La foule des Gaulois, une foule innombrable,
" Tous des Celtes vaillants, de Hu le vénérable
" Écoutant les accords, brûlant du même feu !
" Voici le sacrifice et l'oracle du Dieu !
" Voici, Gauloise, enfin la sanglante bataille :
" Les fils du noble sol, loin de toute muraille,
" Courant, frappant, tuant, dans leur géant essor
" Triomphant sous tes feux, Héol aux cheveux d'or !
" Qui les anime ainsi, les guide, les entraîne ?
" Le guerrier du Gwenet, le défenseur du chêne !
" Victoire, ô Gaule ! écrase et le tyran cruel,
" Et tous ses vils Romains ! donne le coup mortel
" Au dernier des bandits qui t'ont forgé des chaînes !
" Frappe, frappe toujours : tu leur dois tant de haines
" .... Voici les bords fameux où règnent tes vaisseaux,
" Reine de l'Océan ! Qui vient souiller tes flots ?
" Quoi ! C'est lui, toujours lui, l'ennemi de ta race !
" Allons, robustes nefs, volez sur la surface
" Des eaux : broyez, coulez ces pillards de vos mers !
" Honneur à Teutatès ! Un cri remplit les airs !

" C'est le cri du triomphe. A nous, Gaulois, victoire !
" Mais sur sa noble proue, éblouissant de gloire,
" Serait-ce donc un Dieu ? Quel est ce beau vainqueur ?
" C'est lui ! C'est mon Lez-Breiz ! Salut ! roi de mon [cœur !...
" Où suis-je maintenant ? Quels ondes nouvelles !
" Quel rivage inconnu ! Qu'es-tu ? toi, qui m'appelles
" Sur cette plage étrange... Est-ce possible, Ésus ?
" Ce front, oui, ce regard ! C'est le fils de Brennus !
" Ah ? Lez-Breiz, est-ce toi ? Quel est ce tendre geste ?
" Pourquoi m'invites-tu ? Ton sourire est céleste !
" Ai je touché les bords de l'heureux Klaz-Merzin ?
" Sommes-nous réunis, sans crainte du demain ?
" Tu m'entr'ouves tes bras ! Lez-Breiz, voici, j'arrive.
" Mais... Ah ! — Qu'est-ce, ô Génie ? Une joie aussi vive
" Devait-elle expirer, et ton aile frémir !
" Ne sais-tu que souvent on entendit gémir
" L'hirondelle, à son rêve en sursaut arrachée
" Par l'aile de sa sœur tout près d'elle couchée ?
" Tu l'as voulu ! C'est dit ! Adieu le brillant rêve ! "

Bélisana s'éveille, en soupirant achève
Le songe d'une nuit : au clair rayon du jour
En semble demander le consolant retour ;
Se lève en secouant ses longues tresses blondes,
Au rivage descend les baigner dans les ondes,
Remonte à sa cabane, en ressort à l'instant ;
Comme l'aube au matin, s'avance en souriant,
Murmure à son eubage un souhait sympathique,
Et gagne sans retard le tertre druidique.
La voici se levant, blanche divinité,
Sur le sommet, heureux d'en être visité.
Dans l'azur du matin, quelle est cette immortelle ?

Est-ce sur Gavr-Ynys, Bélisana la belle,
Ou l'amante d'Héol sur l'antique sillon ?
.....
La Sène, avec délice, au chant de l'oisillon
Ouvre son âme émue, ainsi que son oreille ?
Livre ses longs cheveux, deux tresses sans pareille,
Aux baisers caressants des humides zéphirs ;
Et mêle bien des vœux à leurs tendres soupirs.
O fille de Camma, goûte cette nature :
Ton cœur y sent un cœur, et, bien que sans culture,
Cet îlot te prodigue une moisson de fleurs.
C'est l'ami qui comprend ta joie et tes douleurs.
Tourné vers l'océan, dont sa claire prunelle
Semble une goutte bleue en qui l'âme étincelle,
Son œil scrute un instant les horizons lointains.
Rien sur la vaste plaine aux contours incertains !
La flotte de César est encore invisible ;
Et les Gaulois, ce soir, sur cet îlot paisible,
Comme des goëlands la troupe qui s'abat,
Pourront venir régler le suprême combat !
Dans la passe du Mor les ondes endormies
Laissent seules glisser deux ou trois nefs amies.
Bélisana les suit de son regard distrait ;
Puis du nord au midi, tout à coup, comme un trait,
Ce regard part et vole à la côte fameuse
Où, jusques aux confins de la ligne brumeuse,
Des druides il voit les granits éloquents ;
Et la haine du barde éclate en ces accents :

Terre antique et sacrée,
Verrais-tu donc cette race exécrée !
Quoi ! Ma Gaule adorée,
La plage, vierge encore, où toujours peut dormir,

Dans ce champ de mémoire,
A l'abri de tes dieux, à l'ombre de ta gloire,
L'âme de la patrie, oh ! je ne le puis croire !
Cette plage pourrait sous l'insulte gémir !
Ah ! de haine je sens tout mon être frémir !
Qu'il soit, qu'il soit maudit par toi, Dis, ce barbare,
Ce monstre qui prépare
La profanation
De notre rive sainte !
Maudit soit le bourreau, dont la sanglante étreinte,
De notre nation
Veut étouffer la vie !
Dieu des Gaules, debout ? ou ta fille est ravie !
Debout, Brennus glorieux !
Debout, vaillants aïeux,
Grande ombre de ces lieux,
Siècles passés, debout ! Sauvez votre héritage !
Refaites le voyage
Des bords du Klaz Merzin !
Debout, amis, debout ! car, dès demain,
Sur ce noble rivage
Doit venir le Romain !

Et son œil indigné, foudre qui se décharge,
Du plus sombre défi lance l'éclair au large.
On dirait, de la Gaule arrêtant l'ouragan
Sous le puissant sourcil qui dompte l'océan,
L'étincelant regard, la flamme pénétrante !
A tes fers, ô Romains, toute récalcitrante,
Combien cette poitrine exècre ton dessein !
Pour elle point de fers, point de fange à son sein !
Ou mort, ou liberté ! c'est sa devise fière.
Puis, ce même regard, doux comme une prière,

Et comme elle implorant le secours attendu,
Dans le ciel matinal s'arrête suspendu,
Quêtant un signe heureux sur le champ mémorable.
Pauvre Bélisana ! Le sort inexorable
N'entend point ta prière ? Il se rit des sanglots ;
Lui, roule, va, revient, cours de l'astre et des flots ;
En vain succombons-nous à la mortelle angoisse ;
En vain le doute affreux nous étreint et nous froisse
Tout humides d'espoir, comme de faibles fleurs ;
Le sort laisse tomber et sourires et pleurs.
L'âme, champ de bataille, est sans fin labourée.
L'espérance y défend la chose désirée,
Et la crainte l'attaque avec ses noirs soucis.
Assez, Bélisana ! Donne, donne un sursis
A ces sombres pensers qui dévorent ton âme.
.....
Mais quel est cet écho ?... C'est la sonore lame
Que l'océan soulève, en soulevant son flanc ;
Qu'il roule, impétueux, sur le sable du banc ;
Qu'il jette avec fracas contre l'îlot rebelle,
Et dont la voix surprend Bélisana la Belle.
L'onde du vaste empire entre à bouillons pressés ;
Mais, par l'étroite passe et l'îlot repoussés,
Les flots pleins de colère en leur course s'entassent,
Grondent avec fureur, comme une flèche passent,
Et par un double assaut refoulent ceux du Mor.
.....
La Sène se retourne ; Héol aux cheveux d'or
Sur la bruyère au loin, dans sa gloire première
Monte majestueux ; sa divine lumière
Éclaire, anime tout : île, Mor, terre, ciel !
Il semble que le dieu veuille verser le miel
Sur le cœur ulcéré de sa chère prêtresse,

L'arracher par l'espoir à l'amère détresse,
Illuminer son front du rayon de l'amour,
L'inviter au triomphe en la baignant de jour,
Et tout dorer pour elle au glorieux rivage.
Voici, dormant à l'ancre, au fond, près de la plage,
La flotte des Gaulois : deux cents nobles vaisseaux,
Invincible phalange et reine de ces eaux !
Plus loin c'est le Gwenet et sa puissante ville,
Où ne respire pas une seule âme vile ;
Où ce matin, sans doute, un illustre héros
Aux braves alliés dit d'héroïques mots,
Souffle sur tous les cœurs la flamme du courage,
Dans les sages conseils se montre le plus sage,
Et pour la Gaule entière est le fils de Conan ;
Où sans doute Lez-Breiz, d'un côteau dominant,
Jette sur Gavr-Ynys un regard de tendresse !
A ce touchant penser, la druidesse adresse,
Pour qu'un zéphir ami l'emporte à son vainqueur,
Un baiser de sa bouche enfermant tout son cœur !
Et le barde aussitôt accordant son prélude,
Au dieu qui brille au ciel, plein de sollicitude
Pour l'antique Armorique et pour ses défenseurs,
Chante un hymne brûlant des plus saintes ardeurs.

Gloire du firmament, source de la lumière,
Dieu du jour, notre Dieu, quelle race première
De ce vieux sol, salua ton essor ?
Majestueux Belen, n'es-tu pas notre père ;
Et ton front, au Gaulois ne dit-il pas espère,
Guerrier aux cheveux d'or ?

Que ton rayon de flamme allume les courages ;
Que ton grand cœur de feu souffle les saintes rages,

Bouillant Héol, à tes vaillants enfants !
Regarde, et comme au ciel, la nuit et les orages,
Chasse le vil Romain de ces libres parages ;
Rends tes fils triomphants !

O lève-toi demain sur un jour de victoire,
Bel astre de la Gaule, et couvre de ta gloire
Ton peuple aimé, Lez-Breiz et ses vaisseaux !
O toi qui vois le crime et qui ne le peut croire,
Défends ton héritage et venge ta mémoire
Sur la terre et les flots !

La Sène dit : son doigt erre sur la cithare ;
Pour un thème plus doux le barde se prépare ;
Puis, toute palpitante et le front tout vermeil,
D'une voix plus timide, elle chante au soleil :

Dans ta course éternelle,
Amant toujours fidèle,
Un lien t'enchaîna ;
Roi, de ton étincelle,
Tu fais ta reine, celle
Que l'amour entraîna !

Oui, comme toi, comme elle,
A la flamme immortelle
Mon cœur s'abandonna ;
A toi je le révèle,
Puisque ma sœur s'appelle,
Héol, Bélisana !

Et la prêtresse, droite au sein du vaste temple,
Implore du regard le dieu qui la contemple ;
Silencieuse, passe et repasse en son cœur
Ses craintes, ses espoirs, l'amour, d'elle vainqueur,

Et Gauloise toujours fière, passionnée,
Recompte avec orgueil sur la mer étonnée
Tous ces nobles vaisseaux respirant le combat,
Et dont chacun paraît un aigle avant l'ébat.
Le Mor, près du Gwenet, un instant la fascine.
Sur une poupe altière un guerrier se dessine :
L'œil dilaté le voit. C'est lui ! Lez-Breiz est là !
Lez-Breiz qui la regarde ! Amour, amour, voilà
L'effet de ta puissance ! A ton regard, le rêve
Fait la réalité sur la distante grève.
Tout à coup s'arrachant au mirage enchanteur,
La prêtresse, à regret, descend de la hauteur.
Ah ! c'est bien, bel Héol, Bélisana la belle
Que tes feux du matin, jusque sous la tombelle,
Suivent avec amour dans un sillon doré !
.....

Quel est ce lieu funèbre, étrangement muré,
Où, les pieds dans le sol, et la tête affermie,
Chaque pierre pour elle est une page amie,
Tablette gigantesque aux rudes traits gravés,
Gardant les souvenirs pour son âme avivés ?
O fille de Camma, c'est la tombelle sainte,
Le dolmen enserrant en son intime enceinte
Les restes de ta mère et de Hu le divin.
Non, non, ce cher penser jamais ne parle en vain
A la fille du barde et de la druidesse ;
Et, Sène, de ce lieu ta mère est la déesse !
Bélisana s'avance au solennel endroit ;
Dix pas ont mesuré le long passage étroit,
Et la voici, dans l'ombre, à la salle carrée
Qui forme du dolmen la retraite sacrée.
Vers sa lampe d'argile elle marche avec soin,
La retrouve sans peine en son fidèle coin,

Bien que les voiles soient profondément funèbres ;
Soudain la fait luire, éclaire les ténèbres,
Vient avec révérence aux objets précieux
Que la prêtresse y tient pour les rites pieux,
Et jette à ces trésors, à tout le sanctuaire,
Le regard de la fille enfin près de sa mère,
Du marin balotté touchant enfin le port.
L'émotion la gagne et dans un saint transport :

O Gavr-Ynys, dit-elle, à toi, salut ! mon île !
Salut, tombe tranquille,
Salut, auguste asile,
Qu'habite près de moi l'âme qui tant m'aima !
Salut, trois fois salut ! ô ma mère, Camma !
Hu le divin, mon noble père,
Barde puissant à la voix chère,
Écoute ma vive prière !
Que ton âme soit mienne et mienne aussi ta voix !
Tendres ombres, parlez, puisque je ne vous vois.
Parle, parle, ma druidesse ;
Parle à ta Sène qui t'en presse,
Qui toujours croit à ta tendresse,
Et dont le triste cœur, sevré des doux espoirs,
Succombe en ce moment aux pensers les plus noirs.
O Gauloise vaillante,
Ta fille défaillante,
D'une voix suppliante,
T'implore avec des pleurs : glisse, glisse en mon sein
Le courage que veut la grandeur du dessein !

Bélisana, vierge de Sène,
Au dieu terrible de la haine ;
A l'Éternel, dont le doigt mène

A travers les sentiers d'immuables chemins
Les astres et les flots non moins que les humains ;
Au triomphe de la patrie ;
A sa Gaule triste et meurtrie ;
A son Armorique chérie ;
Au héros de son cœur
Malheureux ou vainqueur ;
A leur amour sans tache ;
Au lien qui rattache
Les fidèles amants du glorieux demain
Sur les célestes bords du brillant Klatz-Merzin ;
O Camma, sur ta tombe, où mentir c'est un crime,
Ta fille offre sa vie et se donne en victime !
Je jure par le Gui ! Mère, dis ton plaisir
Dans un soupir.

Un murmure répond, l'écho de la tombelle ;
Et la Sène abusée entend comme un bruit d'aile ;
Et son front que l'émoi fait encore pâlir,
Comme un baiser sur lui, sent passer un zéphyr.
Haletante à ce souffle, elle écoute éperdue,
L'oreille dans l'attente et l'âme suspendue,
Tout murmure incertain que lui jette l'écho ;
C'est pour elle, venant du funèbre caveau,
La voix et les soupirs de l'ombre de sa mère.
De son illusion aussi douce qu'amère
Brisant enfin le charme, elle songe au devoir.
Gardienne du dolmen, n'a-t-elle pas à voir
Que tout s'y trouve prêt pour les grands sacrifices,
Qui, ce soir, aux Gaulois devront rendre propices
Et le terrible Esus, l'inconnu des forêts,
Et l'effroyable Dis aux funèbres arrêts,
Et le grand Teutatès, leur protecteur et père.

Bélisana se hâte, et dans le sanctuaire
Marche, arrange, prépare avec un soin pieux ;
Ainsi faisait sa mère autrefois dans ces lieux.
.....

Sur mon front brille la verveine,
A mon sein le rameau de chêne ;
J'offre le pain ;
J'offre le vin ;
Je suis prêtresse, je suis Sène ;
Et, Druidesse de la haine
Ne porte pas en vain
La ceinture d'airain.

Mes pieds sont nus, ma robe est blanche ;
Et la faucille sur ma hanche,
Au gui riant,
Est d'or brillant !
D'Esus, ma main touche la branche ;
Vers Bel-Héol mon front se penche
Et tient vers l'Orient
Mon regard suppliant.

Que ma tunique soit nuage !
O droite, arrache la selage,
Mais en secret,
Du pli discret !
Vite, ô ma gauche, au divin gage !
Que l'herbe d'or soit ton partage !
Et son pouvoir soustrait
Souveraine me fait !

Qui jette ces accords à l'écho du rivage ?
Qui chante, ô Gavr-Ynys, en cueillant ta selage ?

De ta retraite sainte est-ce l'oiseau sacré ?...
Ou la voix d'un génie aurait-elle vibré ?...
C'est ta Sène, ta fée ! Admire son allure ;
Contemple la soyeuse et riche chevelure,
A la brise, au soleil, livrant des flots dorés ;
Vois son pied effleurant tes gazons révérés ;
Et dis, ô Gavr-Ynys, si la jeune cavale,
Tête et crinière au vent, l'œil en feu, sans rivale,
Aspire à plus longs traits l'air et la liberté,
Et plus montre en son corps de grâce et de fierté ?
.....
La vierge avec respect sous sa blanche tunique,
Dépose l'herbe d'or, pour elle gage unique,
Hésite, puis repart et vient droit au bosquet,
Dont le chêne d'Esus offre le vert bouquet
A l'horizon lointain de la plaine infinie.
Là, d'un vieux tronc moussu la branche dégarnie
Se courbe sous le poids d'un multiple fardeau ;
C'est du brillant passé le funèbre cadeau.
L'arbre des souvenirs les balance à la brise
Jusqu'au jour où le temps ou l'orage les brise.
O fille de Camma, de Hu le souverain,
De ta mère voici la ceinture d'airain ;
Voici la serpe d'or et voici la cithare !
(L'arbre des souvenirs, bien loin qu'il les sépare,
Les tient sur même tige unis pieusement)
De ton père voici le divin instrument ;
Le temps, ou le vent seul le touche de son aile ;
Et muette est sa voix autrefois solennelle ;
Sur le grand bouclier dont le Gaulois s'arma !
Il dort près de celui, que fit parler Camma,
De ces objects sacrés qu'est-ce que tu réclames ?...
Un signe, tendre enfant, de ces deux grandes âmes.

Ici, comme aux dolmens, comme autour des menhirs,
S'exhalent dans les airs, les plaintes, les soupirs.
Dans leur amours pour toi, ces âmes fatidiques
Feront-elles parler des brises prophétiques?
Bélisana, ton front est chargé de soucis;
Et sur toi, noir, pesant, le chagrin s'est assis.
En vain, du moindre bruit ton oreille est en quête.
Rien! tout se tait, tout dort! Soudain levant la tête,
La prêtresse, à son cou, d'une fébrile main,
Arrache la cithare et le souple lien.
Que lui forme toujours une tige de lierre;
Puis s'élevant d'un bond sur une haute pierre,
Les suspend à la branche auprès des souvenirs;
Et sa voix suppliante appelle les zéphyrs!

Ames de mes ancêtres,
Esprits toujours vivants.
Parlez-moi, tendres êtres;
Soupirez sous les vents!

Brises mystérieuses,
Murmurez des douceurs;
Rendez harmonieuses
Ces trois cithares sœurs!

Parle, parle, ô ma mère!
C'est moi; c'est ton enfant!
Ton cœur ne peut se taire;
L'amour le lui défend!

Toi, père, ô divin barde,
N'as-tu pas un accent
Que ta cithare garde
Et que ta fille attend?

A peine a-t-elle dit qu'une discrète haleine,
Comme une âme sensible aux doux vœux de la Sène,
De feuille en feuille accourt, bruit dans le bosquet,
Et d'un coup de son aile, ainsi que d'un archet,
Fait frissonner la corde et gémir les cithares.
O plainte harmonieuse, échos faibles et rares,
Vous faites tressaillir celle qui vous entend ;
Pour elle vos soupirs sont le gage touchant
Que deux fidèles cœurs accordent à leur fille ;
Et l'oreille vous suit, alors que le front brille.
Vibrez, vibrez encore ! Elle vous aime tant !
Hélas, Bélisana, ne sais-tu que souvent
La colombe est au ciel près de l'oiseau de proie,
Et que l'effroi souvent est voisin de la joie ?
Mais quoi ! Ce front si pâle, et ces yeux agrandis !
Qu'est-ce, ô prêtresse ?... "Horreur ? le sombre cliquetis
"Jette sa note aux vents : la faucille et l'épée
"Ont sonné sur l'airain de l'armure frappée ! [pleurs ;
"Ah ! qu'entends-je ? partons ! Ces plaintes sont des
"Et l'âme de mon père annonce des malheurs !
"Viens, ma chère cithare !" Et d'un doigt sympathique,
Elle reprend soudain à l'arbre fatidique
La cithare qui pend auprès des souvenirs ;
S'éloigne ; et dans son cœur sonde les avenirs !

.....

Dans l'azur, fatigué de promener sa gloire,
Comme au champ du triomphe un guerrier, sa victoire,
Bel-Héol a quitté l'immensité des cieux :
Dans le vaste océan dort l'astre radieux ;
Et les pâles lueurs expirent sur l'abîme !
Déjà le sombre Dis, à la céleste cime
Plane, et, d'un bras jaloux, jette son noir manteau
Dont la profonde horreur couvre la terre et l'eau.

C'est l'heure des esprits, le règne des ténèbres.
Leur roi semble doubler tous ses voiles funèbres
Pour éteindre, s'il peut, le glorieux regard,
Le sourire d'amant qu'Héol, tôt ou tard,
Dans un divin baiser au front de son amante,
S'apprête à lui jeter sous l'éternelle tente.
Et nuages et vents, (contre Bélisana
La jalousie, hélas, toujours se déchaîna)
Dans la nuit soulevés, préparent leurs tempêtes.
Le Mor a tressailli ; sur ses mouvantes crêtes
Loin du souffle en délire et du gouffre irrité,
Fuyant la grande mer, bravant l'obscurité,
Le prudent goëland vient chercher un asile,
Là-bas, près du rivage, ici derrière l'île.
Partout reflets blafards autour de Gavr-Ynys !
L'obscur îlot se dresse, ainsi que du dieu Dis
Le trône inébranlable, assis sur les abîmes,
Entre les flots du Mor et les vagues sublimes
Que roule, en écumant, l'océan courroucé.
Son flanc battu gémit, et le flot repoussé
Jette à la nuit l'écho d'une fière impuissance.
En vain le vent mugit ; de l'ombre la plus dense
En vain le dieu des Cairns redouble encor le pli,
Voici Bélisana, qui, le temps accompli,
Sur l'horizon lointain pose son front de reine,
Y reçoit aussitôt la splendeur souveraine
Du souriant amant, de l'astre radieux ;
De son front de déesse, en gravissant les cieux,
Lève le vaste pan du manteau des ténèbres,
Chasse par son regard tous les voiles funèbres,
Et devant son éclat ne laisse plus passer
Que le nuage errant qui ne peut le blesser.

.....

Sous les fouets rageurs de l'affreuse tourmente
Le Morbihan n'est plus qu'une masse écumante.
Bélisana l'éclaire ; et sa douce clarté
Guide le mâle effort de l'intrépidité.
Quels bras audacieux bravent ainsi ces ondes ?
Quelles sont dans la nuit ces barques vagabondes
Qui luttent sans terreur, domptent les éléments ?
Pourquoi ce cours uuique et ces empressements ?
Toutes, vers Gavr-Ynys, vers la rive abritée,
Tendent avec adresse : et la vague irritée
Bientôt fait place aux flots qui les portent en paix.
Douze barques sont là qui se suivent de près.
La première a touché le sable du rivage ;
Douze nobles guerriers s'élancent sur la plage,
Y tirent leur carène, et gravissant le bord,
Droit au dolmen sacré vont d'un commun accord.
A peine les premiers ont disparu dans l'ombre,
Que la seconde barque amène un même nombre ;
Une troisième suit ; ainsi rapidement,
Toutes, l'une après l'autre, apportent constamment
Douze braves pressés de gagner la tombelle.
Puis de douze autres nefs une file nouvelle
Paraît au même endroit qui reçut les premiers ;
Chacune porte aussi douze vaillants guerriers.
Une dernière enfin, plus imposante barque,
Sous la main de Lez-Breiz atterrit et débarque
Vingt robustes Gaulois, Vénètes valeureux,
Gardant un prisonnier qu'ils poussent devant eux.
Le héros du Gwenet les suit avec son brave,
D'un pas ferme et pressé, mais d'une allure grave,
Morne comme la nuit, un fardeau sur le cœur,
Se jurant que quand même il restera vainqueur
De l'amour dont l'objet doit activer la flamme.

Que sa Bélisana désespère son âme ;
Qu'il souffre les tourments des intimes ardeurs ;
Son cœur saura cacher jusqu'en ses profondeurs
La chère passion qui domine son être.
Cette nuit druidique, il n'en doit rien paraître.
.....
Autour de la tombelle on n'entend que rugir
Le vent de la tourmente, ou que le flot gémir ;
Gavr-Ynys est désert ; pas une humaine forme ;
Il semble que l'îlot soit une âme qui dorme.
Que sont donc devenus tous ces nombreux guerriers ?
Tous ont gagné ces lieux, et premiers et derniers !
Est-ce pour admirer l'océan dans sa rage ;
Pour écouter la voix du vent et de l'orage,
Qu'ils ont bravé, ce soir, le Mor dans sa furie ?
Et toi, Bélisana, druidesse chérie,
Qu'aime ce sanctuaire, et qu'en vain il attend,
L'as-tu quitté ce soir ? Dans ses bras t'emportant
Alors que son horreur descendait sur ta tête,
Dis t'aurait-il remise aux bras de la tempête ?
.....
Silence, ô Gavr-Ynys ! sur le pieux sommet,
Regarde, la voilà dans un brillant reflet.
Le chêne sur son front et la sombre tunique
Disent éloquemment quel rite druidique
Doit sur l'autel fatal ensanglanter la nuit.
Immobile, au milieu de l'orage et du bruit,
Ses longs cheveux tordus par l'haleine puissante,
Elle semble un génie aspirant la tourmente,
Et, sous les plis flottants de sa robe de deuil,
La Gaule des Brennus debout sur un cercueil !
Qu'attends-tu, druidesse, et quel penser t'absorbe ?
Ton âme nage-t-elle avec le brillant orbe

Que ta sœur roule au ciel? Ou bien déjà sens-tu
De quelque sombre dieu la secrète vertu?
Dis, ô Bélisana, dans ta lourde poitrine
Allume-t-il le feu de l'esprit de ruine?
Rêves-tu sacrifice; apprêtes-tu ta main?
Fais-tu couler le sang et mourir un humain?
Ou bien, de l'avenir, cette nuit, cet orage,
Pour la Gaule et ton cœur te semblent-ils l'image?
Pressens-tu la défaite et l'ombre de la mort?
.....

Soudain, telle qu'un cygne endormi sur le bord,
Que le flot et le vent, et la pâle lumière
Réveillent en sursaut sur son humide pierre,
Qui relève son front et le promène autour;
Écoute si des bruits sortent du demi-jour;
De son flexible cou roule les vives ondes;
Et gonflant sa poitrine, aux retraites profondes
Jette, comme un appel, son chant harmonieux,
La Sène lance un cri, le cri mystérieux:
"Au gui, l'an neuf!" L'écho domine la tempête;
Et les trois coups d'usage à peine sur la crête
Ont retenti dans l'air, que de tous les côtés
Le même cri répond, les coups sont répétés.
Aussitôt, du dolmen une torche allumée
Surgit, s'abat, se tord, chevelure enflammée,
Monte sur la tombelle et tourbillonne au vent.
La Sène la reçoit du fidèle servant,
Trois fois baisse et relève au-dessus de sa tête
Le flambeau tourmenté qui serpente et s'arrête:
C'est le signal. Partout flambeaux après flambeaux
Illuminent rochers, arbres, rivage et flots!
La fée a-t-elle donc, par d'occultes instances,
De la terre et de l'onde évoqué les puissances?

Ces feux accourent-ils des flancs de l'ouragan,
Flocons jaillis du Mor, vomis par l'océan ?
Est-ce l'essaim volant des familiers génies,
Par son éclat bravant les teintes rembrunies
Qui viennent de voiler l'auguste front d'argent !
Ou, fille du Plogoff, cette nuit, partageant
Le rite formidable et lugubre et terrible,
Que l'île de Sein garde à son écueil horrible,
Gavr-Ynys, vois-tu donc sur tes saintes hauteurs
Des Sènes tournoyer les flambeaux et les chœurs ?
Non, non, île du Mor, retraite encore libre,
A l'appel de ta Sène une grande âme vibre :
De la Gaule voici, sous le joug frémissants,
Les fils qui vont briser des fers avilissants.
.....
Tous les guerriers groupés autour de la tombelle
Contemplent un instant Bélisana la Belle,
Qui cherche, elle, un visage au milieu de ces fronts.
Les regards de l'amour sont regards sûrs et prompts :
Aussi les yeux du corps conduits par ceux de l'âme
Se rencontrent-ils vite, et du choc une flamme
Jaillit, pour eux couvrant tout l'éclat de ces feux.
Bélisana, Lez-Breiz, quels éloquents aveux !
Mais, amants, comprimez le feu qui vous dévore.
Le héros du Gwenet, vers celle qu'il adore
S'avance d'un pas lent, sa torche d'une main,
L'autre main sur son glaive, un glaive plus qu'humain,
Et livre à la tempête, en sa puissante allure,
Ainsi que son flambeau, sa blonde chevelure.
Deux braves l'ont suivi traînant le prisonnier.
La fille de Camma contemple le guerrier,
A grand'peine contient les bonds de sa poitrine ;
Et, quand le fier Lez-Breiz devant elle s'incline,

L'amante par deux fois sentant l'amour vainqueur,
Pose et presse sa main sur le rebelle cœur.
Tous les Gaulois, charmés, avec orgueil admirent
Ces deux fronts que jamais les Romains ne soumirent,
Ce couple qui pour eux, de la divinité,
De la chère patrie et de la liberté,
Cette nuit, est le gage ainsi que le symbole.
Mais le fils de Conan prend enfin la parole :
" O fille de Camma, prêtresse de ces lieux,
Noble Bélisana que chérissent les dieux,
Puissante druidesse et Sène vénérée,
Nous voici devant toi. Par ta voix implorée,
Que la forte sagesse assiste à nos conseils,
Et provoque en nos cœurs de sublimes réveils !
Ordonne, et conduis-nous à la sainte retraite
Où, des chefs avec toi, conseillère discrète,
L'auguste tribunal décide sans retard."
Lez-Breiz dit et s'incline. En vain telle qu'un dard
La sourde passion plonge et plonge acérée
Dans l'âme du héros, qui saigne déchirée.
Tous entrent avec calme, amants comme guerriers,
Dans le passage étroit où marchent les premiers,
Les deux braves traînant le Romain dans les chaînes ;
Où brillent les flambeaux, où suivent bien des haines.
Au fond du sanctuaire, en face du couloir,
Deux anneaux en granit découpent le roc noir.
Le prisonnier debout, les mains dans ces entraves,
Mais sans pâlir, attend, seul, entre les deux braves.
Ce Romain, jeune encore, n'implore point merci,
Et son regard hautain garde un sombre défi.
Sitôt que le conseil, de l'imminente guerre
A discuté le plan, réglé la grande affaire,
La Sène, sans retard, fait boire l'eau du Gui,

Et craignant que déjà tous n'aient que trop langui,
Les Gaulois au dehors, au dedans la victime.
" Viens, dit-elle, opprimé ; ta haine est légitime.
Viens, fils de Teutatès, Gaulois, noble scion,
Viens, sur notre tyran, viens, sur son espion,
Du dieu Dis appeler, pour le grand sacrifice,
La haine et le courroux ! Viens, que ta voix maudisse !
Et des chefs aussitôt, douze après douze fois,
Tombe sur le Romain l'imprécatoire voix :
" Maudit sois-tu, Romain! Ton peuple aux noirs abîmes!
Sur ta tête que Dis amoncelle vos crimes ! "
Lez-Breiz s'avance alors, le front haut, l'œil en feu,
Lève sa main puissante et jette ainsi son vœu :
" Par ton sein tout sanglant, ô ma Gaule adorée,
Mère, par ta douleur, ta grande âme éplorée,
Par votre souvenir, ô mes vaillants aïeux,
Par toi, vieille Armorique, et par vous, ô saints lieux,
Je voue au sombre Dis, de l'oppresseur inique
L'espion que mon bras prit au champ druidique !
Sur ta tête, Romain, mon imprécation ! "
" Sur ta tête, brigand, ma malédiction ! "
Reprend Bélisana. " Par le grand dieu du Chêne,
Sur toi, Romain ; sur toi notre plus sombre haine ! "
Et les chefs de crier : " Notre haine sur toi ! "
Et ces cris, au dehors de propager l'émoi,
Et l'immense clameur, dominant la tempête,
De porter jusqu'au ciel une ardente requête :
" Sur toi, Romain, sur toi, la haine du Gaulois ! "

.....

Bien étranges pourtant, ô Sène, sont les lois
Qui guident les humains, qui gouvernent le monde !
Amante, quel mystère, oui, quelle mer profonde
Que l'âme et que le cœur devant l'humanité !

Les peuples sont ils fils de la fatalité ?
Pourquoi la haine est-elle où l'amour pourrait être ?
Car enfin, ce Romain n'est point un si vil être.
Vois ! ce jeune espion, sur le front, dans les yeux,
Bravant l'arrêt du sort et croyant à ses dieux,
Porte un noble rayon d'audace et de fierté !
Qui sait si le maudit, au lieu qu'il a quitté,
Ne laisse point un cœur qu'il chérit et qui l'aime ?
Mais, quoi ! Bélisana, n'est-ce point un blasphème
Que ton âme murmure en suivant ce penser ?
Que de sang sur la Gaule ! et n'en vois-tu chasser
Les autels de tes dieux, et la liberté sainte ?
Non, non ! point de pitié ! vite quittons l'enceinte ;
Sur le granit vengeur immolons la victime !
Terrible, du Dolmen elle gagne la cime !
Braves, Romain, héros, chefs avides de sang,
Sortent de la tombelle et vont, d'un premier rang,
Entourer la prêtresse à la fatale pierre ;
Puis, des autres guerriers le cercle de lumière
Agite ses flambeaux et resserre ses feux ;
Bélisana se tait. Flamme, robe, cheveux,
Tournoyant en délire au souffle de l'orage,
De la tempête en font la déesse et l'image.
Au ciel brisé se tord le funèbre rideau ;
Sur l'astre pâle court un lugubre bandeau ;
L'air tourbillonne et fuit, trompette rugissante ;
Le flot roule en fureur sa vague mugissante ;
Le flanc de Gavr-Ynys en frémit et se plaint ;
Dans les cœurs bout la haine, et sur les fronts se peint
Des fils de Teutatès la sauvage énergie :
De vengeance et d'espoir c'est une vaste orgie !
La druidesse, enfin, sur ces vaillants guerriers,
Qu'elle voudrait parer de glorieux lauriers,

Qui s'apprêtent demain, dans la lutte suprême,
A mourir en Gaulois pour ce qu'un Gaulois aime,
Pour la Gaule et ses dieux, et pour sa liberté ;
Qu'elle voit attentifs, l'œil sur elle arrêté,
Jette un regard ému, plein de mélancolie.
Hélas ! est-elle éteinte ; est-elle ensevelie,
La gloire des Mallus dans l'immense forêt ?
Des yeux des plus âgés, compagnes du regret,
Tombent, sur le vieux sol, des larmes éloquentes.
Pour tes grands champs de Mars maintenant tu fré-
O Race des Brennus, et l'îlot et l'écueil. [quentes,
Prends, veuve des beaux jours, prends ta robe de deuil !
La Sène, à ce penser, du cœur aux pieds frissonne ;
Par dessus l'ouragan sa voix ainsi résonne :
" O fils de Teutatès, fiers enfants de la nuit,
" Frères aimés, Gaulois ! devais-je voir réduit,
" Le peuple de géants qui fit trembler la terre,
" Qui brave de Tarann l'éclair et le tonnerre,
" Qui ne craint qu'Esus seul, sur ce pauvre rocher,
" Pour l'auguste Mallus, à se venir cacher ?
" Là-bas, déserte, en deuil, gît notre île de Sène !
" O mes sœurs, au départ notre douleur fut vaine !
" Ton granit, ô Plogoff, fut sensible à nos pleurs ;
" Mais tu fus impuissant à couvrir nos malheurs !
" Le tyran fut de fer, sa haine fut cruelle !
" Et, seule devant vous, Bélisana la Belle,
" Des neuf sœurs reste encor pour crier le forfait !
" O Gaule ! ô mon pays, mon peuple, qu'as-tu fait
" Pour te voir abreuver d'une telle amertume ?
" Amis, buvons la haine et qu'elle nous consume !
" Là-bas sont les forêts qu'habite l'Inconnu ;
" Mais son druide saint, lui, qu'est-il devenu ?
" Qu'est devenu l'accent de Hu, son divin barde ;

" La mémoire des temps qui sous le chêne garde
" Pour la postérité le grand nom de Camma ?
" Adorateurs d'Esus, race qui tant aima
" Les bois de l'Invisible et ses horreurs sacrées,
" Vous n'avez d'un écueil que les crêtes murées !
" De vos pères là-bas sont les grands champs de Mars,
" Et cette nuit, le flot étreint de toutes parts
" La modeste retraite où sont quelques guerriers !
" Là-bas tout près du Mor, ces vils aventuriers
" Nous ont ravi, Gaulois, notre champ druidique ;
" Et demain, près de nous, sur cette côte antique,
" Le Romain veut encor poser son pied maudit !
" Que nous restera-t-il, si l'inique bandit,
" Après forêts et champs, prend enfin nos rivages ?
" Le goëland, du moins, pour de lointains parages,
" Sur le vaste océan, sans qu'il soit arrêté,
" Peut prendre son essor, sauver sa liberté ;
" Mais nous, guerriers, mais nous, des familières ondes
" Il faut chasser l'intrus, ou nos nefs vagabondes
" Dévoûront, sans espoir, au gouffre ou bien aux fers
" Nos fronts humiliés, nos êtres les plus chers !
" Rappelle-toi, Gaulois, Armoricain, Vénète,
" Que sur les flots, jamais, non jamais la défaite
" N'a terni ton drapeau, réjoui le Romain.
" L'océan vous connaît, pour vous sera demain ;
" Et vos nobles vaisseaux, unis pour la victoire,
" Ramèneront des cœurs fiers de la même gloire.
" Vaillants amis, guerriers, la tempête rugit :
" Que votre haine gronde ! Oui, le Gaulois rougit
" Rien qu'à l'odieux rêve où l'infâme esclavage
" Ose effleurer son front du dégradant bandage !
" Qui torture la Gaule ! Hélas, lui, le bourreau,
" Dont l'âme est sans pitié, le glaive sans fourreau.

" L'astuce d'Avank-Du dans lui s'est incarnée,
" Et sur notre pays avec rage acharnée.
" Ma malédiction sur toi, César, tyran !
" Des Gaulois tu savais l'irrésistible élan,
" Et de leur union la puissance invincible !
" Que n'avez-vous gardé toujours inaccessible,
" Descendants de Brennus, sous le joug abusés,
" L'amour de la Patrie en vos cœurs avisés !
" La Gaule serait libre et dominerait Rome :
" La moitié du pays, au profit de cet homme,
" N'aurait point follement vaincu l'autre moitié,
" Et César, aujourd'hui, serait homme oublié !
" La discorde a tout fait. Dans cette lutte encore
" C'est elle qui combat ; elle que je déplore.
" Ah ! mon cœur de Gauloise en saigne de douleur !
" Raisons et sentiments ont été sans valeur ;
" En vain ai-je plaidé pour la sainte Patrie ;
" César a triomphé par sa vile industrie !
" Des Gaulois m'ont dit, non ; suivez seuls votre sort !
" Que dis-je ? des Gaulois amènent du renfort
" A l'ennemi juré de notre noble race !..."
—"Traîtres!' 'rugit Lez-Breiz. "Qu'ainsi Teutatès fasse!"
Et l'éclair dans les yeux, il jette son flambeau :
Son pied voudrait pouvoir lui creuser un tombeau.
" Qu'ainsi périsse, ô dieux ! leur misérable vie ! "
Et l'imprécation, de cent autres suivie,
Fait bondir les guerriers non moins que le héros.
Mais elle, triste, dit : " Ainsi grondent nos flots !
" Digne fils de Conan, je reconnais ton âme,
" Et pour notre Patrie en approuve la flamme.
" Pour elle, donc, Lez-Breiz, relève et donne-moi
" Ce flambeau mutilé qui git là devant toi.
" Ne sais-tu qu'immortelle est l'âme de la Gaule ?

" Qu'en vain pèsent les fers sur sa puissante épaule ;
" Que notre mère veut, à son fidèle amour,
" Avant tout regagner les ingrats de ce jour ;
" Qu'à ses fils aveuglés elle tend sa mamelle,
" Gardant pour le retour la source maternelle ?
" Non, non, pour les Gaulois ; Lez-Breiz, sage guerrier,
" Point d'imprécations ! Ainsi qu'à ce brasier
" Je rallume ta torche et te la rends brillante,
" Puisse la noble ardeur de notre âme vaillante,
" Aux cœurs des égarés de notre nation,
" Pour Elle rallumer la sainte passion !
" Triomphez, et bientôt l'éloquente victoire
" Bien haut fera parler les attraits de la gloire !
" Réservons au Romain nos malédictions !
" Esus, Dis, Teutatès, grands dieux, nous supplions
" Votre éternelle haine et vos sombres colères,
" Par vos fils, nos aïeux, ô pères tutélaires,
" Par notre foi, nos maux, écrasez l'oppresseur !
" De son âme, en vengeance, égalez la noirceur !
" Et maintenant : à moi, chaos, ciel, terre, abîme !
" Sur le granit sacré couchez-moi la victime !
.....
Et l'horreur se répand sur l'astre de la nuit :
Et la rage du vent grossit encore son bruit ;
Et des serpents de feu couvrent l'horrible fête.
Un cri part, le sang coule, et la noire tempête
L'emporte dans les airs, le jette aux eaux du Mor.
" Qu'ainsi, demain, Gaulois, Héol aux cheveux d'or,
" Jette le sang romain aux ondes de la Gaule ! "
La druidesse a dit ; et l'effroyable rôle
La laisse libre enfin de regagner en paix
L'asile où déposer ses lugubres apprêts.
.....

Déjà pour le retour, Lez-Breiz monte sa barque ;
Lorsqu'un cri le retient et que son œil remarque
Sur la rive, tout près, à la pâle lueur,
L'eubage qui l'invite à gagner la hauteur :
" Quoi ! de Bélisana, par Esus, c'est l'eubage ! "
Le héros saute à terre et gravit le rivage.
" Noble fils de Conan, la fille de Camma,
" Au héros que son cœur de tout temps estima,
" Ici, veut cette nuit parler en confidence ! "
Lez-Breiz s'incline et dit : soit ! son cœur en silence
Dévore les ardeurs de l'amour en suspens,
Robe de Déjanire enserrant dans ses pans
Notre Hercule Gaulois dont l'angoisse est mortelle.
Que veut Bélisana ? Pourquoi retarde-t-elle,
Un retour si pressant la veille du combat ?
Pourquoi ?... Mais la voici ! Lez-Breiz, que ton cœur bat !
Tu l'aimes plus encor que ne le croit ton âme !
L'eubage se retire : et l'amante, la femme,
Seule près du héros, se sent évanouir !
Ah ! l'amour te regarde, et ne peut qu'éblouir,
Tendre Bélisana, l'âme qu'il a ravie !
Lez-Breiz est ton soleil : son amour est ta vie !
La blanche druidesse un instant doit plier :
Son corps frissonne au vent comme un beau peuplier !
Mais la Sène bientôt retrouve son courage ;
Sa voix redevient ferme et son âme, plus sage.
" Pardonne, noble ami, je parle sans détour,
" Si je retarde tant ton important retour.
" Digne fils de Conan, tu connais mon estime :
" La Gaule espère en toi. Prends donc ce gage intime,
" Que les dieux, par ma main, offrent à ta valeur ;
" Prends cette écharpe blanche et la mets sur ton cœur.
" Crois, fidèle Gaulois, à ce rameau de chêne ;

"Une fée a béni la branche de verveine ;
"La fille de Camma, triste, sur son tombeau,
De son doigt, t'a tissé le précieux cadeau.
"Va ! Lez-Breiz ; qu'il protège et ta tête et tes armes !
"Mais avant de partir, accorde à mes alarmes
"La promesse sacrée. (Un serment l'est pour toi ;
"Dès l'enfance, l'honneur fut ta suprême loi,)
"Soit de venir toi-même en quittant la bataille ;
"Soit d'envoyer ton brave. Où tu lui dis qu'il aille,
"Ce fidèle guerrier sait affronter la mort !
"La druidesse attend pour apprendre ton sort
"Le retour de ce gage où sa lèvre se pose."
Elle dit, et sa main à l'autre main qui n'ose,
Tend le don révéré. Lez-Breiz prend et frémit ;
Et d'une voix émue, (on dirait qu'il gémit)
"Noble Bélisana, ton cœur a ma promesse !"
Le héros veut parler ; mais la Sène s'empresse :
"Qu'est-ce ? Écoute ! Ton nom, là, vient de retentir ;
"Sur les flots tes guerriers te pressent de partir."
L'amant hésite. (Amour, combien tu le tourmentes !)
Soudain, portant le gage à ses lèvres brûlantes,
Le guerrier la contemple, et, fou, d'un bond s'enfuit.
Bélisana longtemps reste là dans la nuit
Bravant sans y penser les fureurs de l'orage.
Enfin, quand elle voit glisser loin du rivage
La précieuse barque emportant ses amours,
La passion soudain se donne un libre cours.

Oui, je l'aime, ô tempête !
Nuage, firmament,
Vent hurlant sur ma tête ;
Rocher, flot écumant !

Oui ! je l'aime sans honte,
Ombres de mes aïeux,
Dont la grande voix monte
De ces antiques lieux !

Oui, je l'aime, ô ma Gaule !
Qui sait mieux te chérir ?
Pour toi, c'est sa parole,
Pour toi vivre et mourir !

Lez-Breiz, à toi mon âme,
Comme à moi ton amour !
Mais je crains, pauvre femme :
Quel sera ton retour !

Déjà sur la bruyère une lueur qui passe,
Qui de l'horizon monte envahissant l'espace,
Force Dis à plier les pans de son manteau ;
Héol, c'est le reflet de ton brillant bandeau :
Tu ramènes le jour, le jour de la bataille !
Ta ville du Gwenet, du haut de sa muraille,
Admire, à ton lever, ses vaisseaux sur le Mor.
. . . . . .
La flotte des Gaulois part, glisse, prend l'essor.
Voici de Gavr-Ynys la pieuse tombelle,
Et sur elle, debout, Bélisana la Belle.
La dernière des nefs rase de près l'écueil,
Comme un cygne y cherchant un sympathique accueil;
Et, sur la poupe altière, un guerrier immobile
En dirige le cours comme un pilote habile.
Le souffle est favorable et le flot bien connu ;
La nef vogue rapide. Une fois parvenu
En face du dolmen et devant la prêtresse,
Comme le dieu du Mor, le guerrier se redresse ;
Au-dessus de sa tête il élève bien haut

Une écharpe de lin, que la brise bientôt
Fait flotter dans les airs aux regards de la Sène.
" Lez-Breiz, murmure-t-elle ! Et le rameau de chêne,
Agité par sa main, porte à l'amant heureux,
De sa Bélisana la tendresse et les vœux !
" Grands dieux, protecteurs de la Gaule,
" Esus, Dis, Teutatès, Héol aux cheveux d'or,
" Oh ! veillez sur Lez-Breiz ; sur elle plus encor !
" A vous ma vie ainsi que ma parole !
" Le mien finit ; remplissez votre rôle :
" Écoutez la Gauloise et la Sène du Mor ! "
.....

A qui met tout son cœur à chérir sa patrie,
Que la crainte d'en voir, et la gloire meurtrie,
Et le beau front souillé, comme l'est un vaincu,
Et l'esclavage immonde, où ce qu'elle a vécu,
Avili, profané, devient une pâture,
Aux heures de l'angoisse inflige de torture !
La Sène, du dolmen, implorant les échos,
Interroge sans cesse et la terre et les eaux.
Que l'amour, inquiet, de tous côtés tourmente
Le cœur triste, gonflé, de la craintive amante !
" Quel est ton lot, Lez-Breiz ? ou fortune, ou malheur ?
" La victoire est bien due à ta rare valeur ;
" Mais le cruel destin peut forcer ta défaite,
" Et le sombre corbeau s'abattre sur ta tête.
" Hélas ! hélas ! pourquoi ces noirs pressentiments ?
" Calme, cœur agité, calme tes battements ! "
Et le regard fiévreux recommence sa veille ;
Et l'âme écoute autant, plus même que l'oreille.
" Que le jour est donc long ! Vienne, vienne le soir !
" Dois-je suivre la crainte, ou bien croire à l'espoir ? "

Héol a disparu. Voici déjà sur l'onde
Le gris avant-coureur de l'ombre plus profonde ;
Et nulle part encore un trait révélateur !
Pauvre Bélisana, qu'il marche avec lenteur
Le porteur attendu du suprême message !
" Le bras manquerait-il pour rapporter le gage ?
" Hélas, ô Gavr-Ynys, seul, bien seul est ton flot !
" Allons, ma goëlette, interroger le flot ! "
La fille de Camma dit, gagne le rivage,
Pousse à l'eau son esquif et vogue vers la plage...
Mais à peine la rame active son effort,
Qu'un regard vigilant, sur la nappe qui dort,
Découvre à l'horizon l'ombre d'une nacelle.
O prêtresse d'Esus, serait-ce là-bas celle
Que la Gauloise cherche et que l'amante attend ?
La druidesse, pâle, hésite : est-ce l'instant,
L'instant où le malheur va confirmer sa crainte ?
Ou l'instant du triomphe ? Elle se sent atteinte
Jusqu'au fond de son âme, en proie à la terreur ;
Mais voici l'autre esquif ! Son sang s'arrête au cœnr.
Oh ! quel est ce guerrier ! le héros ou son brave ?
Lentement, comme un bras, que retient une entrave,
Le bras du nautonier pousse à peine l'esquif.
Bélisana bondit, d'un geste convulsif
Laisse tomber sa rame, et, droite sur les ondes :
" Guerrier, guerrier, dis-moi ; que vite tu répondes ;
" Tu viens de la bataille ? Apportes-tu le gage ?
" Avons-nous triomphé ? Oh ! quel est ton message ?
"... Suis-je donc abusée ? Oh ! Lez-Breiz, est-ce toi ? "
Et chevrette tremblante, image de la foi,
Qu'admire la forêt, et que d'un œil humide,
Regarde, en expirant sous le trait homicide,
L'élu, le cher amour, le cerf au noble bois,

La fille de Camma contemple le Gaulois.
Esus ! quelle douleur et quel poignant spectacle !
Péniblement, étreint par un mortel obstacle,
Le guerrier chancelant se lève et se raidit.
Est-ce là le héros que chante le bardit ?
Front, épaule, cheveux, sont couverts de souillures ;
La saie ensanglantée ouvre ses déchirures
Et montre sur le flanc l'écharpe de fin lin,
Sur lequel, épuisé, Lez-Breiz pose sa main.
Une goutte de sang hésite dans sa chûte ;
Une larme brûlante, à la paupière, lutte ;
La poitrine se plaint et la bouche gémit.
De passion, d'horreur, la prêtresse frémit ;
Et de nouveau sa voix, son âme lui répète :
" O Lez-Breiz, est-ce toi, héros de la défaite ? "
"—... Tendre Bélisana, vois ce que peut l'amour !
" Pour ma Gaule et pour toi, j'ai forcé tout un jour
" L'impitoyable mort à me garder la vie !
" Je sens le doigt glacé ; le trépas me convie !
" Tiens ! prends le gage saint que mon sang rend vermeil ;
" Je lui dois un baiser avant le grand sommeil ! "
Et la main défaillante arrache à sa blessure
Le lin rouge qu'il baise avec un doux murmure.
Puis le héros s'affaisse, un bras toujours tendu,
Comme un chêne s'abat, par la foudre fendu.
D'un bond la druidesse est dans l'autre nacelle,
Mais la Gauloise pleure et l'amante chancelle,
Quand l'écharpe et la main touchent sa propre main ;
Que le sang rafraîchit la fièvre de son sein ;
Que la bouche entr'ouverte, à son oreille encore,
Dans un dernier soupir, murmure : " Je t'adore,
" O ma Bélisana ! // Gaule, ô mon pays ! ! "
.....

Posant un long baiser sur ces sacrés débris,
La Sène se redresse et saisit sa faucille ;
" César, à toi ma haine ! Esus, entends ta fille !
" Par ton héros tombé ; par les larmes de sang
" Que tant verse la Gaule, et par son divin flanc,
" Où l'odieux Romain plonge et garde son glaive ;
" Par le jour qui finit et la nuit qui se lève ;
" Par le nom de Camma, de Hu, ta bouche d'or ;
" Par les ombres en pleurs, errantes sur le Mor,
" Par la terre et les cieux, Esus, père, vengeance !
" Ta froide main, Lez-Breiz ! mon cœur vers toi s'élance !"
Et la serpe du Gui, sous l'énergique main,
Déchire la poitrine, entre dans le beau sein ;
Et la fière Gauloise, et l'amante fidèle,
Près du Gaulois sanglant tombe dans la nacelle !
.....
.....

Le Mor silencieux, au courant de son eau
Emporte tristement le funèbre fardeau ;
Sur ces restes sacrés la nuit jette son voile ;
De la voûte des cieux, le regard d'une étoile
Tombe sur cet amour, victime du malheur ;
L'air y pose un soupir et la rosée, un pleur !
O flots libres encor, jusqu'aux rives voisines
Conduisez sûrement, comme deux orphelines,
Errant à l'aventure, en danger de l'écueil,
Ces deux nacelles sœurs, dont l'une est un cercueil !
Va, pauvre goëlette ! un arrêt inflexible
Te ravit ta prêtresse et ton onde paisible ;
La gloire des beaux jours s'éteint sur un tombeau !
Au ciel, Bélisana, que devient ton flambeau ?
N'as-tu pas pour ta fée un rayon qui la couvre,
Pour les deux cœurs unis, que même plaie entr'ouvre,

N'as-tu pas un regard ? A quoi servit leur foi ?
Cette nuit, sans rival, le sombre Dis est roi :
Comme un vaste linceul enveloppant les ondes,
Son manteau couvre tout de ténèbres profondes !
O Gaule, noble terre ! ainsi, tes deux enfants
Héros et druidesse, au lieu de triomphants
Voguent inanimés, seuls, au gré de la brise,
Leur esquif redoutant qu'un rocher ne le brise.
.....
Sous le pli ténébreux, par le flux emportés,
Roulent de l'océan les flots ensanglantés :
La masse frémissante, ondes armoricaines,
Se mêle aux eaux du Mor jusqu'aux rives lontaines
Qu'elle fait résonner d'un lugubre sanglot.
De la presqu'île sainte au rocher de l'îlot,
Du Dolmen au Gwenet, partout la plaine humide
Se couvre en frissonnant d'une teinte livide.
Le Mor entier tressaille : un long gémissement,
De l'abîme échappé, remonte au firmament.
O, d'une race fière, infortuné génie,
Sur ton aile prends-tu le soupir d'agonie
Qu'exhale dans la nuit le noble sein blessé,
De la Gaule pleurant ses fils et son passé ?
Hélas ! ces longs soupirs, cette plainte profonde,
Ce râle s'élevant des entrailles de l'onde.
Ce bruit d'ailes dans l'air, c'est l'appel déchirant :
Le Mor a cette nuit son funèbre courant,
Ainsi que le Plogoff son grand flot du passage.
Mais si c'est le concert du lugubre voyage,
Des esprits où sont donc les barques dans la nuit ?
Où, le pieux marin qui, morne, les conduit ?
Errantes sur les eaux, seules ombres muettes,
Les deux nacelles sœurs, ainsi que deux mouettes,

Côte à côte s'en vont vers le rivage ami,
Où de ces flots déjà le premier a gémi.
Funèbre avant-coureur de la triste nouvelle,
De tout un peuple il rend l'angoisse plus cruelle !
Sur les bords du Gwenet l'Armorique en suspens
Presse le sombre Dis de relever les pans
Du manteau qui recouvre et le Mor et ses plages.
Oh ! vienne Bel-Héol éclairer ces rivages !
.....

Quelle est cette clameur qui traverse les airs,
S'envolant sur le Mor jusqu'aux lointaines mers ?
C'est un cri de douleur, un long cri de détresse ;
C'est l'immense sanglot d'une immense tristesse ;
C'est le cri déchirant d'une mère aux abois !
Malheureuse Armorique, hélas ! combien de fois
Ton flanc va-t-il saigner de mortelles blessures ?
Pourtant, hier encore, elles semblaient si sûres
Les promesses pour toi du triomphe final ;
Et ton âme aujourd'hui reçoit le coup fatal !
.....

Au vieux sol du Gwenet, infortuné rivage,
Sentant déjà le joug d'un sanglant esclavage,
Sur deux enfants tombés pleure une nation !
....

De tant de rois vaillants, et l'illustre scion,
De tant de bardes saints, et la noble héritière,
Chacun dans sa nacelle ayant même litière,
Un lit de verts rameaux, lierre au chêne enroulé,
Retraversent le Mor; et le flot, désolé,
Semble s'associer au lugubre cortège !
Conan, le vieux Conan, qu'un jour encor protège,
Morne, pieux marin de la barque des morts,
De son sénile bras dirige les efforts

Qui traînent Goëlette et sa triste compagne.
Après un lent trajet, le long cortège gagne
Le rivage connu, l'îlot de Gavr-Ynys.
Bel-Héol en ce jour semble être un sombre Dis ;
Il veut ainsi pleurer sa blonde druidesse.
Le ciel en deuil étend son voile de tristesse ;
Bélisana, Lez-Breiz, près de Hu, de Camma,
Par Conan sont conduits (tous grands cœurs qu'anima
La même passion, l'amour de la patrie);
Des deux nobles amants la dépouille chérie,
Pieusement posée en l'antique tombeau ;
Les deux nacelles sœurs, au pied du saint coteau
Remises pour toujours sur la paroi murée,
Et la cithare veuve, à la branche, arborée ;
Soudain, ouvrant son sein, sur toutes ces douleurs
Le ciel paraît verser un déluge de pleurs.
.....
Ah ! demain, pauvre peuple, oui, demain sur ces tombes
Tant d'autres vont s'ouvrir ! car, demain, tu succombes!
Altéré de vengeance et réclamant du sang,
Le glaive du Romain va déchirer ton flanc.
O César, entends-tu les cris de tes victimes?
Ils maudissent ton nom en tombant aux abîmes !
.....
Dans ces jours le Plogoff tressaillit et pleura !
Mais, à Rome, César sous le fer expira !
Et les deux âmes sœurs, insultant à sa rage,
Viennent mêler leur voix à celle de l'orage.
L'antique Gavr-Ynys et la plaine du Mor
Entendent des génies,
Souvent encor,
Accompagner la voix et la cithare d'or
Dans ces célestes harmonies!

Et l'écho répété
Dit : Gaule, France,
Gloire ou souffrance,
Garde ta liberté !

S. C. CONSTANT

Le 26 avril, 1884.

A MON AMI E. A...

Remerciement pour le gracieux
don des Echos et Reflets.

J'ai lu ! J'ai bu ton âme,
Et je suis rajeuni :
Du ciel c'est le dictame
Pour le banni !
Ami, ton âme est belle, ami, ton âme est bonne.
A l'infini !
Et toi, riche d'un cœur, qui noblement se donne,
Sois-tu béni !

J'ai lu ! J'ai vu ton âme
Comme un lac où perlait
La chaste et douce flamme,
Qui tant lui plaît.
Dans ton âme si fière, en ton âme si pure,
Non, rien de laid !
En s'y mirant, ami, l'auteur de la nature
Voit son Reflet !

Je lis ! J'écoute une âme,
Lyre, voix ou ruisseau,
Chanter ! C'est, je proclame,
L'hymne du Beau !

Mais, ami, ton luth pleure, ami, ton âme crie
Comme au tombeau !
Que tu l'aimes ma France ! Oui, de notre patrie
C'est bien l'écho !

J'ai lu ! J'ai dit, " Mon âme,
Sois lui-même à demi :
Belle, bonne sans blâme :
Cœur affermi !"
L'œil au ciel, comme il croit, il aime, et d'espérance
Il a frémi !
Comme toi, c'est le fils qui chérit notre France.
C'est ton ami !

Rye, 30 octobre, 1880.

ODE A LA FRANCE

Que de cœurs enflammés, sur la divine lyre
Ont fait vibrer l'accord du plus noble délire
Pour te chanter, ô mon pays !
Dans ta gloire, ta joie, et surtout ta souffrance,
Ame de tes enfants, ô ma mère, ô ma France,
Que d'élans sur ton sein cueillis !

Charmant pays de France, adieu ! chantait Marie,
A la brise jetant pour la terre chérie
Les doux accents de l'amitié !
O France, que de nefs, sur l'océan des âges,
Ont disjoint les amours formés sur tes rivages !
Combien t'ont laissé leur moitié !

Te voir, ô belle France, a dit voix étrangère,
C'est t'aimer et sentir, non flamme passagère,
Mais pour sa mère amour de fils !
Combien, en cette voix, trouvent l'écho fidèle
De ce culte qui joint et leur patrie et celle
Que, dans toi, France, tu leur fis !

Triste, loin du giron de ma France adorée,
Que je souffre ! gémit ta fille torturée :
Du souvenir je vis et meurs !
Captive à tes côtés, sous tes yeux, ton haleine,
Qu'en tes bras je voudrais, mère, oublier la haine !
Et, France, il faut boire mes pleurs !

Ces pleurs et cet amour soupiré par tes bardes,
O France, dans ton cœur, font qu'à jamais tu gardes
Pour ta fille et pour toi, l'espoir.
Muse tendre et plaintive, accent noble et sublime,
Rythmes d'un saint courroux, quelle voix n'a du crime,
France, flétri l'attentat noir ?

Ton sang et ton génie, ô France généreuse,
Ont bien payé le nom de grande et valeureuse,
Écho des peuples affranchis !
Et si ton dévoûment éveille au Nouveau-Monde
Un souvenir ; sous quelle ingratitude immonde,
France, tu saignas et fléchis !

Mère du sentiment et Reine de l'idée,
Rayonne, ô France ; échauffe, et que, par toi guidée,
L'humanité vive du cœur !
Du nuage envieux, que t'oppose la haine,
Ce tribut des jaloux, ô France souveraine,
Emerge dans toute ta splendeur !

Que de pieuses mains ont essuyé tes larmes !
Que de lèvres d'enfants, en effleurant tes charmes,
O mère, ont respiré d'amour !
Que de lauriers au front, que de vertus à l'âme,
Que de grandeur en tout, Muse sans fin proclame
En toi, France, jusqu'à ce jour !

Dans ce concert immense, à la note inspirée,
Souffre que d'un enfant la lyre timorée,
Mère, hasarde son accord !
Qu'à ton souffle divin brise harmonieuse,
L'animant d'un baiser, rende mélodieuse,
France, l'humble corde qui dort !

S'il est des cœurs de feu, des âmes palpitantes,
S'il est des harpes d'or et des voix éclatantes,
Muse, riches de tes secrets ;
S'il est de ces accents portant amour et gloire ;
N'en accueille pas moins, de pieuse mémoire,
O France, les soupirs discrets.

Tu sais ! le fils heureux aime que son doigt erre
Sur la lyre qui chante au doux nom de sa mère :
Celui de France a tant d'attraits !
Qu'importe le murmure et son écho modeste !
L'âme goûte toujours la vision céleste,
France, de tes sublimes traits.

Oui je t'aime, ô ma France, antique Druidesse,
Vierge au front de Déesse, en ta fière rudesse,
Libre amante du sol sacré !
Ton souffle frémissant ébranle notre Gaule ;
A ta voix nos guerriers, d'une puissante épaule,
Brisent, France, un joug exécré !

Oui, je t'aime, ma France, auguste et blanche image,
D'un saint roi sainte mère, en reine offrant hommage
A justice humble et vérité !
Ton sceptre et ton manteau forment un sûr asile,
Où, comme dans ton cœur, château, cabane, ville,
Rencontrent, France, l'équité.

Oui, je t'aime, ô ma France, au tournoi, belle Dame,
Par tes grâces, ton cœur, les charmes de ton âme,
Captivant le preux chevalier !
En vain, de tes attraits, ô France, la rivale
Sent le dépit la mordre, et caquette, et ravale
Les diamants de ton collier !

O France, sur ton front j'aime cette auréole
Que Jeanne, la martyre, à la haine, à la geôle,
Aux pleurs, aux tourments, au bûcher,
Au mensonge, à l'Anglais, à la souillure inique,
Arrache, France, et joint à l'autre gloire unique,
Au joug d'avoir su t'arracher !

Que tu m'es belle, ô France, au sein de la bataille
Brandissant ta hachette et gardant la muraille ;
Héroïne aux regards de feu !
Ta grande âme soutient tout ce qui t'environne,
Et la main d'une femme attache à ta couronne,
France, un laurier du vaillant Dieu !

A genoux devant toi, France républicaine,
J'adore ce beau sein concevant dans la peine,
L'humaine émancipation !
Je bénis tes douleurs, j'acclame ta souffrance,
Dans un baiser brûlant je t'étreins, ô ma France !
Je t'aime, grande nation !

Salut à toi quand même ! ô France vengeresse,
La Judith de ton peuple, au tyran qui l'oppresse,
D'un bras ferme donnant la mort !
En bravant le danger, en tombant sans faiblesse,
Charlotte la Romaine, à toi, ma France, laisse
Une fille au courage fort.

Carhaix, humble Carhaix ! fils d'héroïque taille,
Quel guerrier t'illustra, sur le champ de bataille !
De ma Bretagne simple bourg !
C'est d'Auvergne, entre tous, ton grenadier, ô France !
Héros de cent combats, tombé par sa vaillance
Au champ d'honneur près de Newbourg.

France, dans ta défaite, un défi du courage
Domine le canon, les cris et le carnage,
Bravant Anglais, Prussiens, trépas !
Écoute, ô Waterloo, le grenadier Cambronne !
C'est bien la voix d'airain de poitrine bretonne :
La Garde meurt, ne se rend pas !

Loire, quelle clameur roule de rive en rive !
Quel est ce flot sanglant qui, tout fumant, arrive
A toi, des plaines des combats ?
C'est le sang de la France, ô Bretagne fidèle !
C'est le sang de tes fils, versé pour l'amour d'elle,
Le sang de vos jeunes soldats !

C'est la voix de la France, au mont comme à la plaine,
Exhalant la douleur dont son âme est si pleine ;
C'est la mère martyre, hélas !
Prussien de l'an terrible, un jour vient, et vengeance
Pour deux mères t'attend ; la Bretagne et la France
N'ont bras ou cœur faible ni las !

Tu m'es encore plus chère, ô France bien aimée,
Depuis que je te vis, gisante désarmée,
Râler sous le talon brutal,
Et suant d'agonie, étreindre à ta mamelle,
Mère, les deux enfants que prit la main cruelle
Pour te percer du coup fatal !

RÊVERIE

SOUVENIR DE L'IOWA

PARTIE DE CHASSE

Souffrez, amis, qu'ici je me repose
Sans plus tarder, et que ma main dépose
L'arme pesante, incommode fardeau.
Cet humble tertre, à défaut de coteau,
Me prêtera sinon crête superbe,
Assez, du moins, dominant la grande herbe
Pour élargir l'horizon du regard.
J'aime ce lieu : C'est bien, à tout égard,
L'endroit choisi qu'adopterait mon âme.
J'y veux rêver à tout ce que proclame
Cette nature étrange pour mes yeux.
Assis en paix sous la voûte des cieux,
Ayant pour siège une tombe déserte,
Et devant moi l'immense plaine ouverte,
Dans ce grand livre il me faut épeler.
Un mot encor : Pourrais-je en appeler,
Ami connu de la vaste contrée,
Au souvenir que la tombe montrée,
Doit réveiller au fond de ton esprit ?

Ce qu'il en vit ou ce qu'il en apprit,
Qu'il daigne ici simplement me le dire.
Là, sous ce tertre, où jamais une lyre
Ne fait vibrer la mémoire d'un cœur,
Du sol désert, solitaire Seigneur,
Qui gît et dort sous l'aile du génie
Couvrant partout cet aire dégarnie?
— Là gît, dit-on, un de ces pionniers
Que l'Occident, aux beaux jours printaniers,
Vit affronter avecque fortitude
Les longs dangers de cette solitude.
Cet humble enclos fut le suprême adieu
Qu'en s'éloignant, laissèrent en ce lieu
Ses compagnons continuant leur route.
D'autres ont dit, ici règne le doute,
Que cet asile a reçu dans ses flancs,
Du pionnier les deux jeunes enfants,
Et que sa main a dressé sur leur tombe
Ce simple bois qui vieillit et qui tombe.
J'ai dit. — C'est bien ! et de ces mots, merci !
Je vais m'asseoir et vous attendre ici :
Partez, amis, continuez la chasse ;
Et quand plus tard votre ardeur sera lasse,
Nous reprendrons le chemin du logis.
"Quoi ! fatigué ! — Raillez moi ; j'en rougis."

Seul ! la dernière voix, dans la savane immense,
Comme un lointain soupir que la brise balance,
Faible, vient d'expirer sur le proche gazon.
Là s'est évanoui dans le vague horizon,
Le triple point mouvant que poursuivait ma vue.
Flottant au pied du ciel, seule, à peine entrevue,
Une blanche vapeur me révèle les pas

De mes trois compagnons chassant bien loin là-bas ;
Mais ce n'est que pour l'œil un lointain témoignage :
La poudre meurtrière accomplit son ouvrage.
Plus rien ! C'est le désert ! En vain l'œil est en quête !
Seul ! Le ciel nuageux, au-dessus de ma tête,
Voile d'un crêpe noir l'éclat de son azur :
La sombre masse plane, étend son vol obscur ;
L'ombre envahit la plaine, et la tristesse, l'âme.
Victime sur les flots de quelque horrible drame,
Le marin naufragé que l'épave soutient,
De son morne regard qui va, tourne et revient,
Sonde le vide affreux d'une mer éternelle :
Chétif être perdu, dont l'ombre personnelle
N'est même pas un point sur le gouffre infini,
Il agonise et pleure, infortuné banni !
Réalisant son rien devant le grand abîme,
Il se dit que Dieu seul, de son regard sublime,
Peut mesurer sans peur ce champ d'immensité.
Si loin des bords amis, son œil épouvanté
Se clot, cherchant l'oubli dans une nuit profonde ;
S'il sent son vil néant flotter au gré de l'onde ;
Il évite du moins d'en contempler l'horreur :
C'est un être écrasé, râlant sous la terreur :
Et le flot impassible emporte sur sa lame
Le long cri de détresse échappé de cette âme !
Pauvre humain ! Sauve-moi, mon Dieu, toi seul es grand !
"Toi seul es grand, mon Dieu ! mon âme aussi reprend,
Infime rien, que suis-je ? Un homme qui soupire ;
Au champ de l'infini l'atome qui respire !
Autour de moi, partout, dormant sous son gazon,
Désert muet, immense, uni, sans horizon,
Sous un ciel obscurci, gît la plaine éternelle :
La colombe de l'arche eût fatigué son aile,

Et reparu le soir sans branche ni rameau !
Haut mont, rocher, colline, ombre, bosquet, hameau,
Nulle trace de vous ; pas même une humble tête
D'arbuste solitaire, où l'œil enfin s'arrête ;
Point d'onde qui serpente, aucun lac isolé :
Sur la Savane, rien ! Le regard, désolé,
Dans le vague perdu, tombe d'un œil atone ;
Seuls ondulent au vent, mer triste et monotone,
Les flots d'herbe sans fin qui vont toucher aux cieux.
On sent courir à l'aise en ces étranges lieux,
De l'Être tout puissant le souffle et la tempête,
Et marcher son Esprit foulant une conquête.
Seul en face de Dieu, sur une pauvre tombe,
Souvenir oublié sur qui jamais ne tombe
Qu'un pleur indifférent de l'errante vapeur !
Seul avec mon penser ! L'infini me fait peur.
Que suis-je devant toi, sublime essence altière ?
Pour ton talon puissant, une vile poussière.
J'ai froid ; mon cœur se glace et je sens le néant
Sous mes pas entr'ouvrir son abîme béant !
Simple lieu du repos, prête-moi ton asile !
Que l'ombre de ta tombe, assise comme une île,
Ou comme l'oasis, sur cette immensité,
Abrite le ciron contre l'éternité !
Descends, descends, mon être, au-dessous de la terre ;
Du trouble qui t'accable apprends-y le mystère.
La couche est préparée, et près d'un autre fils
Notre mère t'invite à braver les défis
Que l'immensité jette à ton âme éperdue.
Dépouille ton néant, et ton aile tendue,
Sans entrave et sans peur, remonte dans l'espace.
Pars, prends l'essor et plane ! A toi s'ouvre la trace
Que l'aigle de l'esprit, d'un vol audacieux,

Libre, puissant, te fraye en s'emparant des cieux.
Ils sont à toi, mon âme, à la fille immortelle
De Dieu. Voles-y donc d'un sublime coup d'aile !
Sur la cîme du mont arrête ton penser ;
Comme l'aigle, un instant fais doucement passer
Sous ton aile au repos ta tête noble et fière ;
Dors et recueille-toi pour reprendre carrière.
Voici l'aurore ! Allons ! immobile au réveil,
Aigle, fille de Dieu, contemple son soleil.
Du plus haut de ton pic, pour saluer ton père,
Jette ton cri perçant ; abandonne ton aire.
L'étincelle sacrée enflamme ton regard ;
Prends l'essor, ô mon âme, et plane sans retard.
A toi l'espace, vole ! un monde est ton empire ;
Regarde ! à toi le temps, l'histoire peut tout dire ;
A toi l'intelligence ! interroge et comprends.
Serre ta proie au ciel, quand au ciel tu la prends.
Loin de la zone bleue, où brillent les étoiles,
Plonge à présent sur terre ~~pour y lever~~ les voiles et soulève
Dont chaque âge couvrit les vénérables seins
De l'antique planète et mère des humains.
Jusqu'à l'aube du monde emporte tes pensées ;
Que ton regard pénètre en ses couches pressées ;
Témoins muets des temps, cachés pour l'indiscret,
Au sage ils ont livré le mot de leur secret.
Éloquente enveloppe ! Ici différents modes
Sur le globe ont marqué de longues périodes.
Pour qui sait bien les lire, à qui comprend leurs lois,
Ils parlent clairement, ces signes d'autrefois.
De l'astre refroidi la virginale écorce
Dit les mutations de la divine force
Qui le lança roulant dans l'espace infini.
Que fut, que fut alors ce grand désert uni ?

Sur ce lit frémissant qu'au-dessous le feu touche,
Palpitant comme un sein dont l'amour fait sa couche,
Que de siècles, passant, ont dormi leur sommeil :
Lente gestation d'un travail sans pareil,
L'un sur l'autre, sans fin, créant monde après monde.
Quand la plaine liquide était reine ; quand l'onde
Recouvrait la savane, où le silence est roi ;
Pauvre tombe isolée, oh ! qui pensait à toi ?
Qui pensait à l'humain dont la cendre repose
Sous ce funèbre tertre ? à moi qui, tremblant, ose
Évoquer du passé le mystère et la voix ?
Oui, de ce point perdu, quel esprit fit un choix ?
Quel doigt fit signe aux flots du vaste empire humide
De féconder l'atome en cette plaine aride ?
Qui le voua dès lors aux restes d'un chagrin ?
De poussière et de sable, aux débris, grain à grain,
Par les siècles mêlés pour que l'herbe y pût naître,
Qui forma cette place, afin qu'un chétif être,
Avec son âme, seul, vint y rêver un jour ?
Quelle main patiente éleva ce séjour,
Coucha l'un près de l'autre au profond de l'abîme
Êtres grands et petits dans leur nature intime ?
De l'aquatique monstre, en ses jeux ou combats,
Quel regard, sous les eaux, admirant les ébats,
Perçait de l'avenir les séculaires voiles ?
Oui, quel œil, de ce pli plongeant jusqu'aux étoiles,
Du champ libre embrassait l'espace aérien,
Et suivait dans le ciel, comme un sublime rien,
Le Busard s'enivrant à son essor céleste ?
Quel principe divin féconde ce qui reste
De l'onde et du rocher sur la plaine émietté ?
Quelle sage puissance, en un cercle arrêté,
Donne au sol et reprend, toujours avec usure,

Ces nappes d'un gazon prodigué sans mesure ?
Qui fait, plus que partout, qu'une féconde mort,
Par la moisson tombée, aide au nouvel effort ?
Chaque automne épaissit la couche végétale ;
Chaque printemps y puise, et, glorieux, étale
Tous ces trésors de vie, enfants nés du soleil.
Il semble que plus riche après chaque sommeil,
La nature, en ces lieux, verse une âme trop pleine
Pour décorer sa fille, et consoler la plaine
Du complet dénûment même de l'arbrisseau.

Depuis l'instant qui fut celui de son berceau,
Quel nom proclames-tu, matière incandescente,
Globe au grand cœur de feu, nappe refroidissante ;
Sous ta ceinture humide, immense goutte d'eau ;
Miroir où le soleil reflète son flambeau ;
Sable, roc dénudé, vaste désert aride ;
Sous les douces vapeurs, sous le rayon torride,
Plaine fertile enfin, noble lit de gazon ?
Aux quatre coins ouverts de ton large horizon,
Sur son aile, quel nom porte la brise libre ?
De son souffle puissant qui hurle, siffle et vibre,
Quel nom jette au désert l'aquilon en fureur ?
Quel nom monte à la lèvre en s'échappant du cœur ?
Quel nom jaillit de l'âme en face du spectacle
Où l'œil, au pied du ciel, l'y place sans obstacle ?
Ton nom, ton nom sublime, unique Jehovah !
Ton nom l'Alpha de tout, et de tout l'Oméga !
Ce nom que ton esprit promenait sur l'abîme,
Que ta bouche au Sina proclamait de sa cîme ;
Ce nom que nuit et jour le brillant firmament
A l'univers entier annonce hautement ;
Ce nom, roi de l'espace et source d'harmonie,

Du concert éternel, ce nom, note infinie
Que l'astre jette à l'astre en sa course de feu,
Et qu'emporte l'écho comme un immense aveu !
Ce nom que dans le ciel, à l'envi se renvoient,
Devant ton trône saint où tes regards les voient
Sous leurs ailes voiler l'éclat de ta beauté,
Les phalanges d'esprits chantant l'éternité ;
Ce nom qu'avec amour articule en toi-même
Le verbe de ton âme, à qui tu dis "je t'aime";
Ce nom qui fait trembler le tyran de l'enfer,
Que le ciron murmure et qu'invoque le ver,
Qui se trouve gravé sur l'atome invisible !
Ton nom, ton nom, mon Dieu, en tout pour moi lisible,
Révélant à ma foi le mot Création !
Ton nom, Père, à qui soit gloire, adoration !

Dans l'antique savane, où retrouver la trace
De la première brise errante dans l'espace,
De son premier baiser, de son premier frisson,
De ses premiers soupirs amoureux du gazon ?
Herbe rare et timide, il fallut ses caresses
Pour l'inviter alors à tenir tes promesses.
Et qui tisse aujourd'hui ce vaste manteau vert
D'épaisse et longue soie abritant le Désert ?
Séculaire gazon, toi, dont la chevelure
Dit du noble coursier dans sa rapide allure
De sa crinière aux vents jetant le flot tordu,
Quand l'ouragan fougueux, sur la plaine abattu,
Se déchaîne, rugit, et sans pitié tourmente
Ton sommet flagellé qui rampe et se lamente !
Mais c'en est fait ! Demain, vient le soc meurtrier ;
Le sein qui te nourrit va s'ouvrir et crier !
Sous l'annuel tapis que l'automne ramasse,

Où trouver, au printemps, la primitive place
Que l'habitant de l'air, sous la foi des beaux jours,
Choisit pour que son nid abritât ses amours?
Ici sa race en paix couvrit longtemps la plaine ;
Mais la voilà qui fuit le paternel domaine !
Où lire désormais les vestiges nouveaux
Qu'autrefois l'antilope imprima sans rivaux,
Sur le sol du désert, vierge de cette empreinte !
Son pied agile et sûr posait alors sans crainte
Sur le moelleux gazon, couche du jeune faon ;
Puis l'œil au loin, tranquille, au bout de son élan,
Elle semblait rêver au bonheur d'être reine !
Seule mère et compagne, et seule souveraine,
Qui n'aspirait alors, (où sont ces heureux temps?)
Qu'à bondir, qu'à humer les brises du printemps!
Et ces plaines ont vu, dans la suite des âges,
Troupeaux après troupeaux couvrir leurs pâturages !
Mais le blanc est venu des rives de l'Orient,
Et les troupeaux réduits ont fui vers l'Occident.
Vers l'Occident, de même, a fui tout d'une traite,
Le bison ombrageux cherchant une retraite :
Il hait trop les séjours du nouveau conquérant !
Non ! le désert n'a plus même un écho mourant
De ces masses passant comme un flot des orages,
Et qui naguère ébranlaient ces parages !
Du premier des bisons en ces plaines naissant,
Au dernier front plus loin emportant son croissant,
Qui des âges dira combien longue est la chaîne?
Et cette ère n'est plus ! Et voici la prochaine
Qui s'avance et détruit ce qui régnait ici.
Tous ces envahisseurs se montrent sans merci
En cette solitude, ainsi que sur les plages.
Fuyez, disparaissez ! pour vous plus d'apanages

Que le désert aride et le stérile roc !
Indiens, fils du sol, brisés, broyés du choc,
Mêlez votre poussière à la route sanglante !
Vieille race, en ces lieux fais place à l'insolente !
Que de siècles pourtant ont consacré ton droit !
Mais l'univers entier semble encor trop étroit
Pour assouvir la soif d'un avide génie.
L'arrêt est d'un barbare ; et ta longue agonie,
De justice est le cri lancé vers l'Éternel ;
N'es-tu pas, mieux que l'autre, à son cœur paternel
L'enfant que le malheur rendit plus cher encore !
Mais le sort n'entend pas ; c'est en vain qu'on l'implore ;
Quand l'heure sonne, adieu ! vaincus, il faut mourir !
Rêva-t-il autrefois qu'ainsi devait périr
La race qu'il fondait en ce vaste domaine,
L'être humain qui posa, le premier sur la plaine,
Son pied de conquérant, souverain sans rival ?
Voilà que l'héritier de ce titre royal,
Être aujourd'hui maudit, traqué comme la bête,
Doit cacher pour mourir sa dernière retraite :
Le plus infime coin de son large berceau
Devient la tombe obscure où gît ce vermisseau !
Qu'importe, fils du sol, que pendant de longs âges,
A toi, seul roi, la plaine ait rendu ses hommages ;
Que des siècles l'écho dise ces chants guerriers
Qui pleuraient les cyprès, ou chantaient les lauriers,
Quand ici les tributs en appelaient aux armes ?
Qui sait ? Ce tertre alors, tout humide de larmes,
A peut-être entendu maints sanglots de douleur ;
Peut-être bu souvent le sang de la valeur ;
Peut-être aussi reçu le froid baiser du brave
Et son dernier soupir ! Qui sait ? peut-être, grave,
Des sachems, en ce lieu, s'est tenu le conseil ;

Peut-être en cet endroit, sentinelle en éveil,
Mainte fois l'Indien a sondé le mystère
De cet épais gazon qui tapisse la terre ;
Peut-être dans ces lieux l'astre discret des nuits
A-t-il dit aux zéphyrs d'enchaîner tous les bruits ;
A sa molle clarté, de veiller, gardienne
Des timides amours de la jeune Indienne ;
Peut-être ici, parfois, aux derniers feux du soir
Un autre esprit songeur est-il venu s'asseoir.
Et ces temps ne sont plus, ou plutôt sont un rêve.
C'est un coin du passé que mémoire soulève.
De tous ces souvenirs, de tout ce peuple ancien,
Que garde la Savane, au loin muette? Rien !
Ou du moins peu de chose ; une tombe déserte
Où l'oubli seul attend, sous la grande herbe verte,
L'histoire d'une époque et ses tristes débris !
Si l'œil, en les voyant, demande tout surpris
Quels sont ces tumulus qui jonchent la prairie ?
Que l'âme ouvre la double et sombre draperie
Où la terre et le temps, sous ces funèbre plis,
Gloire et peuple à jamais tiennent ensevelis !
Sous ces restes sans nom d'une antique lignée,
Une main juste et vraie, et partant indignée,
Pourrait, comme épitaphe, inscrire en mots brûlants
D'une race aux abois les reproches sanglants :
Ci-gît, anéantie, une famille humaine :
Elle repose ici dans son propre domaine.
Qu'aux siècles à venir la voix de ces tombeaux
Proclame que, sans honte, au milieu de lambeaux
Humains, osant jeter les abus de sa vie,
Une famille sœur l'écrasa par envie !
Là donc, à quelques pas, dorment sous le gazon
Les derniers défenseurs du droit, qu'avec raison

Ils se croyaient tenir d'un règne séculaire ;
A quelques pieds d'ici, sous ce bois tumulaire,
De la race nouvelle est l'humble pionnier.
Les enfants de la terre, et premier et dernier,
D'ères se succédant, de deux lois opposées,
Dans le sein maternel leurs cendres déposées,
Mêlent au même sol leurs cendres pour toujours :
La même humanité remplit ces deux séjours !
Civilisation ! si jamais tu succombes,
Aux tombes du passé joindras-tu d'autres tombes ?
Plaines de l'Iowa ! qu'allez-vous devenir ?
Que vous réserve enfin le lointain avenir ?
Des destins éternels, de l'immuable Ellipse,
Comme l'aigle dont dit la grande Apocalypse,
Qui peut, mon âme, au ciel arracher le secret ?
Paix donc, esprit humain ! Rêve, mais soit discret.
Emporte de ces lieux, emporte une pensée :
Rappelle-toi la plaine et la tombe laissée ;
Rappelle-toi le tertre et les champs du repos ;
Rappelle-toi la plainte échappant aux tombeaux.
.....
Quitte ton rêve. Écoute ; on te rappelle :
Mais au penser, mon âme, sois fidèle.
Aime parfois à faire revenir
L'heure écoulée. A son bon souvenir,
Peut-être encor dans les champs de l'espace
Planeras-tu, fille du temps qui passe.
A ce passé, comme au présent, adieu
Garde toujours l'image de ce lieu.

ODE A LA BRETAGNE

Au fleuve de la vie emporté comme une onde,
Loin du rivage aimé je garde par le monde
T'a douce image, ô mon berceau !
Salut donc, ô pays que baigne notre Loire !
Salut, ô ma Bretagne ! A mon cœur, ta mémoire
Bruit comme un tendre ruisseau !

Qu'au penser de Sion, une lyre captive
Pende au saule étranger, comme une ombre plaintive,
D'Israël exhalant les regrets !
Ton enfant la comprend, cette âme qui soupire ;
Comme elle, ô ma Bretagne, à le voir il aspire,
Ce sol natal si plein d'attraits.

Que le marin, perdu sur les plages lointaines,
Suive d'un long regard les courses incertaines
De l'hirondelle sur les flots ;
Ton enfant compatit à sa douleur muette :
Là bas, ô ma Bretagne, errante silhouette,
Il te devine sur les eaux !

Malheureux et captif, maudissant la Fortune,
D'un désir altéré, guettant chance opportune,
Que le guerrier verse des pleurs ;
Ton enfant a senti que l'ardente rosée,
Ma Bretagne, brûlait l'âme fière, écrasée,
Criant : Mon pays, ou je meurs !

Honneur au noble cœur, fût ce même un sauvage,
Gardant à son rocher, à son triste rivage,
Le souvenir passionné !
Sur le mont désolé, l'aigle chérit son aire ;
L'insecte, ô ma Bretagne, aime son humble terre ;
Saint est le sol où l'homme est né !

Chante, chante, ô Poète à la muse si tendre,
Bienassir et ton cœur ; mon âme, pour t'entendre,
Prête l'oreille à son écho !
Que mon amour n'a-t-il cette divine lyre !
L'enfant, ô ma Bretagne, en un pieux délire,
Dirait sa mère et son berceau !

Qu'importe ici la voix, enfant de l'Armorique !
L'humble muse est la sœur de l'accent homérique
Quand elle dit le cri du cœur.
Il est un mot brûlant, d'une douceur extrême :
Ton fils, ô ma Bretagne, en soupirant "Je t'aime,"
Sur son front, mère, sent ton pleur !

Je le redis ce mot, ô Bretagne chérie,
Et te jette mon âme, à toi qui l'as nourrie,
Noble pays de mes aïeux !
Que de son ciel natal étalant les richesses,
Chacun vante à plaisir son sol et ses largesses :
Je t'aime, moi, ciel sombre et vieux !

Salut antique asile, hospitalier rivage,
Où le flot apporta, loin du vil esclavage,
Un peuple errant mais indompté !
Tes rochers, tes déserts, cette rude campagne,
Pour une race fière, ô ma chère Bretagne,
Fut la terre de liberté.

Plages des souvenirs aux géantes mémoires,
Rendez-vous solennels, restes d'anciennes gloires,
Étranges masses de granit ;
Signes mystérieux d'une éloquente page,
De mon vieux sol breton, précieux héritage,
Champs sacrés qu'un culte bénit ;

O plaines de Carnac, salut ! Parlez, et dites
Ces histoires d'un peuple, en vos masses écrites,
Témoins d'un orgueil passager !
Patriotes, guerriers, héros, vaillantes ombres,
Gardez, gardez toujours entre vos files sombres
La haine du joug étranger.

Des rites primitifs, salut ! fidèle terre,
De ta sauvage foi parsemant le mystère
Aux quatre coins de l'horizon ! [montagne,
L'île montre aux flots bleus, comme aux cieux, la
Ces dolmens et menhirs qui t'en font, ma Bretagne,
L'esprit vivant et la maison.

De la chrétienne loi, fille non moins ardente,
Lui gardant, ô Bretagne, une âme aussi constante,
Tu restes pays de la Foi ;
Et tes nouveaux enfants de cette ère nouvelle,
Savent qu'avec l'honneur, le courage nivelle
Tout : même les gloires d'un roi.

Oh ! qui me donnera de planer dans l'espace,
D'aborder d'un coup d'aile aux sommets du Parnasse,
De voir le trône d'Apollon !
Mon cœur, ô ma Bretagne, en aurait bien l'audace ;
Mais ma muse timide au premier ciel est lasse ;
Et loin est le double vallon !

Noble muse celtique, et toi, harpe sonore,
Sous le doigt inspiré trouve une fois encore
D'harmonieux et divins tons!
Grande voix d'Ossian, âme du barde antique,
Inspire les accents d'un fils de l'Armorique :
Chante pour lui les preux bretons !

Que d'héroïques cœurs, de puissantes épées !
Que d'illustres vertus, gloires enveloppées
Dans les fiers plis de ton drapeau !
Quelle riche couronne, ô mère glorieuse,
Ma Bretagne, tes fils, de main victorieuse,
Ont ~~posé~~ mise sur ton front si beau !

Gloire à ton sein fécond, enfantant pour la lutte
Ces chevaliers vaillants, même jusqu'en la chûte,
Types de la Fidélité !
Gloire à toi, ma Bretagne, à la page immortelle
Jetant le nom breton, dont la mémoire est telle
Qu'il parle à la postérité !

Rome, Rome la grande, en vain tu nous retraces
Ton épique combat des célèbres Horaces
Comme le plus géant duel :
Le sol de ma Bretagne a vu la scène unique
De trente de ses fils en combat héroïque,
Au champ fameux de Ploërmel !

Cruel fils d'Albion, ton âme meurtrière
Avec ton insolence, a mordu la poussière
Sous un noble talon vengeur !
Échos de ma Bretagne, évoquez sous l'ombrage
La grande âme des preux dont les traits de courage
Rendent tout cœur breton songeur !

Salut à Beaumanoir buvant son sang lympide ;
Salut, valeureux chef d'une troupe intrépide !
Salut, habile Montauban !
A toi, Tinténiac, le vert laurier d'Achille !
Gloire à vous tous, héros ! La gloire difficile
Couvre chacun d'un large pan !

Quel est, ô ma Bretagne, en ton antique Rennes,
De ce tournoi brillant, acclamé par les Reines,
Quel est ce Mars adolescent ?
L'Anglais vient de sentir la force de sa lance ;
Tel un fier lionceau du premier bond s'élance ;
C'est Du Guesclin ; c'est ton enfant.

Quel est, ô ma Bretagne, endormi dans sa gloire,
Quel est ce puissant mort enchaînant la victoire,
Astre éclatant à son déclin ?
Quel est ce chevalier que l'Anglais même honore,
Que la France éplorée, aime, regrette, adore ?
C'est ton héros, c'est Du Guesclin !

Ma main frémit encore : elle a touché le glaive,
Le glaive d'un géant ; depuis, mon âme rêve
Au frère du héros Breton.
De l'autre, sœur aimée, en poursuivant la tâche,
Cette épée, ô Bretagne, a frappé sans relâche
L'Anglais ! Honneur au grand Clisson !

Fille des mers, écoute ! Un cri du flot sauvage
Épouvante l'Anglais, fait bondit ton rivage ;
Voici, voici l'aigle malouin !
L'océan le connaît, la foudre l'accompagne ;
C'est le roi de l'abîme, ô ma chère Bretagne,
Voici ton fils ; c'est Duguay-Trouin !

Muse bretonne, écoute : une lyre soupire !
Quel accord sur la vague au pied du roc expire ?
Quelle céleste voix sur l'eau ?
Silence, ô ma Bretagne ! Ici dort dans sa tombe
Chateaubriand, ton fils : l'écho dit et retombe :
" Gloire au Rocher de Saint-Malo ! "

Oui, j'aime ton histoire, ô ma noble Armorique ;
Bretagne, j'aime aussi la mémoire homérique
De tes preux : Gloire et renom !
Mais que je sens d'attraits en ton âme naïve !
Au cœur de ton enfant que toujours elle vive !
C'est l'héritage du Breton !

Souvenirs de famille, image du village ;
Frais échos de la Muse à l'ombre du feuillage ;
Légendes de grâce et de cœur ;
Antique attachement aux coutumes antiques !
Ta vie, ô ma Bretagne, aux seins patriotiques,
Brave le trait du ris moqueur !

Mais où te retrouver, primitive Bretagne :
Ville, hameau, chaumière, et toi, rude campagne ?
Tout change au souffle du progrès !
Soleil de liberté ! je bénis ta lumière ;
De ton âme de feu, j'aime la nouvelle ère ;
Et cependant, j'ai des regrets !

C'est bien toujours ta rive, ô Loire bien aimée ;
Tes flots bleus et puissants, ô côte renommée !
Mais je te cherche, et suis jaloux.
Ma Bretagne chérie ; une mère peut-elle
Garder à son enfant sa divine mamelle,
Quand d'autres sont sur ses genoux ?

O Muse, qu'as-tu dit? Vers l'aurore regarde.
Quel doux front maternel ! Ta plainte, prends-y garde,
Met une larme à ses beaux yeux !
Bretonne, mais Française, aime en fille la France ;
C'est la mère sublime à qui, joie ou souffrance,
Nous devons tous l'amour pieux !

POUR LA TABLE ALSACIENNE DU BAZAR FRANÇAIS

Française, oh ! oui, bien française est l'Alsace !
Martyre aimant, tyran, même à ta face,
Le sol gaulois et sa grande cité !
Ta fille vit de ton penser, ô France :
Le divin baume à toute sa souffrance,
C'est ta maternité !

Française, oh ! oui, bien française est l'Alsace !
Si la douleur s'abat, roule et repasse,
Herse d'airain, sur ton cœur tourmenté,
Le sien en sang, plus que jamais, ô France,
Veut partager ta maternelle transe
Et ton adversité !

Française, oh ! oui, bien française est l'Alsace !
Et quand ton âme, aigle qui fend l'espace,
Jette aux échos son cri de liberté !
La sienne tremble, elle frémit, ô France,
D'émotion, de désir, d'espérance
Et de noble fierté !

Française, oh ! oui, bien française est l'Alsace !
Quand, dans le ciel, ta lumineuse trace
Dit ton génie à la postérité,
Ta fille sent que de ton âme, ô France,
Elle a partout, et c'est sa récompense,
Largement hérité !

Française, oh ! oui, bien française est l'Alsace !
Son meilleur sang, versé sur mainte place,
A noblement sacré sa parenté !
Ta fille peut signer avec toi, France,
Plus d'un triomphe aux champs de la vaillance,
D'héroïque beauté !

Française, oh ! oui, bien française est l'Alsace !
Cœur valeureux, aussi grand que vivace,
Sœur d'infortune et de fidélité ;
A sa compagne, à ta Lorraine, ô France,
Elle murmure un mot plein d'assurance
Et de fraternité !

Française, oh ! oui, bien française est l'Alsace !
Ame de feu, qui chaudement embrasse
La cause d'or de sainte humanité !
Digne de toi, tu vois ta fille, ô France,
Pour l'infortune implorer l'assistance,
Heureuse à ton côté !

Française, oh ! oui, bien française est l'Alsace !
Les yeux au ciel, sans être jamais lasse,
Criant du cœur à la Divinité
Pour son retour en tes bras, belle France,
Ta fille croit à la toute puissance
De votre charité !

SONNET

A mon ami E. A...
Echo de ses vers sur l'Alsace :
"De quel droit l'ont-ils prise?..."

Qui plus que toi, jamais, aima sa sainte mère?
Et ton âme, pourtant, comme le grand martyr,
Dit : " Père, qu'il soit fait ! donne la coupe amère ! "
Puis, l'espérance au cœur, tu la laissas partir !

Aujourd'hui, comme alors, la vie est éphémère,
Et les peuples aussi ! Pourquoi n'y consentir?
La haine de ton cœur, peut-être une chimère.
Ton Alsace, du monde, au moins, n'a dû sortir !

Qu'ai-je dit? frère, oublie. Oui, mieux vaut le suaire !
Suaire aux plis français, où l'étreinte dernière
De la mère à l'enfant se fasse encor sentir !

La sainte s'envolait vers la divine sphère !
Notre Alsace, aujourd'hui, râle, bien qu'elle espère,
Sous le talon du Goth qui la veut abrutir !

Rye, 10 Août, 1881.

A GAMBETTA, A CHANZY

O France, tu pâlis ! Un voile de tristesse
Ternit ton doux regard où se peint la détresse
Qui glace et torture ton cœur.
Mère, est-ce donc toujours l'angoisse des alarmes,
Et ces deux larges pleurs sont-ils brûlantes larmes
Que t'arrache un brutal vainqueur ?

O France, tu gémis ! et ta pâle main presse
Ta vaillante poitrine et ton beau sein qu'oppresse
Double sanglot, double soupir !
Mère, faut-il suer la rançon des batailles ?
Vont-ils creuser ton flanc, déchirer tes entrailles,
Béante plaie encore ouvrir ?

O France, quel amour ! sur la double dépouille
Tu poses chaque lèvre, et ton baiser la fouille,
Baiser de l'immortalité !
Quelle étreinte de mère ! Est-ce l'adieu suprême
De chacun de tes seins à la fille qu'il aime,
Doux fruit qu'il n'a pas abrité ?

La mort, ô France, est dure ! et sa main trop cruelle,
Griffe du noir vautour, avive et renouvelle
L'autre blessure du passé !
Que n'a-t-elle oublié les deux fils et la mère
Dormant dans le drapeau que, durant l'heure amère,
Ils tinrent ferme et haut placé !

En vain les couvrais-tu, tendre, passionnée,
De ta sollicitude ! ô France consternée,
Pleure aujourd'hui sur leurs tombeaux !
Encore de ton âme une double étincelle,
Encore de ton cœur une noble parcelle,
Éteinte avec ces deux flambeaux !

Tu peux gémir, ô France ; un lambeau de ta gloire
Emporte dans ses plis, aux champs de la mémoire,
Tes fils aimés et tes regrets !
Je comprends tes sanglots, pauvre terre opprimée ;
Tant de justes espoirs, dans la tombe fermée,
Dorment sous ces muets cyprès !

Mais, va ! même en ton deuil, forte et féconde France,
Sous tes brûlants baisers, puise et bois l'espérance :
L'âme des preux doit rajeunir !
Et toi, victime, esclave, ô ma Lorraine-Alsace,
Dis-toi dans ta douleur que si le brave passe,
Son cœur toujours sait revenir !

Ne sens-tu pas courir, ô France valeureuse,
De ton vieux sang gaulois la sève généreuse,
Partout l'héroïque frisson ?
Autour de ces vaillants, aspirant leur grande âme,
Mère, vois les Français brûler de même flamme,
Comme eux, vibrer à l'unisson !

De l'immense rumeur, que t'apporte la brise,
Fille du souvenir, noble terre conquise,
Écoute la puissante voix :
Sur ces restes sacrés, dépouille glorieuse,
Du midi jusqu'à toi, la voix impérieuse
A juré de venger tes droits !

Sous ton crêpe, souris, France républicaine ;
La semence des dieux, semence jamais vaine,
Germe aujourd'hui pour l'avenir.
Pour toi, de cette cendre, et de l'autre, première,
Du grand libérateur, naît, jusqu'en la chaumière,
L'amour que rien n'en peut bannir !

Ta main de mère, ô France, encore sur leur tombe,
Écoutes-en l'écho qui s'envole et retombe
Aux quatre coins de l'Univers !
La mort est éloquente, et ton souffle de vie
Sur le monde est celui de l'esprit qui convie
Aux droits de l'homme, au bris des fers !

Salut, illustres morts ! Dormez dans votre gloire,
La France en son drapeau garde votre mémoire,
Et votre culte en son grand cœur !
Sur vos fronts de héros pour elle se reflète,
Chanzy, vaillant soldat ; Gambetta, fier athlète ;
Un rayon de splendeur !

noble/

WINONA

LÉGENDE
DU
ROC DE LA JEUNE FILLE (MAIDEN ROC)
SUR LE LAC PEPIN (MISSISSIPI)

Du lac, nappe tranquille et ta modeste source,
Où miroitent, le soir, les feux de la Grande-Ourse,
Jusqu'au golfe lointain, mer de deux continents,
Roulant sa vague chaude et ses flots résonnants
Sur les sables brûlés par un soleil torride ;
De la chûte où l'eau chante au pied du roc aride,
Jusqu'au Delta final, ce multiple baiser
Pour lequel, à dessein, semble se diviser
Ton long flot voyageur, fils courant à sa mère ;
Du Nord jusqu'au Midi ; des monts, à l'onde amère,
O Grand Meschacebé, père auguste des eaux,
Roi de la plaine immense, artère aux cent vaisseaux,
Témoin mystérieux des gloires indiennes,
Qui, jadis, et longtemps, furent aussi les tiennes,
Fleuve majestueux, que d'échos sur tes bords,
D'épiques souvenirs, de frais et doux accords?
Le désert les connaît. Dans les vapeurs légères,
Que promènent sur Toi les brises passagères,
Ils flottent suspendus à l'humide gazon,
Aux berceaux frémissants de riche frondaison,
Aux pics, aux flancs rugueux de ta rive escarpée,

Ou roulent sur l'arène avec l'onde échappée !
Mais du premier ruisseau, des bords de l'Itasqua,
Ce fut en vain pour moi que ton cours évoqua
De vaillantes tribus les combats et les gloires,
Et de jeunes amours les touchantes mémoires :
Ma muse se taisait. Tes rives sous les cieux
Déroulaient des beautés qui me charmaient les yeux ;
Elle, suivait ton flot ; et ne sentit en elle,
O Grand Meschacebé, la divine étincelle
Que quand il la jeta palpitante d'émoi
Au pied du roc fameux, dont la cime sur toi
Étend avec son ombre une touchante image :
La jeunesse et l'amour payant suprême hommage
Au choix sacré de l'âme, au droit inné du cœur.
Là plane un souvenir du temps même vainqueur :
De ce front sourcilleux jusqu'à l'autre rivage,
Effleurant ton beau lac, flotte comme un nuage,
Une douce figure, un groupe aérien !

Mais, Grand Meschacebé, que le barde indien
Vienne charmer encor les échos de ta rive.
O chantre du passé, dans ton canot arrive ;
Saisis ton luth, ô barde, et de nouveau redis
L'histoire que souvent tu répétas jadis !
Vois-tu, visage pâle, où l'horizon s'arrête,
Ce flot qui meurt au pied de la dernière crête ?
C'est le cours remontant du grand Meschacebé.
Cent fois relève au loin l'horizon retombé ;
Par delà crête et mont laisse planer ta vue ;
Comme l'aigle puissant regarde de la nue :
A ton œil étonné la source échappe encor.
Tourne vers le Midi : Sous ce beau reflet d'or,
Sous ce brillant soleil, vois-tu bien la vallée,

Comme un rêve, s'enfuir à la ligne ondulée
Qui trace dans le ciel son vaporeux dessin ?
C'est, lit majestueux, du fleuve le bassin :
Plaine succède à plaine, et le Père des ondes
Roule sans fin ses eaux de plus en plus profondes.
Eh bien ! visage pâle, aux âges glorieux
Dont aujourd'hui l'éclat a déserté ces lieux,
Fille de ces climats, une vaillante race,
Digne reine du sol où le grand fleuve passe,
Voyait ses fils en rois fouler ces vastes bords ;
Seul le canot d'écorce, au gré de ses bras forts
Emportait sur ce flot le Peau-Rouge, son maître !
Pauvre barde impuissant, que je voudrais promettre
Le retour fortuné de ces temps de grandeur !
Mais, de la chûte, hélas ! je sens trop la lourdeur.

Contemple maintenant où le soleil se couche,
Semblant fuir le baiser de l'onde qui la touche,
Cette plage de sable autrefois sous les eaux,
Et la plaine courant autour de ces coteaux.
Aujourd'hui l'homme blanc, sur la plaine et la plage,
A dressé ses maisons comme en son héritage :
Vers l'étoile du Nord, là-bas, Vieux-Fontenac,
Ici, dans la vallée, une Cité du Lac.

Et pourtant que de fois ai-je vu la fumée
Sur la plaine, là-bas, de huttes parsemée !
Que de fois les wigwams ont uni leur accent
Aux accords de mon luth, ici retentissant !
Là se trouvaient les feux d'une tribu puissante,
Aujourd'hui fugitive et, bien que frémissante,
Traînant dans le désert ses vils débris épars ;
Là campaient des Sioux. Ils avaient pour remparts,

Pour route de voyage, et ce lac et ce fleuve.
Là vivait le héros de la tragique épreuve...
Mais ne devançons point l'ordre de mon récit.

Ce rocher que le temps de jour en jour noircit,
Regarde, le vois-tu, géante masse sombre
Qui domine le lac et nous jette son ombre?
Du pied jusqu'au sommet mesure la hauteur:
Même pour échapper au coup persécuteur,
Oserais-tu, dis-moi, t'élancer de la cime,
T'abattre dans le vide, et creuser dans l'abîme
Le refuge dernier d'un amour sans espoir?
Tu frémis! Qu'eût-ce été si tu l'eusses dû voir,
Fleur de dix-huit printemps, l'héroïque Indienne,
De la foi de son cœur fidèle gardienne,
Vers le gouffre s'enfuir, s'y plonger sans retard?
Ah! l'horreur, homme blanc, eût glacé ton regard!
Mais du penser calmons la fougue intempestive.

Sur cet altier plateau que ton frère cultive,
Plus loin, dans les forêts, vers le soleil levant,
Au Nord, vers ce hameau, dans le fleuve buvant,
Et dont le simple nom, "Roc de la Jeune Fille,"
Est un écho qui parle, un emblème qui brille;
Là-bas, suivant le flot où son lit rétréci
Forme le fond du Lac, qui devient fleuve ainsi,
Et reprend son grand cours au travers des prairies;
Plus loin, plus loin encor, même après que nourries
Par ton noble tribut, illustre Chipewa,
Ses eaux roulent au Sud, où, plus riche, il s'en va;
Partout errait, à l'aise en ce vaste domaine,
Dont elle était alors l'unique souveraine,
Une fière tribu. Mais qu'est-elle aujourd'hui?

O mon peuple, pourquoi ta gloire a-t-elle fui ?
Pourquoi traîner au loin ta pauvre âme meurtrie ?
Chipewas, mes aïeux, voici notre patrie !
Ce rivage est à nous, au loin, comme de près ;
Pour des siècles, à nous, ces rocs et ces forêts ;
Cette plaine et son fleuve, à nous par héritage ;
A nous, terre, ondes, ciel, et cela sans partage !
A nous, certes à nous, si jamais droit fut droit !
A nous, hélas ! à nous ! Et pas un seul endroit
Où campe l'Indien ! La ruche sans l'abeille !
Malheur ! malheur à nous ! Nulle part, à l'oreille
Ne retentit le cri si cher à nos guerriers ;
Nulle part leurs refrains, leurs appels familiers !
Nulle brise n'apporte une voix d'Indienne,
Ni celle de l'enfant, doux écho de la sienne.
Le jeune Chipewa ne croît plus sur ces bords !
Et vous, champs du repos, lieux sacrés de nos morts,
Où sont vos ossements d'éloquente mémoire,
Pour nous parler ici des sentiers de la gloire ?
Quoi ! de vous, Chipewas, plus rien ! Du mocassin,
Sur la feuille ou le sable, au bois, au jonc voisin,
Sur le mont, dans la plaine, où retrouver la trace ?
L'aigle, du haut du ciel, fendant l'air et l'espace,
Y retrouve-t-il donc la trace de l'oiseau ?
Pas plus que le poisson, la sienne au sein de l'eau ;
Aile et nageoire encor, soit onde, soit nuage,
Dans leur course ont frappé l'élément du passage !
Mais où pose aujourd'hui le pied de l'Indien ?
Où voir à l'horizon le jet aérien,
Indice du wigwam, le bleu jet de fumée ?
Où le foyer commun ; où la pile allumée,
Rassemblant les Sachems aux conseils solennels,
Évoquent-ils nos lois ? Jours traditionnels,

Où sont vos nobles jeux et vos pieuses fêtes ?
O Grand Meschacebé, vit-on jamais défaites
Plus funestes à ceux qu'elles ont décimés ?
Tes ondes, ton rivage et tes beaux cieux aimés,
Tout aujourd'hui nous manque, et tout cela fut nôtre,
Nôtre ! Entends, Manitou ! Pourquoi donc est-ce à l'autre ?
En vain l'œil interroge et la rive et le flot :
Pas l'ombre nulle part de l'antique canot ;
Pas de signes de joie au retour du voyage.
Pas de cris, d'aboîments, s'élevant du rivage ;
Le Chipewa, son chien, ne sont plus de ces lieux ;
Plus de ces lieux non plus, tous ces essaims joyeux
Courant et folâtrant, ces grappes d'Indiennes !
Gracieuses, crois-moi, tout autant que les tiennes,
Nos filles, homme blanc, ont de plus la vigueur.
Là, sur l'humide grève, en toute sa longueur,
Je les revois encor, qui, groupes après groupes,
Chevrettes des forêts, trop captivantes troupes,
Semblent rire avec l'onde, et tenter les zéphyrs,
En jetant à la brise, avec leurs frais soupirs,
Leur naïve gaîté, leurs riches chevelures,
Leurs regards de printemps et leurs vives allures,
Font bondir plus d'un cœur, germer plus d'un amour !
Mais, que dis-je ! Malheur ! Où donc, faisant le tour
De ces bords tant connus, de l'onde paternelle,
Où, barde infortuné, ta perçante prunelle
Saisit-elle un seul trait de ces tableaux heureux ?
Regarde, rien au Nord ! Au midi vaporeux,
Rien non plus ! Toujours rien où le soleil se lève :
Rien, silence et désert où sa course s'achève !
Ou plutôt, là, partout, des visages nouveaux ;
Intrus d'une autre race et nos mortels rivaux !
Ah ! C'en est trop ! Malheur ! O Chipewa, mon père,

Le cœur se gonfle, bat, bouillonne de colère !
Réponds, homme blanc ; dis : dans les flots de quel fiel
Tremperais-tu ta haine ? Oh ! quels cris vers le ciel
Pousserait ta vengeance, eût-elle tant de causes !
.....
Forêts, plaines, ruisseaux, rocher puissant qui poses
Sur le flot, ton esclave, un pied de souverain,
Sables, grand fleuve, lac, et toi, beau ciel serein,
Vous voilà tous encor ! Mon âme, tu tressailles ;
Ce cher aspect t'émeut jusqu'au fond des entrailles !
Salut, trois fois salut ! lieux chéris, mon berceau,
Le berceau de ma race ! Hélas ! le vermisseau
Domine sur ton sol et ma race est partie !
Sa gloire sur ces bords est gloire anéantie :
Plus rien d'elle en ce jour ; rien que le Souvenir !
.....
Suis-le donc, mon esprit, suis-le pour le bénir ;
Suis-le pour le baiser, comme l'amant, la trace,
Partout dans la forêt où le mocassin passe,
De celle qui captive et son âme et son cœur !
Beau reflet du passé, refuge du malheur,
Fais-moi vivre à nouveau d'une distante vie.
Que n'est-ce mon pays dont la voix te convie !
Faut-il que le rapide emporte en son torrent
Tout, même le rocher qui bravait son courant !
Vains regrets !... Mais pardonne, ô blanc, et pour te plaire
J'ajuste sur mon luth la corde légendaire.
Ame de Winona, qui planes sur ces bords,
Viens vibrer sous mon doigt, inspirer mes accords !

Montagne et plaine,
Rive indienne,
Fut-il jamais si belle fleur !

Fraîche et sereine,
Ce fut la reine,
Que désira tout jeune cœur !

Quelle mémoire
Surpasse en gloire,
Vaillants Sioux et Chipewa,
Prunelle noire,
Perles d'ivoire,
Charme et beauté de Winona ?

Quelle est l'image,
Comme un nuage,
Qui flotte et plonge au sein de l'eau ?
C'est le jeune âge
Qui donne un gage
A son amour, jusqu'au tombeau.

C'est là, vois-tu ? là-haut, sous la voûte azurée,
Que, du sombre sommet, la nuit, seule, éplorée,
Glisse sur le grand Fleuve, erre, et soudain plongeant,
Disparaît l'ombre blanche en écume d'argent.
C'est là que l'astre pâle abaisse sur sa fille
Un regard ; que l'étoile amoureusement brille,
Ainsi qu'un œil discret, sur le front d'une sœur.
C'est là que le mystère, éclairant sa noirceur,
Accroche à ses lambeaux des dépouilles funèbres ;
Que les plis d'un linceul flottent dans les ténèbres.
C'est là que le zéphyr comme une âme gémit ;
Que la tempête anime un rocher qui frémit ;
Que l'ouragan flagelle, en hurlant de détresse,
Les noirs cheveux épars de la plus riche tresse.
C'est là qu'aux temps passés, (où sont-ils ces beaux jours?)
Dans le secret du soir, les timides amours

Courtisaient l'espérance, interrogeaient l'oracle.
Culte non moins fidèle, et bien touchant spectacle,
C'est là que chaque année, au pied du promontoire,
Chipewas et Sioux redisaient même histoire,
Célébraient même nom d'une commune voix ;
Là que, naguère encore, aussi bien qu'autrefois,
Pour elles lieux sacrés, pieux pèlerinage,
Sur fleuve, rive, et plaine, en tout ce voisinage,
Les tribus accouraient des rivages lointains ;
Là que, même aujourd'hui, sans tous ces fronts hautains,
Elles viendraient tenir leurs fêtes et mystères.
C'est là que, l'âme ouverte aux échos solitaires,
Le barde boit les flots de l'inspiration,
Ah ! C'est qu'aussi là-bas fut l'habitation,
La jeunesse et la mort de Winona la Belle !
Des charmes gracieux aucun ne fut rebelle ;
Et ses dix-huit printemps semblèrent à l'envi,
L'un après l'autre, tous, vers le but poursuivi,
La riche éclosion d'une fleur sans pareille,
En elle avoir tendu. C'était une merveille !
Jamais avant, jamais depuis, Sioux ou Chipewa,
Race rouge ne vit si ravissante sqwah !
Taille svelte et robuste, une pousse de chêne ;
Torse souple et nerveux, une liane reine ;
Corps fait de ces attraits ; de ces moëlleux contours,
Qu'une forte jeunesse enfante sans atours ;
Port de chevrette au bois, la grâce enchanteresse ;
Sous de longs cils soyeux, émouvante caresse
D'un œil noir et profond, brillant comme un flambeau ;
Luisante chevelure, une aile de corbeau ;
Comme un beau lac uni qui reflète l'aurore,
Noble et candide front qu'un jeune sang colore ;
Sourire séduisant, un rayon sur la fleur ;

Belles gouttes de lait parant de leur blancheur
Le calice entr'ouvert d'où s'échappe un franc rire :
Un rêve captivant ! Tout ce que l'on admire
Dans une fleur du ciel qui va s'épanouir !
Telle était Winona. Pour la voir, pour l'ouïr,
Pour conquérir son cœur, quelle ardeur sans égale !
N'était-ce pas pour tous la vierge sans rivale,
Le chef-d'œuvre indien, la gloire de l'amour ?
Aussi que de guerriers espérant tour à tour,
Du mocassin léger ne suivirent la trace !
Que d'aveux enflammés ! Mais elle était de glace,
Impassible, sereine, allumant sans regret
Des flammes dont son âme ignorait le secret :
Son cœur ne sentait point la subtile morsure.

Son père, vieux guerrier à la main forte et sûre,
Etait puissant sachem, grand chef des Chipewas.
Sa nombreuse tribu campait alors là-bas,
Derrière le rocher au bord des hautes plaines.
Sa parole était loi ; volontés souveraines,
Les siennes au wigwam décidaient sans appel.
L'éclat de la beauté dans sa fille était tel
Qu'il sentait son orgueil bien plus que sa tendresse
A son âme verser la paternelle ivresse.
Il aimait Winona : c'était sa belle enfant.
Mais quand il abaissait son regard triomphant
Sur la brillante fleur qu'admiraient ses compagnes,
Il repassait en lui maintes rudes campagnes,
Maints hauts faits de valeur et d'intrépidité
Du vieux brave, son frère, et sa fidélité.
Ayant reçu l'aveu de son compagnon d'armes,
Qu'à terre, du guerrier séduit par tant de charmes,
Sous les traits de l'amour gisait le cœur blessé ;

Que pour en être ainsi doucement caressé,
Son esprit s'attachait à l'ombre venant d'Elle,
Comme à celle du maître accourt le chien fidèle ;
Qu'il aimait Winona. Le père avait promis
Que sa fille serait entre les deux amis
Nouveau gage d'estime et plus étroit lien.
Le calumet scella la foi de l'Indien,
Et la main de la vierge fut dès lors engagée.
Mais libre était son cœur ; la flamme partagée
N'en sanctionnait pas l'abandon tout entier.
Elle ignorait du reste et l'aveu du guerrier,
Et du père, en secret, la parole donnée.
Sur le fleuve inconnu de toute destinée,
Son canot lui semblait voguer en liberté.
Et pourtant, comme un lac sourdement agité,
Son jeune cœur battait d'une ardeur inquiète.
Pensive alors, émue à cette voix secrète,
Murmure s'élevant du vallon de l'amour,
Premiers échos de l'âme où va poindre le jour,
Elle aimait à rêver au bois ou sur la plage.
Un jour qu'elle était seule ici, sur ce rivage ;
(Les Chipewas dès l'aube exploraient ces forêts ;
Ses compagnes, aux feux, surveillant les apprêts,
S'occupaient du festin qui couronne la chasse)
Assise sur un roc, dans cette onde qui passe
Elle laissait tremper ses pieds et ses cheveux.
Le soleil se levait, la baignait de ses feux
Et dorait à l'entour les nappes souriantes.
Le flot était limpide : au fond, toutes brillantes
Mille pépites d'or scintillaient aux reflets.
L'émotion montait : élans, désirs, regrets,
Soulevaient tour à tour sa poitrine oppressée,
Tandis qu'un long regard, de l'intime pensée,

Semblait au noble fleuve adresser la prière...

.....

"Oh ! Qu'est-ce que la vie à l'âme printanière ?
"Un flot courant rapide au rivage inconnu :
"Et quand le jeune cœur sur ce flot parvenu,
"Croit toucher l'heureux port vers lequel il navigue,
"Que de fois son canot sur la fatale digue
"Brisé, sombre, engloutit son espoir adoré !
"Victimes du destin, que d'amants ont pleuré ! "
Cette onde dangereuse, où le besoin de l'âme
Entraîne sans pitié, comme loi qui réclame,
Dans les premiers remous du grand rapide ailé
Tenait déjà ce cœur : il s'en était allé !
Il rêvait ; et la vierge appelait la tendresse
Qui serait pour la sienne un échange d'ivresse.
Puis Winona soudain, ébauchant un soupir,
Jeta ce tendre accent au matineux zéphyr :

Père de la lumière,
Ta caresse première
Dore l'humide pierre,
Le flot et le ciel bleu !
Comme toi, dans mon âme,
C'est le vœu d'une femme,
Puisse l'intime flamme
Dorer tout de son feu !

Tu parais, et craintive,
Comme une aile furtive
Rasant l'onde et la rive,
Fuit l'errante vapeur !
Comme toi qu'il paraisse
Le regard de tendresse

916202A

Qui doit dans ma détresse
Chasser l'ombre du cœur !

Ta radieuse image
Sur le beau fleuve nage,
Et le flot pour hommage
Sourit et dit : "C'est lui !"
Oh ! dise ma pensée
Ce cri de fiancée
A l'image baisée
Qui pour elle aura lui.

Ton puissant rayon sonde
Le sein même de l'onde,
Et sur couche profonde
Glisse encor ton reflet !...
Pourquoi la destinée,
D'amour illuminée,
Pour la vierge étonnée
Est-elle un flot secret ?

Douce est la tiède haleine
Que de l'humide plaine
Un chaud rayon m'amène :
Ne vient-elle de Toi ?...
Et ce souffle qui jette
La jeune âme inquiète
Dans l'angoisse secrète
Est-ce l'amour pour moi ?

O Roi de la Nature,
Source, âme et nourriture,

Tout germe, vit et dure
Par toi, toi seul ! Salut !...
Mais la vierge soupire ;
Car, hors de ton empire,
Son jeune cœur aspire
Au noble amour, son but !

Ainsi chantait la vierge ; et l'amoureuse plainte
Disait l'émotion de la jeune âme atteinte.
Debout, les yeux au ciel et le pied sur le flot,
Appelant sur son front quelque rayon d'en haut,
Winona se tenait silencieuse et belle.
Tout humides du fleuve et brillants autour d'Elle,
Le soleil inondait ses longs et noirs cheveux :
Elle semblait sa fille, immobile en ses feux.
Oh ! c'était bien alors, vision captivante,
La belle Winona, perfection vivante !
Se croyant à coup sûr seule avec son penser,
Elle s'oubliait là, sans cesse à repasser
Le sentiment intime, extase de son rêve.
Tout à coup, inquiet, son regard sur la grève
Interroge la rive et ne découvre rien ;
Mais sur le fleuve, là, quel est cet Indien,
Et ce canot glissant d'une rame discrète ?
La vierge a tressailli, car une voix secrète
Lui murmure à l'instant au fond même du cœur :
C'est lui ! Tu l'appelais : contemple ton vainqueur !
Et la vierge regarde, encore palpitante,
Antilope surprise, étonnée, hésitante.
Lui ! là ? Quoi ! ce guerrier noble, robuste, beau ?
Un trouble l'envahit, aussi doux que nouveau.
Un regard droit et franc de naïve jeunesse
Où l'amour parle et dit : " Oh ! souffre que je naisse,

Rencontre, suppliant, celui de Winona.
Tel regard à deux cœurs toujours, toujours donna,
(Qui ne le sait ?) ce choc d'où jaillit l'étincelle.
La rame du Sioux s'arrête, et la nacelle
Ne sentant plus l'effort, reprend le cours du flot.
Mais ce n'est qu'un instant, et vite le canot
Remonte plus rapide et droit vers l'Indienne,
Puis en sa route hésite, et, tremblante, incertaine,
La main qui le dirige au large le conduit.
A peine a-t-il glissé, qu'à nouveau se produit
Même hésitation ; que la main le ramène.
Sans doute, cette fois, à la rive prochaine
Il va près du rocher se hâter d'accourir,
Et le jeune guerrier sans retard atterrir ;
Mais, non : à quelques pas de la vierge tremblante,
Le voici qui s'éloigne, et dans sa marche lente,
Gagne le haut du fleuve, et là-bas disparaît.
Un long, bien long regard d'amour et de regret,
Du canot fugitif, se tint dans la distance
Comme un long trait de flamme, étoile de constance,
Fidèlement rivé sur l'objet entrevu.
Winona dont le cœur était au dépourvu
Surpris et remué dans tout son être intime,
Restait, droite, immobile : On eût dit la victime
Que la foudre venait de clouer sur le roc,
Ou la mortelle peur d'y frapper de son choc.
Son regard persistant suivait toujours la trace
Que le canot perdu dans le lointain espace
Ne gardait plus déjà qu'à ses yeux abusés.
Aussi, longtemps encor, par le rêve bercés
Scrutèrent-ils les eaux et les rives du fleuve.
Quand l'âme voit, qu'importe ? Est-il rien qui l'émeuve,
Tant que dure le charme où la plonge un penser ?

La vierge songeait donc et regardait glisser
Sur l'horizon du cœur, comme en un doux mirage,
Craintes, désirs, espoirs, fils du premier orage
Qu'en jeune sein soulève un souffle de l'amour.
L'heure fuyait : Au ciel l'astre brillant du jour
Montait, montait sans cesse, et Winona la Belle,
Comme l'oiseau timide, oublieux de son aile,
Sur la branche subit le charme fascinant,
Oubliait fleuve, roc, rivage avoisinant,
Compagnes et Wigwam, du temps courte durée,
Et l'instant du retour, sur la voûte azurée
Marqué depuis longtemps par les pas du soleil.
Mais l'extase a sa fin, le rêve son réveil ;
Le cœur ne peut toujours habiter les nuages ;
La terre le rappelle en plus humbles parages ;
Et des monts vaporeux soudain précipité,
Il se retrouve aux pieds de la réalité,
Surpris d'avoir fourni sa course aventureuse.
Ainsi fit Winona : L'étreinte douloureuse,
Qui secoua son cœur, la réveilla soudain.
Pour son amour naissant était-ce le dédain
Qui venait d'emporter la vision étrange ?
Mais pourquoi donc alors tout ce tendre mélange
Fait de regrets d'amour et d'hésitation ?
Pourquoi ce long regard si plein de passion
Qu'elle voyait toujours ? N'était-ce l'espérance ?
Le doute lui versait son intime souffrance ;
Et chevrette blessée, errante dans les bois,
Elle espérait en vain ; car chevrette aux abois,
Elle traînait partout, profond en sa blessure,
Le trait qu'enfin l'amour venait d'une main sûre
De décocher au cœur jusque là défiant.
C'était dit : le canot, à ses yeux s'enfuyant,

Emportait le penser de la vierge conquise :
Désormais à l'amour son âme était acquise.
.....
Winona caressait le désir et l'espoir,
Sur la même onde amie, avant peu de revoir
Le brave jeune et beau qui l'avait captivée.
Mais le jour s'avançait. Une prompte arrivée
Pouvait seule au Wigwam prévenir le regard
Qu'autrement lui vaudraient l'absence et le retard.
S'arrachant donc au charme, inquiète, hésitante,
Elle bondit du roc, bientôt fut à la tente,
Et s'y mêla sans bruit aux travaux du matin.
Ce jour la vit rêveuse et le cœur incertain.
L'œil timide évitait le regard de la mère ;
Entre le doux espoir et la pensée amère
Elle flottait, souffrait, soupirait, et toujours
Revenait à la rive abreuver ses amours.
Enfin n'y tenant plus, dès que les hautes cimes
Se drapèrent de pourpre, annonçant qu'aux abîmes
Rapidement courait le globe lumineux,
Esclave de son cœur et de ses nouveaux nœuds,
La vierge palpitante accourut vers le fleuve,
Elle voulait revoir le rocher de l'épreuve :
Une voix lui disait que le courant du flot
Ramènerait au soir le précieux canot.
Telle, au ciel éclairé, la vapeur passagère
Rase plaines et monts de son ombre légère,
Telle glissa, rapide, abritant près des bords
Et sa course hâtive et ses prudents efforts,
La belle Winona dont l'âme était troublée.
A peine sur le roc, de crainte accablée,
Elle s'y laissa choir. La mortelle langueur,
Le trouble du matin lui refluait au cœur.

Par lui sans être vue, épier son approche,
S'abriter pour ce but dans les plis de la roche,
Ce fut de ce moment le plus pressant souci.
La vierge se disait qu'en agissant ainsi,
Pour elle ce n'était que réserve pudique ;
Ne faut-il pas toujours qu'une jeune âme indique
Tout le cas qu'elle fait d'une digne fierté.
Elle aimait le soleil : aussi, sur le côté
Qu'il éclairait encor de sa gloire dernière,
Winona vint s'asseoir sur une haute pierre ;
C'était du petit cap, le versant opposé
A celui sur lequel son pied avait posé
Le matin de ce jour qui commençait sa vie.
Effleurant le rocher, anxieuse vigie,
Son œil couvrait le fleuve et le scrutait au loin ;
Il embrassait la rive et sondait avec soin
Chaque anse, chaque pli, chaque moindre mystère.
Son regard fixe, ardent, de l'onde solitaire
Parfois même évoquait le fantôme attendu.
Elle restait ainsi, corps penché, cou tendu,
Couronnant de son front et de sa noire tresse
Le léger promontoire où couvait sa détresse.
Sous les derniers reflets de l'astre s'éteignant,
Et de l'ombre du soir quelque peu se teignant,
Cette tête, de loin, dans sa pose constante
Semblait sur le rocher un castor dans l'attente !
Mais de près, ce regard sous un front anxieux,
De la chevrette au bois rappelait les doux yeux.
Tout à coup son regard de plus en plus intense,
Sur le fleuve a saisi, perdu dans la distance,
Comme un point émergeant du fond de l'horizon.
Elle en tressaille, attend, et voit qu'avec raison
Le cœur qui lui battait ne l'avait point trompée.

Un canot descendait, et sur l'onde estompée,
Comme un cygne endormi glissait tranquillement.
Mais quel est cet esquif? La brise doucement
Aide au flot qui le porte et le pousse à la rive?
Winona, sous le coup d'une angoisse très vive,
Retient près de son cœur, son souffle suspendu,
Et dévore des yeux le canot descendu.
Le voici; l'onde fuit, sur la rive prochaine
Elle va déposer la nacelle indienne
Quand une voix soudain s'élevant sur les eaux
A l'âme de la vierge apporte ces échos:

Allons! suis l'onde et vogue, ô ma nacelle,
O mon canot!
La brise est bonne et t'emporte avec elle
Loin de l'îlot.
Ni bras, ni rame, ou rien qui te décèle:
Va, sois fantôme, écume, ombre d'une aile!
A ce rivage où l'amour nous appelle
Touche bientôt!

Réponds, ô roc! C'est moi qui t'interpelle;
Parle aussitôt!
N'as-tu pour moi, n'as-tu rien qui révèle
Là, près du flot,
Ma jeune Sqwah, ma vision si belle?
Non, rien! Pourquoi, comme un ami fidèle,
N'as-tu gardé la fleur sous ta tutelle
Mise en dépôt?

Quoi! tu te plains? Ta plainte est criminelle,
Brave en défaut.
Les doux regards de sa noire prunelle
En toi tantôt

Ont allumé la brûlante étincelle,
Et ton cœur lâche a pu s'enfuir loin d'elle !
Quoi d'étonnant qu'elle ait pris l'infidèle
Pour ce qu'il vaut ?

Que le ciel gronde et la foudre en ruisselle,
Contre eux prévaut
Ce front altier qui jamais ne chancelle
Aux coups d'en haut.
Autour de moi que l'onde s'amoncelle,
Que l'ours blessé rugisse et me harcèle,
Je n'ai pas peur ! Et ce matin, loin d'elle
J'ai fui sitôt !

Le tomahawk, la flèche plus cruelle,
Le javelot.
Ne me sont rien. Je souffre, ou brûle, ou gèle
Sans dire un mot.
J'ai cœur de fer, ris au coup qui flagelle,
Brave bûcher, tourments, haine mortelle !...
Oui ! faible amant, et tu crains devant elle !
Tais-toi plutôt.

Me taire ! non. Cette noire prunelle,
Ce regard chaud,
Ce front de fleur, cette grâce nouvelle,
Il me les faut !
Oui, dans mon sein que le regret bourrèle
Je sens brûler une flamme immortelle :
Je veux la voir ! car l'univers sans elle
N'est qu'un cachot !

A terre ! à terre enfin, ô ma nacelle,
O mon canot !
Du jour mourant, viens, dernière parcelle,

Lueur du flot,
Illuminer d'une seule étincelle
La trace au moins de son pied de gazelle !...
Oh ! la baiser !...!... Sera-ce donc sans Elle
Mon triste lot.

Il dit, puis sur le roc, comme un chevreuil agile,
Bondit, et de la main tire un canot docile.
Le voici tout près d'Elle ! Un cri part : — "Sur ma foi,
Qu'est-ce ?" Le brave lève un regard, non d'effroi,
Mais d'étrange stupeur. Là ! Seule sur la roche,
Illusion ou rêve, Elle ! Ciel ! Il s'approche.
La vierge se redresse et va fuir sans retard.
Le Sioux suppliant l'arrête d'un regard ;
Et quelque temps émus, presque tremblants tous deux,
Ils restent effarés et les yeux dans les yeux.
Tels soudain réunis près de la plaine humide,
Le jeune cerf ardent et la daine timide
Retiennent leur haleine, écoutent de leur cœur
L'étrange battement qui les gagne, et vainqueur,
L'un vers l'autre à la fin les pousse avec ivresse.
Respectueux, mais tendre, il avance et s'adresse
A Winona la Belle attentive à sa voix.
Le charme en est puissant et provoque parfois
L'éloquente rougeur qui remonte de l'âme
Jusqu'au candide front de toute jeune femme.
L'amour sut bien parler, comme aussi bien sentir,
Et deux cœurs, frais, heureux, ce soir bien assortir.
Sans doute le baiser scella la foi donnée ;
La nuit barbare, hélas ! sur le fleuve inclinée
Vint trop vite finir la rencontre première.
Quand enfin Winona se leva de la pierre
Qu'il monta son canot, qu'ils ne se virent plus,

Comme une ombre jalouse étalant son manteau,
En recouvrant le lac, la plaine et le coteau,

Le zéphyr recueillit mille baisers confus ;
Et l'écho répéta l'adieu de l'espérance.

.....

Aux deux rives du lac, en douce concurrence,
Le songe et les amours maintinrent en éveil,
L'un pour l'autre battant, même au bras du sommeil,
Le Sioux de vingt ans et la jeune Indienne :
L'esprit, génie heureux, dont la main gardienne
Veille aux premiers serments, aide aux tendres ardeurs,
Sema sur les deux fronts ses enivrantes fleurs.
Chacun des deux amants grava dans sa mémoire
Le brûlant souvenir de leur commune histoire ;
Les secrets, les aveux, les plans pour le futur.

.....

Dès le lendemain même, encor que ce fût dur,
Winona s'éloignait : la tribu de son père
Au-delà du plateau regagnait son repaire.
Le jeune brave, alors, loin des wigwams sioux,
Devait très fréquemment (Quel voyage plus doux !)
Visiter en secret les bois et le rivage
Du ruisseau bien connu dans tout le voisinage,
Où la truite s'ébat, où fleurit le prunier.
Elle, de son côté, seule, portant panier,
A l'endroit convenu, vers l'heure plus propice,
Se faisant du mystère un précieux complice,
Devait cueillir l'airelle et rejoindre l'amant.
Rien ne troublait l'azur du divin firmament,
Leurs âmes de concert planaient dans les nuages,
Et ramiers confiants, sans craindre les orages,
Se perdaient dans le ciel au souffle de l'amour.
Mais l'aurore souvent aux portes d'un beau jour
Par l'orage se voit en nuit presque changée ;

Et la fleur du matin dans le torrent plongée.

. . . . . .

Un soir, soir de malheur ! près du feu paternel
Convoquant Winona d'un accent solennel,
L'impérieux sachem déclarait à sa fille
Qu'il prisait avant tout la bravoure qui brille ;
Que tout époux est beau qui porte haut le front ;
Sa fille ne pouvait faire un sanglant affront
Au brave, son ami, qui l'aimait de tendresse ;
Elle serait sa femme ; et par là sa promesse,
Car il l'avait donnée, aurait sa sanction.
Terrible fut le coup ! O malédiction !
Ainsi le tomahawk s'abattant sur la tête,
La flèche s'enfonçant dans le flanc qui l'arrête,
Le feu mordant la chair et la peine, le cœur.
Son rêve s'écroulait. Son âme sans vigueur
S'affaissait, et la mort était la bienvenue.

. . . . . .

Quand du premier émoi quelque peu revenue,
Winona put aussi juger plus sobrement,
L'espoir vint adoucir les transes du tourment.
Quelques mois lui restaient ; elle reprit courage.
Peut-être Manitou dissiperait l'orage.
Au rendez-vous suivant, près du jeune Sioux,
Elle redoutait moins le paternel courroux ;
Jurait plus que jamais qu'à son amour fidèle,
Son cœur aurait son choix ou la couche mortelle.
Mais on voyait parfois sur leurs fronts obscurcis
Passer et repasser l'ombre des noirs soucis,
Sombres corbeaux gloutons épiant leurs victimes.
Toujours aussi fréquents, de plus en plus intimes,
Ces rendez-vous troublaient la belle Winona.
Son front devint rêveur, sa tête s'inclina ;

Elle oublia bientôt sa prudence première,
Et le traître soupçon, comme un trait de lumière,
Dans l'esprit maternel jaillit soudainement.
Ces visites au bois, surtout dernièrement,
Semblaient se prolonger sans être fructueuses ;
Le panier ne portait qu'airelles peu nombreuses.
L'ami du père était à la fille odieux :
La mère le sentait. C'était mystérieux.
Le sachem prévenu fut bientôt sur l'alerte.
La pauvrette ignorant qu'elle allait à sa perte,
Sans crainte et de tout cœur courut au rendez-vous ;
Mais la biche imprudente était d'avides loups
A distance suivie, et pas à pas traquée.
A peine eut-elle atteint à la place marquée,
Que le jeune Sioux parut sur le ruisseau.
Alors les deux amants, à l'ombre d'un berceau,
Sur le tronc d'un vieil arbre assis, pleins d'allégresse
De se pouvoir encore exprimer leur tendresse
Continuaient le rêve où les berçait l'espoir.
Leur rêve ! pauvres cœurs ! l'heure pour lui de choir
Sonnait ; et de leur ciel, dans l'ombre amoncelée,
La foudre s'abattait sur leur âme affolée.
Terrible en sa colère, et fantôme effrayant.
Surgissant tout à coup, au couple défaillant
Apparaît le Sachem, à la fois juge et père.
Son regard est de feu, son front dur et sévère ;
Sa voix vibrante tonne : On sent que le guerrier,
Héros de cent combats, ne prise le laurier
Qu'autant qu'avec la gloire il donne la puissance.
Comme deux criminels, surpris par sa présence,
Les amants ont bondi comme un double ressort ;
Debout et l'œil à terre ils attendent leur sort.
' Hugh ! Vengeance ! Que vois-je ? Est-ce donc là ma [fille ?

Et devais je rougir, moi, chef de la famille,
Devant un tel affront? Approche, indigne enfant,"
Éclate le Sachem. "Et toi, fier, triomphant,
Crois-tu, jeune Sioux, âme présomptueuse,
Te jouer du vieux chef? Par ta cour ténébreuse,
Tu voudrais bien ravir la fleur des Chipewas?
Pars, fuis, quitte ces lieux; car si tu ne t'en vas,
Je sens mon tomahawk frémir à ma ceinture.
Retourne à ta tribu: ta jeune chevelure,
De ta mère, au wigwam, réclame encor le soin.
Et si jamais, Sioux, soit de près, soit de loin,
Je te surprends encor de ce côté du fleuve,
Ta tête, sois-en sûr, fera la triste épreuve
De ce que peut le bras du vieux chef insulté!"
A ces mots, un éclair, du jeune œil irrité
Jaillit comme un défi: Soudain, levant la tête,
Le brave va parler;... mais un regard l'arrête.
Winona le supplie au travers de ses pleurs,
Et mets dans ce regard l'espoir de leurs deux cœurs.
Pourrait-il rejeter la muette prière?...
Il part, à quelques pas se retourne en arrière,
Ébauche le baiser de son adieu furtif;
Et plonge dans le bois comme un cerf fugitif.

Suivi de ses guerriers, traînant une victime,
Le Sachem absorbé par son penser intime,
Fait, le front assombri, retour au campement.
Winona dans son cœur repasse tristement
Les amers souvenirs de la poignante scène,
Les craintes du futur et l'espérance vaine.
Profonde est sa terreur, et tremblants ses genoux,
En songeant au wigwam, au violent courroux
Qui la flagellera des plus sanglants reproches,

Et de son bien-aimé défendra les approches,
Oh ! plût au Manitou, tant l'angoisse la mord,
Qu'elle sentît déjà l'étreinte de la mort !
Vains souhaits ! Quand du sort les arrêts sont hostiles,
Il faut vivre quand même ; et les pleurs sont futiles !
Il faut traîner partout sa pauvre âme en lambeaux,
Errante, désolée, au milieu des tombeaux ;
Ses chers espoirs détruits, sa vie empoisonnée !
Celle de Winona, cruelle destinée !
Doit étouffer sa plainte et pleurer en secret.
Désormais le wigwam est un œil indiscret
Qui sonde son penser, la suit comme son ombre.
Reproches, mots amers, et menaces sans nombre,
La poursuivent sans cesse et lui brisent le cœur.
Encore si l'espoir ranimait sa vigueur ;
Si son pied, loin du camp, pouvait franchir l'espace
Libre comme l'oiseau, sans craindre la menace ;
Si la fuite vers lui... (La fuite ! son salut...
Dût elle être effroyable, et quand même il fallût
Braver faim, soif, horreurs, abîme inaccessible !)
Oh ! si du moins vers lui la fuite était possible !...
Mais prisonnière, esclave, on ne la quitte pas ;
Un regard vigilant l'épie à chaque pas.
Une fois, cependant, permet-on près du fleuve
Qu'elle vienne, et, ce jour, plus librement se meuve.
Le soir fuit, il est tard ; d'ailleurs le ciel est beau ;
Les Chipewas la nuit campent sur le plateau.
Les feux disséminés, enceinte gardienne,
Préviennent tout dessein de la jeune Indienne ;
Et la rive escarpée est un puissant rempart
Que ne saurait franchir la fuite, d'autre part.
Seule enfin, Winona furtivement s'éloigne ;
D'une vive douleur tout son être témoigne :

Pas lents et front baissé, silencieuses larmes,
Soupirs, cheveux épars, oubli de tous ses charmes ;
La pauvrette en la nuit semble un fantôme errant.
Elle s'avance ainsi, toujours, toujours pleurant,
Et se trouve bientôt sur le bord de l'abîme.
Que de sombres projets, dans son penser intime,
Ne roule pas alors sa pauvre âme aux abois !
Devant elle, le vide, et derrière, le bois :
Ici l'abîme offrant et mort et délivrance ;
Là-bas, fuite impossible ! Oh ! pourquoi la souffrance
Broîrait-elle sans fin son cœur découragé ?
Après avoir longtemps amèrement songé,
Elle pousse un soupir ; vers la voûte céleste,
Lève un regard humide où le dessein funeste
Se fond en un appel au Manitou puissant,
Et reste, l'œil au ciel et le sein gémissant,
Débordant de douleur : la plainte s'en exhale.
Tranquille dans l'azur, le doux astre au front pâle
A l'Indienne en pleurs jette un regard ami,
Et le tendre zéphyr à sa voix a frémi :

Coulez, coulez mes larmes ;
Exhalez ma douleur !
O Terre, où sont tes charmes
Pour l'enfant des alarmes,
La fille du malheur ?

Tourterelle plaintive
Ne sait plus que gémir ;
Encore sa voix craintive
Est la note furtive
Que l'écho fait frémir !

O nuit, sois-moi propice !
Lune veille sur moi ;
Et toi, bon précipice,
Que ton gouffre assoupisse
L'accent de mon émoi !

Va, beau fleuve, ravive
Mon cri d'amour ; vainqueur,
Sur ton flot qu'il arrive
A la lointaine rive
Où bat Son noble cœur !

Que ta discrète haleine,
Tendre zéphyr, vers lui
Vole jusqu'à la plaine
Lui redire ma peine
Et mon besoin d'appui.

En partant dans l'espace
Emporte ce baiser ;
Sur Sa lèvre qu'il passe !
C'est l'amoureuse trace
Que j'y voudrais poser !

Cœur libre sur la terre,
Oiseau, petit oiseau,
Nulle voix ne fait taire
Ton chant du doux mystère
Même sur ton roseau !

Ah ! L'heureuse chevrette
Peut choisir son seigneur ;
Mais moi, triste pauvrette,
Que je dise ou regrette,
N'ai point le choix du cœur !

Douce et pâle et lumière,
Ruisselle sur le flot !
Peut-être, à ma prière,
Au pied de cette pierre
Va venir son canot !

Écho, vibre, répète
Et sache prolonger
L'appel que je lui jette.
Qu'il vienne ; je suis prête
A braver tout danger !

Et ce brûlant appel s'abattit de la cime ;
Et le sonore écho tressaillit dans l'abîme,
Sur le fleuve emportant ce dernier cri du cœur.
L'amante, tout émue, écoutait la voix sœur
Courir, faiblir, au loin s'éteindre en un murmure ;
Et son âme sentit, main glaciale et dure,
La main du désespoir l'étreindre et la broyer.
En bas l'onde l'appelle : y doit-elle noyer
L'angoisse qui la ronge et terminer sa vie ?
Son œil sonde l'horreur ; le gouffre la convie.
Allons, prends ton élan, plonge en l'Éternité ;
Retrouve dans la mort repos et liberté !
Va, Winona, bondis !...—" Mais, quoi ? Ce bruit étrange;
De sons, d'échos mourants, mystérieux mélange ?...
O nuit, est-ce possible ?... Un sifflement moqueur ?
Mais tu règnes partout, et ta tiède langueur
Ne provoque aucun chant de l'oiseau qui sommeille."
Ah ! sur le fleuve qu'est-ce ?... Un canot qui la veille !
O Manitou, bon Manitou ! Dis, serait-ce donc lui ?...
Sur le lac et son cœur un doux rayon a lui.
Le moqueur siffle encore, et tendre tourterelle
Lui répond et roucoule !... Ah ! c'est lui qui l'appelle !...

Le brave tout d'un bond, au dessus du canot
Se dresse : un nom, un cri, s'envole sur le flot :
Winona ! Winona ! Ce cri vers elle monte ;
Forte de son amour que nulle crainte dompte,
Une branche à la main, ses longs cheveux au vent,
Elle va, vient, s'agite, et tout à coup levant
Le rameau qu'elle porte, au bord même s'arrête.
Sa poitrine rassemble tout son souffle, et s'apprête
A lancer aux échos le nom de son amant...
Quand dans la nuit s'élève un lugubre aboîment :
Les chiens hurlent tout près, des voix se font entendre;
Et Winona se tait ; elle voudrait attendre,
Mais on vient ! Oh ! d'un pas clôra-t-elle son sort ?...
Hélas ! l'espoir finit où commence la mort !
Elle hésite un instant, et s'enfuit à sa tente.
La nuit suivante, au camp, longue fut son attente.
Le père avait dès l'aube, en quittant le plateau,
Regagné ses wigwams au pied du grand coteau,
Et replacé l'enfant sous l'aile de la mère.
Mais la garde ne fut qu'une vaine chimère.
Winona soucieuse avait pressé le jour
De fuir, et de la nuit ramener le retour.
Son espoir appelait et l'ombre et le mystère ;
Et dès que le sommeil s'abattit sur la terre,
L'Indienne, attentive, eut l'oreille aux échos.
La nuit coulait, mais lente, et le profond repos
N'apportait rien toujours à la fiévreuse attente,
Le doute se glissait dans le sein de l'amante.
Son cœur la trompait-il ? Était-ce un vain espoir ?
L'aube approchait ; tourment ! Faudrait-il, comme au
Se résigner quand même et dévorer ses larmes ? [soir,
Verrait-elle finir ses mortelles alarmes ?
Hélas ! qui sait ? peut-être un horrible trépas...

Mais non, mais non, mourir ! il ne le pouvait pas.
Et l'oreille écoutait, aspirant le silence.
Quand tout à coup son cœur bat avec violence,
La nuit vient de parler ; là-bas dans le lointain,
Un léger sifflement, comme un chant incertain,
Vient d'expirer dans l'air ; Winona, palpitante,
Écoute, écoute encor : quelle angoisse d'attente !
Et le cœur en maudit la mortelle langueur.
Enfin voici plus près un second chant moqueur :
Plus de doute, c'est lui ! Winona sort, écoute.
Qu'elle sache, du moins, quel côté, quelle route
Sa fuite dans la nuit doit prendre en sûreté.
Une troisième fois le moqueur a chanté.
La pauvrette tressaille, et de la tourterelle
Un long gémissement au Sioux la révèle :
Un sifflement prochain répond discrètement.
L'Indienne craignant un fatal aboîment,
Assourdit tous ses pas, et de la voix caresse
Les chiens qu'elle rencontre et qui font sa détresse.
Victoire, tendre amour ! Enfin voici le bois.
Elle y touche, s'y plonge, et de sa tendre voix
Appelle son amant qui l'entraîne à sa suite.
Il est de doux moments même pendant la fuite,
Quand le cœur croit sauver ses espoirs les plus chers ;
Winona se flattait d'avoir brisé ses fers ;
Et le jeune Sioux savourait dans son âme
L'ivresse d'emporter son bonheur et sa flamme.
Infortunés amants, sur vous est le danger !
Fuyez, volez !... Trop tard ! Il vous faut partager
Les dernières horreurs ; c'est le destin barbare !
(Telle fin de l'amour n'est pas chose si rare.)
L'aube les a trahis. Nuit, ils comptaient sur toi !...
Mais le jour dit sa fuite, et tressaillant d'effroi,

Le wigwam stupéfait sent le courroux du père ;
Les guerriers convoqués épousent sa colère,
Et volent sur la trace après les fugitifs.
En vain les deux amants hâtent leurs pas furtifs ;
En vain s'efforcent-ils de gagner le rivage,
Pour eux port de salut, où tout prêt sur la plage
Les attend le canot caché par le Sioux ;
Les chevreuils sont traqués par les avides loups ;
Le chemin vers la plage est retraite fermée,
Et de fuir en canot la chance supprimée.
Et dire qu'ils étaient près du dernier coteau !...
Effarés, les voilà qui courent au plateau :
Qu'espèrent-ils trouver ? — Au-delà c'est le vide.
Plus de salut pour eux dans la course rapide !
Cernés de toutes parts ! Ciel ! quel horrible sort !
Ils se sentent perdus ! L'image de la mort
Se dresse sans pitié du roc inaccessible :
Derrière est le vieux chef ; plus de fuite possible !
Les pieds sanglants, brisés, haletants, éperdus,
Sur le bord de l'abîme un instant suspendus,
Ils scellent d'un baiser le tendre adieu suprême,
Leur courage commun et leur amour extrême ;
Puis reculant d'un pas, comme l'agile faon,
Le couple uni bondit et d'un dernier élan
Se lance dans le gouffre et flotte sur l'abîme !

Une immense clameur s'élève de la cime ;
Un sourd clapotement répond à la clameur :
C'est la voix du remords frappant le père au cœur !
En bas, calme et muet, le fleuve coule et passe,
De ce tragique drame emportant toute trace.

Les Chipewas ont dit : "Le lac est un tombeau !"
Du sauvage courroux, c'est le sauvage écho.

L'onde comme une mère accueillit les victimes
Et les rendit ensuite à des bonheurs intimes ;
La plaine qui s'étend de la Cité du Lac,
Sur le Meschacebé, jusqu'au Vieux Fontenac,
Vit, selon les Sioux, moqueur et tourterelle
Le lendemain cueillir le bleu fruit de l'airelle.

.....

C'est ce récit du cœur que j'appris tout enfant :
C'est le fidèle écho de l'amour triomphant.

Montagne et plaine,
Rive indienne,
Fut-il jamais si belle fleur ?
Fraîche et sereine,
Ce fut la reine
Que désira tout jeune cœur !

Quelle mémoire
Égale en gloire,
Vaillants Sioux et Chipewa,
Prunelle noire,
Perles d'ivoire
Charme et beauté de Winona ?

Quelle est l'image,
Comme un nuage,
Qui flotte et plonge au sein de l'eau ?
C'est le jeune âge
Qui donne un gage
A son amour, jusqu'au tombeau !

J'ai dit, visage pâle, et mon accord expire :
Je dépose mon luth ; le barde se retire,
Et retourne avec joie aux âges glorieux,
Où sa voix, aux enfants, célébraient les aïeux.

23 Octobre 1882.

AMERTUME !

Ombre, sur le granit de la borne isolée,
Dans la froide poussière, assise, désolée,
Au bord du grand chemin,
Va ! pauvre âme, gémis ! Ta foi même est atteinte !
Tu n'as que des regrets, un soupir, une plainte,
Devant ce flot humain !

Azur au front d'espoir, aurore de la vie,
Banquet où le jeune âge en souriant convie,
Visions d'avenir,
Naïve foi du cœur, soif ardente d'estime,
Beau rêve des Vingt ans, adieu ! chère victime,
Devais-je te bannir !

Il le faut bien, doux rêve, en face du spectacle,
Pour mon œil attristé désormais sans l'obstacle
Des dehors mensongers !
Sur la route vois-tu le décevant mirage
Rouler, en approchant, ses tourbillons d'orage
Aux vertus étrangers ?

Fi ! mirage, tu n'es que soufre et que bitume !
Prends ton luth, ô ma muse ; et laisse l'amertume
S'en exhaler à flots :
Puisse-t-il emprunter l'âme de Jérémie
Pour pleurer des accords sur l'humaine infamie,
Courtisane du faux !

De sang et de douleur défaillante et brisée,
La voilà, la pauvre âme !... Un objet de risée
Repoussé durement !
Et le long du chemin, sur la ronce et la pierre,
Accrochant des lambeaux, sa course meurtrière
Inscrit son long tourment !

Qu'importe le tourment à cette abjecte foule ?...
Il faut que sous son pied l'esclave qu'elle foule
Se résigne à ramper...
Rejettes-tu son joug, sa rage se déchaîne,
Et te vient de cent traits, pour assouvir sa haine,
Sur la borne frapper !

Assez d'un esclavage où les vertus sont vices ;
Assez d'illusions ; assez de sacrifices ;
Assez d'indignité !
Passe, monde trompeur ; c'est par trop d'infamie
Plutôt cent fois braver la puissance ennemie
De ta malignité !

Mais réponds : Qu'as-tu fait de ma foi prodiguée ?
Dès l'aube de la vie avec ruse briguée,
Que ne lui promis-tu ?
Et ta haine, aujourd'hui, de misère altérée,
Dans ton abjection voudrait voir expirée
Ma dernière vertu !

Il m'en souvient encor ! Quel regard ! quel sourire
Mon âme neuve y crut et saisit, en délire,
La coupe, de ta main !
Et la voici, cruel, morte de lassitude,
Sur la borne pleurant l'ignoble servitude
De ton joug inhumain !

"Suis-moi," me disais-tu ; "ma puissance protège :
Succès, fortune, gloire, en mon brillant cortège
Doivent dorer ton sort !..."
Je la connais ta gloire où notre honneur succombe
Sous l'intrigue et le vol ; feux follets d'une tombe
Où fermente la mort !

Tu me jurais si bien réelle sympathie ;
Qu'il me semblait toujours l'avoir ainsi sentie ;
Ta voix était de miel !
Oh ! maudit soit le jour où je subis ton charme !
Mon cœur n'est qu'une plaie ; et ma brûlante larme
Dit sa peine et ton fiel !

Honte à toi, qui te ris de l'abandon d'une âme,
Qui dupe la franchise, et dont la langue infâme
Distille le venin !
Honte à toi, vil esprit, au regard faux et louche !
Le veau d'or est ton Dieu, la vertu t'effarouche
Sous le modeste lin !

J'en ai trop de ta vue ! Arrière, noire fange !
Roule et passe ta route : entraîne ta phalange !...
Je n'ai que trop gémi !
Laisse-moi sur ma borne. Au moins là ma blessure,
Loin d'un souffle empesté, peut trouver la main sûre
Et le cœur d'un ami !

COURAGE ! ESPOIR !

Il est de sombres nuits, où notre âme abattue
Gît sous le dur talon de l'angoisse qui tue,
Et doute que la Foi puisse alléger ses maux :
Longues heures de deuil et sueurs d'agonie,
Calvaire où l'âme entend, comme un cri d'ironie,
Courage, espoir, tes seuls sanglots !

Si l'ange de la paix éloigne le calice ;
Verse le baume au cœur, termine le supplice,
Quel regard consolé ne le suit pas au Ciel !
L'âme sent que là-haut veille plus qu'une mère,
Qu'une tendresse a mis dans cette coupe amère
Courage, espoir, ton divin miel.

Point n'est besoin du tout qu'à chaque heure funeste
S'abaisse jusqu'à nous un messager céleste ;
Nous avons la Nature, un grand livre de Dieu ;
Pour qui sait bien y lire, il n'est point une page
Où ne se trouve écrit de la main du Grand Sage :
Courage, espoir, en ce bas lieu !

Ame que le dégoût laisse meurtrie à terre,
Entends-tu près de toi l'insecte solitaire
Qui vit, travaille, chante et croit en l'avenir ?
A peine a-t-il un jour, ce petit être infime !
Et sa grande voix crie à ta nature intime :
Courage, espoir, sans plus faiblir !

L'herbe, que ton pied foule, attend la faux qui passe ;
Par les feux, les frimas, la vois-tu jamais lasse
D'entretenir sa sève, et de croître au printemps ?
A deux doigts du tranchant, elle boit la rosée ;
Et sous l'acier, te dit, de sa tête rasée :
Courage, espoir ! en tous les temps !

Vois ce frêle bouton qu'en passant ta main frôle :
L'aurore, après la nuit, en ouvre la corolle,
Et rose il apparaît, le matin ! mais le soir ?
Qu'importe ! Fraîche et belle une autre fleur s'étale,
Et dit en recueillant le fraternel pétale :
Courage, espoir ! frère, au revoir !

Glisses-tu sur le gland ? ta main cherche le chêne ;
De l'obstacle au support, ignores-tu la chaîne ?
Jeté sur un sol dur, seul, il germa, grandit.
Et, chêne, il brave encore les ans et la tempête :
En te montrant l'orgueil de sa royale tête,
Courage, espoir ! le gland te dit.

Que ton front pâle vienne auprès de la couvée :
Sûre en son nid fragile, elle dort abreuvée ;
Au roulis de la branche essayant son essor.
Que lui font les dangers, les coups de la Fortune ?
L'heure sonne ! Elle part, sans que rien l'importune !
Courage, espoir ! Le Ciel est d'or !

Pour douter, cesse au moins tes brûlantes caresses
A cette blonde tête, avide de tendresses,
Qu'heureux, sur tes genoux, repose ton enfant :
Il sourit au bonheur !... Son bonheur c'est ta joie.
Du doute et du chagrin peux-tu rester la proie ?
Courage, espoir ! Il te défend.

Si la nuit est trop sombre, écoute une voix d'ange,
Écho venu du ciel chasser ta peine étrange :
C'est l'ange que ton cœur envie au Dieu d'amour !
" Marche, voici le port," dit l'enfant à son père ;
Avance sans faiblesse, et nous serons, j'espère,
Courage, espoir, ensemble un jour !

En toi déifiant toutes ces voix diverses,
Verbe, divin martyr, tendrement tu converses
Avec l'homme abîmé dans son profond néant :
" Pauvre âme qui te meurs, accours, je suis la vie ;
Partout je te comprends, partout je te convie ;
Courage, espoir, je suis présent ! "

Toutes ces voix dormaient dans mon âme en souffrance:
Et seule, elle pleurait, plus lasse à chaque transe,
Portant, sans le sentir, le remède en son sein !
Quelle main sut toucher la précieuse fibre ;
Faire vibrer ces mots ; rendre à mon âme libre
Courage, espoir ? Ami, ta main !

CHARITÉ.

Tu l'as dit, ô grand cœur, poitrine tout humaine,
Immense battement de la Divinité,
O Christ, l'âme de Dieu tendrement se promène
Pour moissonner sa fleur, la douce Charité.
Qui la cultive voit un des regards suprêmes
Se reposer sur lui pour une éternité.
La souillure blanchit et les crimes extrêmes
Disparaissent là-haut, comme en l'humanité,
Sous l'effet rédempteur du sentiment sublime.

Parle, fille du Ciel, prolonge tes échos ;
Fais tressaillir les cœurs en courant sur l'abîme.
Que ta voix, que ton âme, au-dessus du chaos
Des sombres flots humains, des misères du monde,
Élèvent les mortels, les guident sur la nuit.
De ton beau front divin, par la flamme profonde
De ce tendre regard où ton âme luit,
Gagne les volontés, subjugue en souveraine.
Rayonne, immense cœur, vaste foyer de Dieu !
Trône, vierge féconde, et sur terre sois reine :
Ton règne ! c'est le ciel, même en ce triste lieu.
Brille au fond de l'azur, lampe plus douce encore
Que le flambeau d'argent, dont la molle clarté,
Des ténèbres triomphe, et pâlit à l'aurore.
Astre vivifiant, de toi vient ta beauté ;

Tu n'eus jamais de soir ; nulle aube te convie
A céder au matin qui fait pâlir ton front !
Tu portes dans ton sein la lumière et la vie ;
Tu ne sais d'autre éclipse ici-bas, d'autre affront,
Que celui dont t'afflige un cruel égoïsme ;
Quand l'esprit et le cœur se détournent de toi,
Et préfèrent la nuit au jour de l'héroïsme.

Quoi ! Soleil éternel, ton immuable loi,
Dans des flots de lumière est de verser à l'âme
L'amour issu de Dieu, pénétrante chaleur
Dont la vertu soutient aussi bien qu'elle enflamme ;
Source de vérité, courage du bonheur,
Du sein de l'infini tu rayonnes sur terre ;
Et l'homme te repousse ! Ombres, souffle empesté,
Caverne du tombeau, effroyable mystère,
Tout pour lui, tout ! Avant d'ouvrir à ta clarté
Les yeux du fol aveugle, ouvrier d'infortune !
Insensé qui poursuit ce que fuit son regard,
Que le bonheur fascine, et qui trouve importune
La lueur infaillible y menant sans retard !
Ne peux-tu donc entendre, homme, la voix divine
Qui, pressante, te crie : "Aime, pour être heureux ;
Aime jusqu'à l'oubli de ce qui nous domine,
De l'intérêt menteur ; aime et sois généreux !
Plus vaste ton amour, plus vaste ta conquête ;
Plus de cœurs réunis, plus de félicité ;
Plus d'héroïsme enfin, bien plus d'intime fête ;
Ton âme s'agrandit : la sainte humanité
Dans sa joie ou ses pleurs l'absorbe dans la sienne !"
Et ces accents sacrés, ces échos de la croix,
Résonnent presque en vain !... Quelle est l'âme chrétienne
Qui sente cet appel, réponde à cette voix ?...

C'est l'étoile lointaine, en plein ciel égarée ;
Un diamant perdu sous un mont de débris,
Ou la rare oasis du désert entourée !...
Dans le grand livre d'or, combien de noms écrits ?
Nombreux les blancs feuillets ! mais les pages garnies ?...
Les étranges humains, comme un rôle de mort
Abhorrent le recueil où d'heureux bons génies
Gravent le souvenir du généreux effort.
Quelle fatale loi les emporte au naufrage,
Loin du havre de grâce, où l'ancre du salut
Assure le repos à l'abri du mirage ?
Pourquoi, mon Dieu, (ton cœur autrement le voulut,)
Du Christ, l'homme hait-il de comprendre l'exemple,
Et pour tendre au bonheur d'aimer la Charité ?
Si cette âme créée est elle-même un temple
Élevé par tes mains à la divinité ;
Si c'est ta fille, enfin, faite à ta ressemblance,
Pourquoi cacher sa face aux feux de ton soleil,
Et renier son père en son intime essence ?
Pourquoi donc à ton cœur le sien n'est-il pareil ?
Pourquoi de ton amour l'expansive nature
Dans le sien trouve-t-elle un reflux ennemi
Qui repousse ta loi ? Pourquoi cette ceinture,
Étreinte convulsive et cercle raffermi,
Qui pressure et comprime aux dernières limites,
De l'ignoble égoïsme, un noble sentiment ?
Pourquoi, pourquoi, mon Dieu, sous d'autres lois mau-
Vive et venant de toi, meurt-elle en son néant, [dites,
Cette source d'amour dont la force de vie,
Hors d'elle est de s'épandre afin vraiment d'aimer !
Pourquoi, d'un faux bonheur insatiable envie,
Refaire cette foi pour la mieux consumer ?
Pourquoi clouer au roc, impuissant Prométhée,

L'homme ainsi sa victime et son propre vautour?
Pourquoi, si loin de lui constamment rejetée,
La sainte passion qui devrait sans retour
Lier son cœur de frère à l'humaine famille,
Est-elle sans écho dans l'âme de l'enfant?
Ignore-t-elle donc qu'elle est de Dieu la fille,
Qu'en vouant à ses sœurs un amour triomphant,
C'est son père qu'elle aime ; et que plein de tendresse
Ce père en l'embrassant lui verse le bonheur?

"Mais que font ces pourquoi," que mon âme s'adresse?
Qu'importent les raisons? Immense, le malheur
Dans son gouffre engloutit les phalanges humaines ;
La race entière semble, en l'abîme béant
Où toi, fatal esprit, sans pitié tu la mènes,
Par une folle rage aspirer au néant!
A peine dans la nuit, comme un blanche écume,
Surnage en vacillant la planche du salut!
L'épave est sans repos : l'océan d'amertume
L'agite et la tourmente : et, toujours à l'affût
Sous les ombres du flot, d'infernales Méduses
S'acharnent sans répit à l'éloigner du port,
Pour s'assurer ainsi des victimes recluses,
Qui serviront de proie aux antennes de mort.
De ci, de là flottant, ces frêles espérances,
Qui recueillent partout les généreux efforts,
Où l'amour vigilant, accueillant les souffrances,
Guide les cœurs blessés jusqu'au rocher des forts,
Restent les seuls débris échappés au naufrage.
Mais enfin c'est l'Espoir! Et phare lumineux,
Dressant au loin son front sur la nuit et l'orage,
Comme un regard d'ami parmi les flots haineux,
Le noble roc émerge, impossible et solide.

Il invite au refuge et procure l'abri,
Efficace rempart contre l'onde homicide.
Sentinelle de Dieu, là, prête au moindre cri,
Veille la Charité dominant sur l'abîme :
Là, sa main maternelle attire sur son sein
L'enfant qu'elle ravit à la mouvante cime ;
Là, se tient le vaillant, fidèle au grand dessein !
Si l'asile est étroit et le roc solitaire,
Son flanc hospitalier, vrai mur de diamant,
De l'échelle céleste abrite sur la terre
L'inébranlable pied qui mène au firmament.
De ce pic isolé, planant sur la tempête,
La Charité rayonne autour du sombre lieu :
Là résonne son âme : et du pied à la tête,
Part de chaque degré sur l'échelle de Dieu
Un soupir doux et fort, une voix éloquente.
L'écho dit et redit toutes ces notes d'or,
Et leur souffle puissant domine la tourmente,
Et la tourmente au gouffre emporte, emporte encor
Ces appels que répand chaque coup de son aile :
C'est le concert divin semé sur le chaos.

Prête l'oreille, ô Terre, écoute et sois fidèle !
La grande voix du Christ, des sommets les plus hauts
S'abaisse jusqu'à nous et proclame son code :
" Pour la haine, l'amour ! et pour un verre d'eau,
Le regard éternel ! " Pars, vole, ô sublime ode !
De l'humaine misère allège le fardeau !
Puis, vous, tendres accents, suppliantes prières,
Derniers appels jetés par d'impuissantes mains,
Plaintes, échos navrants de douleurs meurtrières,
Soupirs jeunes et vieux des malheureux humains,
Oh ! dites à l'abîme, oh ! dites à la terre

Quels sanglots a coûté la perte de l'espoir !
Et vous tous que le Ciel initie au mystère
Du sentiment sacré, vous qui brûlez de voir
La douce Charité verser son divin baume
Sur chaque humaine plaie en ce triste séjour,
Que ce soit au palais, que ce soit sous le chaume ;
Vous que la sainte muse inspiré avec amour,
O poètes, parlez et nous dites vos âmes !
Qu'elles vibrent pour tous, non d'accords fugitifs,
Mais des cœurs allumant les plus constantes flammes,
Lyres aux sons d'argent, luths tendres et plaintifs,
Harpes d'or, dont au ciel Dieu même, avec ses anges,
Écoute l'harmonie et bénit le concert !
Charmez et consolez, sympathiques phalanges !
Procurez l'onde fraîche à qui souffre au désert,
Le pain fortifiant à qui de faim succombe,
L'asile au malheureux qui n'a pas un abri,
A qui tremble, un manteau, lorsque la neige tombe,
L'aide à qui de détresse a poussé le long cri,
La douce main qui panse à qui sent la torture,
Le cœur qui le console à qui vit exilé,
A l'orphelin pleurant, la voix qui le rassure,
A la veuve opprimée un défenseur zélé,
Un remède efficace à la moindre misère !
Fléchissez le puissant, attendrissez l'heureux ;
Intéressez le tiède et touchez l'âme fière ;
Faites germer partout les élans généreux.
Que votre muse plaise et jamais ne moleste.
Que de la Charité le front soit attrayant,
Le sourire plus doux, le regard plus céleste,
La voix plus caressante ; encor plus suppliant
Le sympathique appel, et la main plus charmante !
Dans la sainte croisade au vaste champ humain

Suivez en tout, partout, de Dieu la fille aimante
Dont l'écharpe en flottant vous montre le chemin !
De vos mains couronnez la vierge au cœur de mère !
Puis de sa blanche robe détachez tour à tour
Le pavot dont la fleur charme la peine amère
Et l'humble violette, espoir simple d'amour !
Oh ! mais, surtout, semez, semez toute son âme :
Que le mont et la plaine aient un embrassement ;
L'indigent et le riche, une commune flamme ;
L'infortune et la joie, un même sentiment !
Que sous ce doigt divin le concert unanime
De tous les hommes fasse un grand cœur fraternel ;
Et que la Charité dans l'amour qui l'anime
Rassemble les humains au sein de l'Éternel.

A Mme E. A...

Remercîment pour le don des
"Mémoires d'une Hirondelle," par
Albert Laporte.

Partout, glacé, le souffle de la bise !
Partout la neige ou la nature grise !
Partout l'hiver ! et plus un seul zéphyr !
Depuis longtemps, volant à tire-d'aile,
Vers le Midi, la frileuse hirondelle
A dû s'enfuir !

Au beau printemps, avec la tiède brise,
Nous reverrons à sa place reprise,
La voyageuse, oiseau du souvenir.
" Mais, quoi ! ce jour, mon oreille entend-elle
Le cri joyeux de l'heureuse hirondelle
Qui va venir ? "

C'est ce cri même ! il me jette en surprise :
" Pauvre imprudente, une triste méprise
Sous ce climat peut te faire mourir ! "
Vite au secours ! Voyons que je la hèle !
Entre, petite, entre, chère hirondelle,
Tu dois souffrir !

Viens, parle... Oh ! mais, que te voilà bien mise !
Qui t'a brodé ta petite chemise ?
La pourpre et l'or s'y mêlent au saphir ;
Pour affronter cette saison cruelle,
Quel noble but, messagère hirondelle
Te fait courir ?

—"J'ai mainte fois l'expérience acquise
De tout braver pour la terre conquise
A qui je porte un gage d'avenir.
J'échappai sauve à l'atteinte mortelle ;
Et grâce au Ciel, quoique faible hirondelle,
Pus revenir !

J'ai vu l'Alsace en la suprême crise
Comme un lion ; et depuis qu'elle est prise,
Forte d'amour, étouffer un soupir !
Je sais sa foi ; je sais son cœur fidèle.
Et ses douleurs ; la sensible hirondelle
Sait compatir !

J'ai vu la France, à la torture mise,
Sur un tombeau, mère martyre, assise,
Pleurer ses fils, tombés pour la servir.
Sa pâle main pressait à sa mamelle
Les deux enfants qu'ensuite l'hirondelle
Vit lui ravir !

Enfant, j'ai vu... Mais que cela suffise !
Permets ici qu'humblement je te dise
Qu'un petit cœur peut grandement sentir.
Comme je suis messagère modèle,
Quelqu'un m'a dit : "Veux-tu, frêle hirondelle
Au loin partir."

La douce voix avait tant de franchise,
Qu'un seul moment ne me vit indécise.
Son cœur parlait et dit avec plaisir :
"Tiens, à Marie, emporte au loin, ma belle,
Mes vœux, ce livre ! " Et moi, fière hirondelle,
De les saisir !

Voici le livre ; et pour être concise,
Voici les vœux que j'ai charge précise
De présenter dans leur fervent désir :
Adieu, Marie ! Une course nouvelle
M'attend là-bas ; la docile hirondelle
Vole obéir ! "

—Si ta venue, à l'âme bien apprise,
Qui te caresse après t'avoir comprise,
Toujours apporte un penser à bénir ;
Que ton retour en ait aussi, pour celle
Qui sur ces bords dépêcha l'hirondelle,
Un à chérir !

Prends ce baiser. Adieu ! Lis ma devise :
Reconnaissance, où l'âme se divise
Entre l'amour et le bon souvenir."
Dis au cœur, où la bonté se révèle,
Que, comme lui, le mien, chère hirondelle,
Veut devenir.

MARIE V. CONSTANT.

Rye, 1er Janvier 1881.

A Mme E. A...

SOUVENIRS, RECONNAISSANCE ET
BONS SOUHAITS.

Au coucher d'un soleil, à l'aurore d'un autre,
Petite fille, à deux genoux,
J'implore le Seigneur, mon espoir et le vôtre,
Qu'il daigne bien veiller sur nous.

Puis les bons souvenirs, flots d'azur, blanches voiles,
Glissent à l'horizon si beaux !
Quand au ciel du passé scintillent mille étoiles,
Pour mon âme touchants flambeaux.

Et l'angélique voix de la reconnaissance
Résonne dans mon jeune cœur
Comme un écho de l'hymne à l'Éternelle Essence
Redit par le céleste chœur.

Le rêve de l'enfant n'en a pas moins de grâce
Pour être une heure d'abandon :
Le sentiment naïf peut avoir son extase,
Quelque simple qu'en soit le don.

Frappez, frappez les bords de la tendre mémoire,
Ondes qu'emporte en vain le temps,
Ramenez vos baisers et leurs flocons d'ivoire
Sur la rive où je les attends !

Retiens, retiens, bel Ange, et ton aile rapide,
Et tes doux vœux pour l'avenir!...
Que ma lèvre s'abreuve à cette onde limpide
Et savoure le Souvenir!

Laisse, laisse mon âme, à la sienne redire
Les louanges d'un cœur charmé.
Si le sien sut toucher les cordes de ma lyre,
Qu'elles vibrent pour l'être aimé!

Pars, messager béni, d'une ère sans pareille
Vole murmurer les souhaits!
Que ta voix plaise autant à son heureuse oreille
Qu'à moi, celle de ses bienfaits!

Enfant, que ma prière, humble et puissante flamme,
Monte et s'élève à toi, Seigneur!
Donne, je t'en supplie, à sa noble et belle âme
Ta douce paix et ton bonheur!

Marie V. Constant.

Rye, 31 Décembre 1881.

A LA MUSE !

Échos de la parole fraternelle
de mon ami E. A...

Quelle bouche a parlé : "Salut à toi, poète ?
La tienne, ami, la tienne !... Ah ! de grâce, répète
Ce mot divin, cause de mes émois !
De l'Hélicon sacré, fille belle et discrète,
O Muse, est-ce un écho que ton amour me jette ?...
Est-ce ta douce voix ?

L'avare a son trésor ; le prodigue a sa fête ;
Le brave a ses combats ; l'orgueilleux a son faîte,
Et le génie, un trône sur les rois !...
Mais au poète donne, ô Muse, en ta retraite,
Le baiser qui ravit, la caresse secrète,
Le charme de ta voix !

L'amant passionné, mais que le doute arrête,
Cent fois calme son cœur, retient sa lèvre prête,
Et ses soupirs recommencent cent fois !
Timide, au pied du mont errant, l'âme inquiète,
Tel le poète, ô Muse : il aime, craint, végète
Et n'attend que ta voix !...

Qu'elle vibre pour lui sur la sublime crête !
O Déesse du Pinde, effeuille sur Sa tête
Le beau laurier qu'y cultivent tes doigts !...
Suave enchanteresse, encore une conquête,
Va, prends mon âme, ô Muse ! Ardente est ma requête ;
Réponds-y de ta voix !

Quand l'ouragan rugit comme une immense bête ;
Sur l'abîme en fureur quand plane la tempête,
Et que l'horreur sème tous ses effrois :
Quand la brise de nuit, sur la plaine muette,
Caresse d'un zéphyr la modeste fleurette ;
Muse, j'entends ta voix !

Quand l'enfer est au ciel ; que tout dans l'air halète ;
Que la foudre, en tonnant, en déchirant, s'apprête
A calciner les sommets et les toits :
Dans le paisible azur, quand brille la planète ;
Que scintille l'étoile, et que l'onde reflète ;
Muse, j'entends ta voix !

Quand, d'un coup de son aile embrassant sa conquête,
L'aigle, roi de l'espace, altier corsaire en quête
D'une prise, observe rochers, plaines et bois :
Quand sous le frais berceau, fraîche voix qui caquette,
Le roitelet s'ébat, en sûreté parfaite ;
Muse, j'entends ta voix !

Quand partout retentit la guerrière trompette ;
Que le carnage fume, et que le noir squelette
Tient sous son pied la patrie aux abois ;
Quand au pays natal il n'est rien qu'on regrette ;
Que l'amour et le ciel y font la paix complète ;
Muse, j'entends ta voix !

Quand de mille tourments l'atroce bandelette
Étreint un front sanglant, qu'un cœur tombe et s'é-
Que le martyr gît au pied de la croix ! [miette;
Quand Dieu pose un regard sur le fidèle athlète,
L'attire et dit sa gloire satisfaite ;
Muse, j'entends ta voix !

Quand l'orgue saint gémit, que sa plainte interprète
Les peines et les pleurs de la foule muette ;
Que le deuil suit les funèbres convois ;
Quand l'enfant rit et dort sur le sein qui l'allaite ;
Que la mère, à genoux, baise l'humble couchette ;
Muse, j'entends ta voix !

Parle ! parle ! ô ma reine ; et que ton cœur répète
Ce mot rempli d'ivresse : "Amour à toi, poète !
Tienne je suis : respire sous mes lois ! "
O Muse, tu le sais, mon âme t'est sujette :
Daigne pour les accords tenir la lyre prête ;
Qu'elle vibre à ta voix !

4 Février 1883.

SOUVENIR D'UNE VISITE A UN AMI

Rien pour le cœur comme l'ami sincère !
Franche est sa voix ! Sûre, la main qu'on serre !

Quels sont ces deux ; père et fille, au matin ?...
Dieu ! quelle hâte aux ailes d'espérance !
Où courent-ils ?... A la noce !... Au festin ?...
Après la gloire ?... Ou vers leur délivrance ?
Qu'ils sont heureux !... Mais leur cœur a frémi :
Impatients, un délai les arrête !...
Malheur ! Attendre !... Et si belle est la fête !...
Oui, vrai, si belle !... Ils vont voir un ami !

Rien pour le cœur comme l'ami sincère !
Franche est sa voix ! Sûre, la main qu'on serre !

Cinq, au Midi ! Cinq âmes, un penser !
L'enfant naïf, l'auguste bonne mère,
L'heureux mari, fier de voir s'empresser
Sa jeune épouse... et l'autre enfin, bon père ;
Tout en commun ; point d'accueil à demi :
Ils sont tous cœurs d'une même famille !
Quel cher foyer ! Comme la joie y brille !...
Cher foyer !... Oui ! Le foyer d'un ami !

Rien pour le cœur comme l'ami sincère !
Franche est sa voix ! Sûre, la main qu'on serre !

Les voici deux, père et fille, le soir !
Comme au réveil, ils regrettent le rêve :
Le souvenir, court et revient s'asseoir
Au cher foyer : c'est un regret sans trêve.
Pour eux, ce soir, le présent vit parmi
Les doux retours que le passé prodigue ;
Et leurs pensers ignorent la fatigue.
Fatigue !... Oh ! non !... Ce sont pensers d'ami !

Rien pour le cœur comme l'ami sincère !
Franche est sa voix ! Sûre, la main qu'on serre !

Rye, 9 Août 1881

COCO !

Écoute, ami : c'est lui ! c'est son coin-coinque ! —
Lui ? Son coin-coinque ? Est-ce donc un canard ? —
Coin-coinque ? sûr : que sa voix t'en convainque :
Mais, canard ? Non : que plutôt ton regard
T'en soit ici la concluante preuve !
Voici sur l'eau notre musicien,
Nageant, jouant comme un vrai Terre-Neuve.
Mon Dieu ! cet air, ce chef de saurien,
Disent assez l'harmonieuse bête :
Œil fixe et gris, dans l'orbite saillant ;
Corps allongé, naissante écaille en crête,
Flancs bruns, moirés d'un jaune peu brillant,
Sabre zébré de couleur mieux marquée,
Cou raide et droit : c'est bien l'alligator !
Maître Coco, sous sa taille busquée,
Vous fait rêver à l'antique décor
Que prodigua la fameuse hiéroglyphe
Aux murs fameux du temple égyptien.
Et gardez-vous d'oser dire apocryphe
Son origine : un évident lien
Au crocodile unit Coco. La preuve ?
Mais c'est lui-même. Il a du sang des dieux ;
Et des autels sur les bords du grand fleuve
Ont vu l'Egypte aux pieds de ses aïeux !
Du Nil sacré, comment, sur ces rivages,

Sa noble race a-t-elle propagé
Les descendants de ces glorieux âges ?
Peu nous importe ! Au globe submergé
L'arche garda l'homme et la créature.
Si l'homme a pu pénétrer en ces lieux,
Quoi d'étonnant que puissante Nature
Ait aidé l'autre à trouver d'autres cieux ?
Mais c'est assez, trop même de science ;
Coco s'en moque, et non pas sans raison.
Tout examen lasse sa patience ;
Il chante, siffle et rentre en sa maison.
Suffise donc de dire son histoire ;
Étrange et courte, elle a plus d'un chagrin.
Bien jeune encore, il fut forcé de boire
La coupe amère aux mains du noir destin.
Que de regrets, de soupirs et de larmes
Ne causerait le récit de son sort,
Si d'un humain il possédait les charmes ;
Et si du cœur il touchait le ressort ?
Mais l'infortune en telle bête vile
Mérite moins que simple attention.
Aussi, ma foi ! justement crocodile
Garde ses pleurs pour son affliction.
Ce dit, et sans prétention morale,
J'aborde enfin l'histoire de Coco.

Sous un beau ciel, loin de la zone australe,
Dormant, bercée, aux sons d'un double écho,
Par l'Océan, par la vague torride,
Est une terre, abri des doux zéphyrs.
Là, dans les eaux de la tiède Floride,
L'onde redit maints amoureux soupirs.
Et sur les bords où fleurit l'oranger,

Parfums et fleurs charment maints hyménées !
C'est là que règne... (Hélas ! un étranger,
Larron cruel d'un droit de tant d'années,
Chasse sans cesse un être souverain,
Et force à dire, afin de parler juste :)
C'est là qu'un peuple à l'armure d'airain
Régnait jadis, étant le plus robuste.
Mais, maintenant, là vit, persécuté,
Ce même peuple, au fond de ses retraites,
Fuyant en vain l'humaine cruauté.
Quelle clameur ! De monstre tu le traites,
Quand sur les tiens il applique la loi
Du talion... qui certes est la tienne,
Tyran, pour lui, mais non plus contre toi !

Sur ces bords donc à la gent saurienne
Si chers encor, bien que fort dangereux,
Une sultane, une amoureuse mère,
Naguère avait ses tendres rejetons
A ses côtés. Hélas ! destin amère !
Le loup rôdait, épiant les moutons.
Heureuse mère, au sein de ta famille,
Buvant à flots les rayons du soleil,
Tu le bénis ; pour toi l'avenir brille ;
Tu dors en paix. Quand, soudain, quel réveil !
Ton corps frémit : la balle meurtrière
Arme du lâche, a frappé, mais de loin ;
Pour tes enfants quelle angoisse dernière !
Leur jeune cœur est le triste témoin
De l'agonie où s'écoule ton âme.
Les orphelins, dans le sang maternel,
Se sentent pris par une ruse infâme,
Car le vautour, le bourreau criminel,

S'abat sur eux, innocentes victimes,
Et leur ravit, et mère, et liberté.
L'homme bien haut, à ces trésors intimes,
Dit et redit, (C'est sa fraternité,)
Le droit sacré que tout être possède ;
Et l'égoïste, hypocrite en ce point,
Foule à ses pieds, du moment qu'il l'obsède,
Ce même droit qui pour autrui n'est point.
Pire que n'est la nature sauvage,
Il ose même en trafic odieux
Instituer le cruel esclavage.
Pauvres captifs, partez pour d'autres cieux,
Frères et sœurs, vendus sans espérance !
Voici quelle est la générosité
De ce grand cœur, roi de l'intelligence :
Les séparant, deux ou trois d'un côté,
Un seul parfois, en groupes misérables,
Il voue ainsi ces tendres orphelins
Au dur exil, loin d'amis secourables !
.....
Mais, mais, voyons ! dans ces tableaux vilains,
Où tu flétris une guerre sans gloire,
Rien ne dis-tu de l'illustre Coco ?
Quoi ! Rien, ami ! Quand cette sombre histoire
Est celle aussi de cet être sur l'eau !
Empaqueté comme une chose vile,
Quatre longs jours il dormit au cercueil !
C'est des humains la manière civile
D'accoutumer leurs victimes au deuil.
Trois orphelins partageant sa misère,
Durent souffrir les horreurs du cachot.
Dieu ! Quelle fut cette heure de mystère ?
Et dire encor, qu'enfants d'un climat chaud,

Transis, mourants, au souffle de la bise,
Pauvres captifs, ils se voient refuser
Que leur souffrance en famille soit prise,
Ce qui du moins aurait pu l'apaiser.
Peu satisfait d'avoir à leur rivage
Déjà ravi ces tendres exilés,
Le dur bourreau veut rendre l'esclavage
Plus triste encore aux quatre désolés ;
Deux orphelins restèrent à la ville,
Mais le trépas finit tôt leurs tourments !
Oubliez-vous qu'il faut être docile,
Broyer son cœur, taire ses sentiments,
Quand, prisonnier, on a l'homme pour maître ?
Entre les murs d'une vile cloison,
Comme au cercueil un cadavre doit être,
L'autre et Coco sont cloués sans raison.
Un ami donc en présent me les donne,
Et sans délai je porte à la maison,
Comme autrefois Jason,
La fameuse toison,
Coco, son frère ; et la boîte abandonne.
Chauffés, nourris, choyés bien tendrement,
Nos sauriens en leur nouvel asile
Semblent renaître et vivre heureusement.
Plus d'une fois, en commerce facile
Je les surprends, non sans les admirer,
Se prodiguant les preuves de tendresse :
Touchants appels qu'ils savent soupirer,
Regards qu'un frère à son bon frère adresse ;
Baisers du soir ; puis, intime sommeil,
Front contre front, confondant leurs haleines ;
Saluts de joie à leur premier réveil :
De sentiments, images toutes pleines !

Qui sait ? peut-être en ces épanchements
Se disent-ils les angoisses de l'âme,
Et les retours sur ces évènements
Qui, du bonheur leur brisèrent la trame ?
Peut-être aussi, pour un sombre avenir
S'expriment-ils bien des communes plaintes ?
Quoi qu'il en soit, près d'eux peuvent venir
Tous ces humains, viles âmes étreintes
Par l'égoïsme issu de cruauté.
.....
.....
Déjà dans l'air vole la tiède brise,
L'ardent soleil a ramené l'été ;
Plus de prison ! Il faut que je la brise !
Vivez enfin en pleine liberté :
C'est votre droit, enfants de la nature !
Pauvres captifs, vous l'avez acheté
Au prix forcé d'une longue torture.

Sur la pelouse, au centre d'un bosquet,
Parc entouré des plus riants ombrages,
Je leur prépare un asile coquet,
Fait de gazon, de fleurs et de feuillages
Et d'un gentil baquet.
Libres ils sont de fouler la verdure,
Libres d'errer, où les portent leurs pas,
Sous le soleil, sous la fraîche bordure,
Sûrs qu'un intrus ne les troublera pas.
Mais, hélas ! que peu dure
Pour la progéniture
Des sauvages climats,
L'attrait de ces appâts !
Avec soin et mesure,

Comme en la nuit obscure
Le voleur, sans fracas
Tous deux rampent bien bas :
L'épaisse couverture
Du verdoyant amas
Sans peine assure
Tous leurs ébats !
Dieu ! quelle ardeur ! Qui donne ainsi des ailes
Aux fugitifs ? O chère Liberté !
Qui ? Sinon Toi ! Tes douceurs sont de celles
Pour qui chacun quelquefois a quitté
Même l'Éden, au risque d'un naufrage !
J'ai pitié d'eux ; je les ramène au port
Et tente tout pour gagner leur suffrage,
Mais rien n'y fait. Toujours, toujours plus fort,
L'intime feu de ce besoin suprême
Entraîne encor mes hôtes loin de moi.
Ah ! pour le coup, mon angoisse est extrême :
Et, cependant, si douce était ma loi !

Je les pleurai, car pour eux, la campagne,
C'était, hélas ! la misère et la mort.
Je le sais bien ; quiconque a sa compagne
Peut affronter les rudes coups du sort.
Mais que pouvait, même Coco le brave,
Trop jeune alors pour parer aux dangers,
Et point expert, à travers mainte entrave,
A se pourvoir en pays étrangers ?

Tu t'en souviens, ami, dans une épître
Je te disais ma perte et mes regrets.
Tu me raillas sur ce triste chapitre,
M'invitant même à couvrir de cyprès

Cette nouvelle et touchante mémoire.
Mon intérêt aux jeunes sauriens
Sans doute fut une plaisante histoire,
Que tu classas parmi les petits riens ?
Point d'élégie ai-je alors composée ;
Mais aujourd'hui j'ai voulu te surprendre,
Te faire voir, qu'une fois reposée
Sur quelque objet, la muse sait attendre,
Et trouver jour à ses épanchements.

Un beau matin, rêvant à l'aventure,
Je vis soudain quelques frémissements
Agiter l'onde auprès de la verdure ;
Puis j'aperçus dans le baquet désert
Comme un reflet d'un des hôtes en fuite,
Et mon oreille ouït un doux concert.
Je m'approchai, plein d'espoir, tout de suite,
Et vis, ma foi, notre illustre Coco,
Tranquille au bain, soupirant sa musique !
Longtemps, longtemps, j'écoutai si l'écho
M'apporterait une réponse unique
A cet appel ? Mais, non ! ce fut en vain,
Coco, tout seul, reprenait son asile.
Et sa compagne ?... Oui, sans être devin,
Il m'est, ce semble, extrêmement facile
De dire ici que l'autre assurément
N'était rien moins que sa chère compagne.
La preuve ? Eh bien ! la voici carrément.
L'autre orpheline, au loin, vers la campagne
Cherchait toujours à mener son ami :
Elle voulait être une libre mère,
Ou bien donner son corps à la fourmi.
Non, non, jamais la tâche trop amère

De mettre au jour d'infortunés captifs,
Ne devait être à son âme imposée !
Aussi, lorsque chacun des fugitifs,
Voulut choisir une route opposée,
L'autre eut, belle âme fière,
D'héroïques propos :
" Va ! va ! Si la chaîne t'est chère,
Adieu ! retourne à ton repos !
Liberté, soit ! même avec la misère !
Mais, esclavage ! Oh ! non, plutôt la mort ! "
Et, frémissante, elle dut, sur la terre,
Résolument attendre que son sort
Par le trépas ne fût plus l'esclavage !
Coco, plus homme, au tentant souvenir
Des oignons que l'Égypte à son rivage
Lui prodigua, voulut y revenir ;
Et c'est ainsi que cet étrange drame
Des sauriens ne laissa que Coco.

Il fut fêté, repu, choyé, mais dame !
Je lui tressai tout autour de son eau,
Pour l'avenir, une chaîne dorée.
Dès que survint la saison des frimas
J'eus avec soin sa place préparé ;
Et bientôt même, oubliant ses climats
Et sa rive adorée,
Coco, content et gras,
Malgré la foi jurée,
Ne les regretta pas !

SONNET

SOUVENIR PÉNIBLE D'UN ACCIDENT MALENCONTREUX ET SOUHAITS POUR 1882.

Un souvenir, ami, pour ton âme bien née.
Reconnais-tu ce cri ? "Quoi ! Malheur ! en morceaux !
"Compagne de quatre ans, fidèle cheminée,
"Hélas, brisée ! O main, déplore tes assauts ! "

Ce bon verre en débris ; cette lampe étonnée,
Sont pour tes souvenirs comme deux vrais berceaux.
Pourquoi l'un s'en va-t-il avec l'infortunée,
Laissant à nos regrets deux informes monceaux ?

En ce jour, avec toi, plus heureux je l'espère,
Mon cœur vient recueillir d'un an qui fut prospère
Les plus doux souvenirs, pour t'en faire un souhait.

Que ce vœu d'un ami, le Bon Dieu le connaisse ;
Et veuille, en son amour, que chaque fleur renaisse
Plus belle au Nouvel An, plus chère en mon bouquet !

Sous les rameaux du noir cyprès,

Arbre de deuil et de regrets,

Que, de sa voix douce et sonore,

L'Espérance console encore,

En face de cruels décrets,

Le cœur blessé qui les déplore !

ÉPINE ET SOUVENIR.

Es-tu père ?... Oh ! d'où vient (du ciel ou de la terre)
Cette voix dont l'accent m'est un double mystère ?
Suis-je père ?... Penser plein du céleste miel !
Suis-je père ?... Pourquoi m'abreuver de ce fiel ?
Es-tu père ?... Ami, va, qui hèle ainsi mon âme !
Es-tu père ?... Cruel qui ravive ce drame !
Amertume et bonheur, hôtes du même toit,
Vécûtes-vous jamais d'un lien plus étroit ?
Oui, je suis père : heureux, que je bénis, que j'aime !
Oui, je suis père : hélas ! et je sens le blasphème
Brûler ma lèvre ardente, ô mon Dieu ! mais ton cœur
De l'espérance, au mien distille la liqueur.
J'entends ton long soupir : plus que moi tu fus père,
Et la mort t'a blessé. Paix donc, mon cœur, espère !
Pour lui, pour toi, pour tous, c'est la loi du destin :
Le sombre Golgotha suit toujours le festin !
Du lait la saveur douce a bien courte durée,
Et que sa masse aigrie est tôt défigurée !
Du bonheur ici bas c'est le sort rigoureux.
Ne sais-tu, pauvre cœur, que le vin généreux
Perd vite sa vertu : l'acide la remplace ;
Que des chants aux soupirs ainsi notre âme passe ;
Que le cyprès s'élève où grandit le laurier ;
Que l'épine et la rose croissent sur le rosier ;
Que comme le zéphyr l'autan vient de la nue ;
Que tôt la lèvre chaude est froide devenue ;

Que le baiser de vie est à celui de mort
L'aube à peine entrevue ; et que la nuit en sort,
Triste, ~~à nos~~ aux regrets ayant à ne donner qu'un rêve ;
Qu'à l'ombre de la joie, aussitôt se soulève
Le spectre inexorable étendant ses longs bras :
Que nos chers premiers nés y tombent ici bas,
L'âme les enfantant pour l'étreinte sinistre ;
Qu'en ce rôle cruel la nature est ministre
Des desseins infinis qui régissent le monde,
Et que le cœur sensé se soumet et ne sonde
Ni l'amour ni le but du grand cœur éternel ?
Ainsi le veut sa loi. L'arbuste originel
Est la tige vouée à nourrir de sa vie
La greffe disparate, où le bonheur convie
L'angoisse et la douleur à germer en son lieu.
A tout plaisir, sa peine, et notre âme au milieu !

— Père, cueille l'amour, au jeune front de celle
Qui t'y garde du cœur la pieuse étincelle ;
Cueille à sa douce lèvre un frais baiser de fleur ;
Retrouves y son âme et celle de sa sœur.
Sa sœur ! Adèle, un ange ! Aurore à peine éclose
Dont Dieu, jaloux, au ciel reprit l'écharpe rose,
Et, dans le sombre azur, éclairant notre nuit,
A nos regrets laissa l'étoile qui luit :
Rayon tombé du cœur ! Regard de l'espérance !

Qu'il était beau, pourtant ! (Je pleure quand j'y [pense)
Le rosier de ma vie où brillaient au soleil,
Presque sœurs d'un matin, du même éclat vermeil,
Deux roses, tendres fleurs, si près l'une de l'autre
Que chacune disait : " Cette tige est la nôtre ; "
Que la goutte d'amour était rosée à deux,

Les calices unis se la berçant entre eux ;
Et qu'au même baiser chacune avait sa lèvre !
Pourquoi, mon Dieu, faut-il que cette main nous sèvre,
Qui se plaisait d'abord aux plus douces faveurs ?
La tienne fut jalouse : en dépit de mes pleurs,
Elle cueillit ma rose au pied de son aînée !
Ah ! que n'a-t-elle aussi son épine entraînée !
Si tu prends le trésor, prends en le souvenir.
Oh ! plutôt, sois humain ! laisse un père obtenir
Celle qu'il aimait tant, la rose de son âme,
Que les deux sœurs encor, sans douleur et sans blâme,
Il puisse en un baiser couvrir de son amour.
Père, ne sens-tu pas quel serait son retour ?
Mais, non, je fais un rêve ; et l'épine acérée
Déchirera toujours mon âme lacérée ;
Les pleurs de sang seront sur l'arbuste attendri
La trace de la rose et du baiser fleuri !
Adieu donc pour ce monde, ô ma fleur, ô ma rose !
Adieu ! Que de son sang mon pauvre cœur arrose
(Plutôt saigner toujours, que jamais l'en bannir.)
L'épine de douleur où pend ton souvenir !

Père, j'en avais deux qui remplissaient mon âme :
Deux beaux anges d'amour qu'enveloppait ma flamme ;
Deux sœurs au front serein qui dormaient en mes bras,
Confondant leur haleine et ne se quittant pas.
Ma bouche les nommait, doux noms ! Marie, Adèle.
Mon cœur à leurs baisers disait : "Voilà ! C'est elle,
Ma fortune ici-bas, ma fortune sans prix."
Pourquoi le bien donné, fut-il sitôt repris ?
Cette aube, dont un père illuminait sa vie,
Devait-elle être, ô Dieu, des ténèbres suivie ?
J'en avais deux alors, aujourd'hui sur mon sein

Je n'en presse plus qu'une. Ah ! quel fut ton dessein ?
Le passé te vit bon, le présent doit-il croire
Que ta main me poursuit d'une cruauté noire ?
Pardon, mon Dieu, pardon ! Mais je les aimais tant !
Comprends ma plainte, excuse un père regrettant
Sa fille ! — "Eh ! mais encore, il te reste Marie." ·
C'est vrai, merci, mon Dieu ! Cette fille chérie,
Je le sais, comme l'autre, un précoce trépas
Eût pu vers ton séjour l'enlever de mes bras.
Merci, mon Dieu, merci," je veux taire ma plainte,
Pour l'avenir, à toi m'abandonner sans crainte,
Et proclamer partout qu'au ciel est un Dieu bon.
Ta paternelle main m'a conservé ce don ;
Et je puis chaque jour en jouir, heureux père.
Musique, tendre écho, qui sur mon âme opère,
Chaque jour, cette voix, âme de mon enfant,
Vient charmer mon oreille ; et mon front triomphant
De sa bouche reçoit le précieux échange
Où je sens, au baiser, pour moi vivre mon ange.
Je vois ma fille, enfin, je lui parle, elle est là !
Tout ce qu'un père aimant peut donner, elle l'a.
Pour elle mes soucis, pour elle mes détresses ;
Pour elle mes faveurs, pour elle mes tendresses ;
Marie est mon aurore, et pour elle mes yeux !
Mais elle, pauvre sœur, ange au loin dans les cieux,
Que puis-je lui donner ? Comment approcher d'elle ?
Une chose ici-bas, comme un père fidèle,
Puis-je, avec l'espérance, en mon cœur retenir :
Adèle, je te garde et donne un souvenir !
Un souvenir à toi, mon Adèle chérie,
Un souvenir profond, intime rêverie ;
Un souvenir sans fin, mon bel ange perdu ;
Un souvenir de père, où mon cœur descendu,

Retrouve toujours frais le parfum de ta bouche
Et mon amour toujours veillant près de ta couche,
Comme aux jours de bonheur, où berçant ton sommeil,
J'épiais ton sourire à ton charmant réveil !
Un souvenir ! C'est peu. Mais c'est tout ce qui reste !
Va, mort, cruel bourreau, mon âme te déteste !
Tu l'as pris mon enfant, monstre, spectre odieux !
Et jamais plus glissant dans ces longs flots soyeux,
Boucles d'or encadrant une tête coquette,
Mes doigts n'effleureront son front de pâquerette !
Jamais plus mon regard dans ses grands yeux d'azur
D'une âme ne boira le premier rayon pur !
Jamais plus cette voix, à mon cœur sans pareille,
Ne pourra de doux noms réjouir mon oreille !
Jamais plus au matin, ni jamais plus au soir
Mon enfant sur sa couche où j'aimais à l'asseoir
N'exprimera le vœu, ni l'adieu de tendresse !
Jamais plus dans mes bras riant à ma caresse ;
Jamais sur mes genoux bondissant à mes chants,
Jamais plus à ma main sautillant dans les champs,
Jamais plus gazouillant, ni jamais plus en larmes !
Elle n'est plus pour moi ; de tous ses tendres charmes,
Hélas ! père éploré, je n'ai qu'un souvenir !
Qu'il dise au moins les traits qu'il a su retenir.

Je la revois toujours, fraîche et souple liane ;
Tout près du fond chenu sa blonde tête plane,
Son petit bras serrant le cou de grand papa.
Une brosse polit et repolit la tête ;
Soudain pour un baiser l'active main s'arrête ;
"Mal? dis, papa ! Mal? Non ! Encore un coup ; voilà !"

Je la revois toujours dans sa capuche blanche,
Ange à l'abri dormant sous le vieux front qui penche,

Ses boucles ombrageant le sein de grand-papa :
L'aïeul d'un pas rapide emporte sa fortune,
Gardant son cher trésor de rencontre importune :
Pour lui, c'est l'avenir. Hélas ! il se trompa.

Je la revois toujours, l'œil chargé de tristesse,
Buvant chaque détail de Poucet en détresse,
Assise toute rose aux pieds de grand-papa :
Les pleurs tombent brûlants ; il faut changer l'histoire,
Et bien vite à Poucet accorder la victoire !
Mais rien ne fut changé quand la mort la frappa.

J'entends toujours sa voix, explosion de l'âme,
Trouver de ces accents, tout d'ardeur et de flamme,
Où vibre pour sa mère un amour triomphant :
Mère si tu mourais, je saurais bien te suivre ;
J'avalerais sans peur une épingle de cuivre,
Et morte, près de toi coucherait ton enfant !

J'entends toujours sa voix, écho d'une foi vive,
Protester que quand même il faut qu'Adèle vive
Tant que dans ces bas lieux sa mère restera :
" Sois tranquille, maman, ne crains pas que je tombe ;
Je saurai m'échapper de la plus noire tombe ;
Plus fine que la mort, Adèle en sortira."

J'entends toujours sa voix, vrai cri de sympathie,
D'une parole émue, énergique et sentie,
Pour sa mère adoucir la veille du labeur :
" Quoi, pauvre mère, encor ! Travailler sans relâche !
" Si j'étais grande, va, seule j'aurais la tâche ;
" Que n'ai-je un million pour payer ton bonheur ! "

Je l'admire toujours, chérubin sur sa couche,
Enlaçant de ses bras et pressant à sa bouche,

La tête et les yeux clos de sa compagne et sœur :
Si parfois le sommeil défait la douce étreinte,
Le bras reprend son pli, le baiser, son empreinte !...
... Et ce rêve aujourd'hui ne vit plus qu'en mon cœur !

Je l'admire toujours, petite âme de brave,
Ferme, sans sourciller, de sa voix la plus grave,
Pour sa sœur affronter l'ire de grand' maman :
" C'est ma sœur, entends-tu ? Le maître, c'est son père !
"... Je te défends ainsi d'exhaler ta colère ! "
Et l'on sent bouillonner la lave d'un volcan !

Je l'admire toujours, pour sa chère Marie,
Fidèle aux vrais devoirs de camaraderie,
Lancer la rebuffade au vilain rapporteur.
" Quoi ? c'est ma sœur, silence ! Et seule, à notre mère
" Il me sied de parler en toute cette affaire !..."
Si jeune, et tant de tact ! Quel esprit protecteur !...

Je sens son petit cœur gonfler dans sa poitrine : [grine!
Ses pleurs coulent à flots. Mon Dieu ! qu'elle est cha-
Que contemple son œil ? L'aile d'un pauvre oiseau.
" Maman, méchant minet a mangé tout le reste.
" Pauvre petit oiseau, que ton sort est funeste !
" Oh ! pourquoi quittas-tu ta mère et ton berceau ? "

Je sens son petit cœur, vénérant la vieillesse,
Se fondre et compatir à sa moindre détresse :
" Si grand-papa, pourtant, était pauvre demain !
" Un petit sou, maman, pour ce bon vieux qui chante :
" Écoute ; il est français ; sa voix est si touchante !
" Sa barbe est toute blanche ; et vois, il tend la main ! "

J'entends la douce voix dire avec allégresse : [presse!"
" Deux sous ! Marie ! Allons ! viens vite, le temps

Sous et salut aux deux valent un vrai succès;
Et la petite accourt dans les bras de sa mère :
" Pense un peu, là, maman, si je suis toute fière!
" Il ôte son chapeau, puis bénit en français ! "

Je sens son jeune cœur, nature généreuse,
Prêt à se dépouiller pour toute malheureuse :
" Si sa sœur, ou bien elle, avait le même sort !
" Donne, donne, maman, à la pauvre petite :
" Des robes, j'en ai trop, donne, qu'elle en profite;
" De mon tiroir, maman, donne tout ce qui sort."

Je sens son tendre cœur, plein de mélancolie,
Se serrer, avoir froid devant l'anomalie
De l'enfant au cercueil dans le blanc corbillard :
" A-t-il été méchant, que Dieu prenne sa vie ?
" Mais sa mère en courroux n'en a donc plus envie ?
" Lui ! si petit pourtant ! passe encore un vieillard ! "

Je lis dans son œil bleu, comme un sentiment vague,
Lueur phosphorescente au sommet de la vague,
Son premier rêve au ciel, là-haut, chez le Bon Dieu :
" Ainsi marraine est morte : au ciel elle est partie ?
" C'est la maison de Dieu, là, dans l'azur bâtie?
" Que n'y suis je, maman, mais sans te dire adieu ! "

Que j'aime à contempler, grave de révérence,
Son candide regard où perce l'espérance
D'un retour : au saint lieu, son âme reste encor !
" Oh ! maman, que c'est beau ! Chants, fleurs, encens, [lumières,
" Musique ; à genoux tous, dès les cloches premières ;
" Debout le prêtre ; et Dieu dans un nuage d'or ! "

La veille du départ, plus pensive et plus sage,
Au livre de maman, juste à la belle page,

Que cherche-t-elle ainsi, près de l'ange gardien ?
" Ouvrant son aile blanche, est-ce Dieu notre père ?
" Dans le berceau, l'enfant, est-ce moi, bonne mère ?
Dieu, dis-tu, veille ainsi mon repos quotidien."

L'heure fatale sonne : Au calvaire, mon âme !
La vie en vain résiste : on voit baisser la flamme :
Mon ange va partir ! Dieu veut ma place ici.
Navré, soudain je sors le signe tutélaire,
(Mère, que j'eus de toi !) Sur l'humble scapulaire
L'enfant pose un baiser, le passe et dit... " Merci ! "

Plus d'espoir, ô mon Dieu, le croup tient sa victime.
Cruel, cruel bourreau, quel peut être son crime,
Pour l'oppresser, serrer, pour l'étrangler ainsi ?
Chère mignonne étouffe : elle croit, elle espère
Voir la crise cesser dans les bras de son père :
Je berce, elle sourit et murmure... " Merci ! "

Ah ! je vis l'agonie au jour de la naissance,
Pourquoi la voir encor, torture horrible, immense,
Briser la pauvre mère en cet affreux souci ?
Ivre d'amour, guettant l'âme sur l'autre lèvre,
De la sienne sans trève elle baise avec fièvre !
Un souffle lui répond : " Bonne maman, merci ! "

Merci, merci, belle âme ! Ah ! c'est bien mon Adèle,
Sensible jusqu'au bout, et jusqu'au bout fidèle !
Dieu l'aimait trop déjà ! Dieu la voulait aussi !
Adieu donc, ô mon ange, adieu pour ce bas monde !
Quand le ciel finira notre peine profonde
En nous réunissant, ange, dis-lui... Merci.

Je la garde toujours cette chère mémoire,
Plus passionément que le guerrier, sa gloire.

Ne me demandez pas pourquoi je l'aime tant ;
Mais demandez plutôt à l'Être Tout Puissant
Pourquoi Sa Main Divine, avec tant de richesse
Dota ce petit être à qui va ma tendresse ?
Oui, pourquoi Son Grand Cœur fit-il goûter au mien
Cette âme captivante et faite pour le Sien ?
O précieux regret, que ta coupe est amère !
Fallait-il tant payer mon bonheur éphémère ?
Ne me demandez pas pourquoi plus que sa sœur
Elle paraît tenir la fibre de mon cœur ?
La dernière venue est toujours plus chérie ;
Des roses l'on sent mieux la dernière fleurie ;
Celle qui plus souvent repose dans vos bras
Pour le cœur paternel semble avoir plus d'appas !
Et puis, qui n'a senti, quand le destin sévère
Ravit avant le temps une âme qui fut chère,
Que l'être dans la tombe à jamais descendu
Est le plus cher toujours, parce qu'il est perdu.

Puisse ce cri du cœur, Adèle, mon bel ange,
Tout parfumé d'amour, jusqu'au tien parvenir !
Descends sur ton rayon de gloire sans mélange,
Chère petite, viens dorer mon souvenir !

VOIX AMIE

Qui pleure ainsi ces larmes d'amertume ?
D'où vient ce cri, cette plainte posthume ?
Qui se lamente ? Est-ce pauvre Rama ?...
" C'est toi, mon frère ! à flots puise en mon âme
L'onde qui calme et que ton cœur réclame :
Le Christ aima ! "

Ton cœur blessé saigne et gémit. Quel glaive
Perce ton flanc, malheureux enfant d'Eve ?—
Quel autre hélas ! le glaive de l'amour !—
Viens, pauvre cœur, j'en connais la souffrance,
Car j'en mourus dans la sublime transe
Au sombre jour !

Quel être aimé ta Muse en son délire
Evoque-t-elle, aux sanglots de ta lyre ?
— J'avais un ange : il manque à mon bonheur !
— Viens, pauvre père. Un fils qui vit sa mère
Debout en pleurs au pied de son calvaire,
Comprend ton cœur !

Tu l'aimes bien, cet ange de tes rêves ?
Si de ta foi tendrement tu soulèves
Le léger voile ; où le veut-elle ? Au ciel !
Vois-y le Christ qui dans ses bras la berce
Et de son cœur avec amour lui verse
Le divin miel !

Souvent hélas ! dans la sombre vallée
L'ange succombe, et l'âme désolée
Pend en lambeaux aux ronces du chemin !
Bénis mon cœur : le Christ en sa tendresse,
Pour elle et toi, t'épargne la tristesse
Du lendemain !

Oui, je le sais, douce était sa caresse,
Doux son baiser : je comprends ton ivresse
Et tes regrets ; mais, frère, sans bannir
L'espoir divin dont, Christ, je suis le gage.
Qui croit beaucoup, savoure davantage
Le Souvenir !

Les riches dons de sa jeune nature
Chez ton enfant appelaient ta culture.
Ce champ perdu, reprends alors le tien ;
Ta fille heureuse aux efforts de ton âme,
S'applaudira d'unir en même flamme
Christ et chrétien !

De l'espérance au ciel, brille l'étoile !
Viens, et le Christ dirigera ta voile
Loin de l'écueil où souvent tu sombras.
La vie est courte ! Et là-haut, suppliante,
Une âme attend : Ta fille souriante
Te tend les bras !

A MON AMI E. AUBERT.

SYMPATHIES FRATERNELLES

DANS LE

MALHEUR QUI BRISA SA VIE

ET

LUI ENLEVA UNE ÉPOUSE BIEN-AIMÉE.

AUX HEURES CRUELLES DU MARTYRE!

Chut, ô ma muse ! il pleure !
Se taire est compatir :
Sainte doit être l'heure
Que l'angoisse demeure
Sur l'âme du martyr !

Muse, son cœur n'écoute
Que le douloureux bruit
De la plaintive goutte
Répétant sous la voûte :
Ton bonheur est détruit !

Muse, c'est l'agonie !
L'ange de la douleur,
A sa lèvre pâlie,
Presse jusqu'à la lie
La coupe du malheur !

Muse, c'est le calvaire !
Son âme, sur la croix,
Près du Christ et sa mère,
Dans une transe amère
Meurt deux morts à la fois !

Du cœur, harpe éolienne,
Recueille le soupir,
Que son âme chrétienne
Exhale sur la tienne,
Avant de s'assoupir !

ÉLÉGIE FRATERNELLE

A MON AMI E. A.

Déjà la feuille tombe,
Déjà passe la fleur,
Mais non pas ta douleur.
Noble ami, tout succombe ;
La terre est une tombe
Et le temps un voleur.

A genoux sur sa couche,
But sacré de tes pas,
Pleure, ami, son trépas ;
Mais écoute sa bouche
Dire ce mot qui touche :
Non, l'amour ne meurt pas !

Comme aux jours des caresses
Où l'on rêve des cieux,
Ici même, en ces lieux,
L'amour a ses tendresses,
Et le luth des tristesses
Des sons harmonieux.

Chrétien pleurant sur terre,
Qu'est la vie ? Un sommeil.
A demain le réveil !
Demain, près d'elle espère
D'entrer dans la lumière
De l'éternel soleil.

De son aile rapide
Le temps a ramené
Le jour infortuné.
O cruel homicide !
La terre reste vide,
Et le deuil obstiné.

Sur cette tombe chère,
O divine pitié,
Inspire l'amitié !
" Ami, je suis ton frère :
" De ta douleur amère
" Donne-moi la moitié."

HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN!

A mon Ami E. A...

Ai-je rêvé, mon Dieu ? Quel atroce mirage !
N'est-ce pas, je m'abuse ?... Où puiser le courage,
Sur ton roc isolé que baigne un double flot,
De contempler ton front en ce morne entourage ?...
Ainsi ta barque, hier, a sombré dans l'orage ;
Et cet écho navrant, ami, c'est ton sanglot !

Sur l'onde du bonheur, hier, ta blanche voile
Glissait, coquette encor, sous la foi de l'étoile ;
Confiante colombe ignorant le vautour,
Inconsciente encor de la fatale toile
Et du monstre fatal qui s'y cache et s'y voile,
Ta joie, hier, allait et voltigeait autour !

Hier encor, ami, sous la céleste voûte,
Tout était à l'espoir ; car sur la douce route
Vous cheminiez tous deux aux battements d'un cœur,
Sans appréhension, l'ombre même d'un doute !
Quand on est deux sur terre, est-il rien qu'on redoute ;
Ou dont l'amour puissant ne se sente vainqueur !

Et tout seul, aujourd'hui, tu gravis ton calvaire ;
Et tu laisses ton âme aux ronces de la terre ;
Et l'amour ceint ton front du bandeau du martyr ;
Et ta joie égorgée est froide en son suaire,
Et ta nacelle jonche un écueil solitaire ;
Et tu vis, de l'épave, Elle et tout s'engloutir !

Oh ! je le sais, ta plaie est toujours aussi vive.
Va, je comprends ta peine, et, sur la triste rive,
Ta plainte gémissante et ton vaste regret !...
Et pourtant, en ce jour, ma voix presque plaintive,
Pour t'offrir mes souhaits, bien franchement arrive !
Le sympathique accent serait-il indiscret ?

Vois, je mêle mes pleurs à tes brûlantes larmes ;
Je bus à ton bonheur, je veux de tes alarmes ;
Je soupire avec toi, car nos âmes sont sœurs.
Soit ! compte sans repos ses vertus et ses charmes ;
Plonge dans ta blessure et replonge ces armes ;
Dans l'amertume encore est-il quelques douceurs !

Reviens, passé, reviens ! ouvre tes perspectives !
Remontez de l'abîme, ondes trop fugitives !
Roulez, courez toujours, au brillant avenir ;
Que vos flots en passant, dans leurs courses hâtives
Frappent encor ce roc : nos âmes attentives
A leurs échos chéris vivront du souvenir.

Rêvons, rêvons, ami ! Le rêve a son délice ;
Et Dieu nous le donna pour briser, du supplice,
L'aiguillon trop cruel quand il est trop constant.
Le plus brave guerrier quitte parfois la lice,
Et parfois, en secret, au loin d'elle se glisse
Pour un peu respirer, et rêver un instant !

Douce image d'hier, belle âme aux blanches ailes,
Cœur noble et généreux, qui connus tous les zèles,
Reviens planer encore au Zénith du ciel bleu !
Rayonne sur ce cœur, dont toutes les parcelles
Sont, en te reflétant, comme des étincelles,
Qu'en commune atmosphère allume un même feu !

Tu sais le mot divin qui ravissait son âme,
Bouche toujours fidèle et que l'autre réclame,
Sur sa lèvre altérée, oh ! pose-le bien doux !
Pour sa grande douleur, tu connais le dictame,
Panse-la de ta main, ta tendre main de femme !
Qu'il bénisse en aimant, et baise à deux genoux !

Habitante des cieux, saisis l'urne céleste ;
Qu'à flots le Léthé coule, et qu'en l'autre âme reste
L'unique souvenir du plus heureux amour !
Soupirs, regrets cuisants, tristesse qui proteste,
Passez ! Revive en roi, malgré le coup funeste,
L'unique sentiment qui fit son plus beau jour !

Et, pourtant, cher encore est l'écho de mémoire,
Qui du passé remonte en un concert de gloire,
A l'écho du présent s'unissant pour bénir.
Comme l'âme immortelle, ami, tu peux m'en croire,
Cette vie a bravé trépas et tombe noire ;
Et c'est un riche bien qui doit t'appartenir.

D'ailleurs, ami, réponds !... Sur cette humaine grève,
Pour l'âme que veux-tu, de la veille ou du rêve ?
Un tel passé vaut bien la veille du présent ;
Et vivre avec telle ombre, ici-bas vous élève
Au-dessus du marais qui dans l'âme soulève
Le dégoût de la terre et de son faux luisant.

Je suis, tu le sais bien, de ceux, comme toi, frère,
Qui trouvent du bonheur au penser solitaire ;
A converser et vivre avec leurs morts aimés.
Le cœur est un soleil ! Comme l'autre, la terre,
Il éclaire la tombe ; et, bien loin de se taire,
Elle se peuple et parle : ils y sont animés !

Admire, vrai croyant, sur le bord de la tombe,
Douce libératrice, aux regards de colombe,
La vierge du repos ! Voilà, frère, la mort !...
N'est-ce plutôt la vie ?... Heureux l'être qui tombe !
Il échappe au néant, au moment qu'il succombe,
Et des bras de la vierge, il atterrit au port !

Si le flot du Passé, te jetant son écume,
Ne fait vibrer en toi qu'un écho d'amertume.
Sur le roc du Présent, quitte le triste bord.
Viens au cap, où l'espoir perçant l'épaisse brume,
Rayonne comme un feu que la foi vive allume,
Et jette dans la nuit son consolant accord.

Relève vers le Ciel ton humide paupière !...
A la voûte voisine une douce lumière
Brille et t'invite, ami : c'est le phare du cœur,
L'étoile de tes yeux, fidèle à la frontière ;
C'est son tendre regard au bout de la carrière,
Attendant le retour de son noble vainqueur !

Dans le proche horizon, sur la vague qui penche,
Vois-tu bien la nacelle avec sa voile blanche ?...
Vers le port éternel elle court s'abriter.
Reconnais-tu la main guidant la frêle planche ?...
Par un geste touchant où tout un cœur s'épanche,
Elle t'intime, ami, qu'elle vient t'emporter !

A deux jets de ton roc, Demain roule son onde :
Encore un bond, regarde ! et la lame profonde
Va toucher au rivage et sur toi se briser !
Voici venir le flot ! Dans cette voix qui gronde
Reconnais le signal parti de l'autre monde !
Elle t'attend, ami ! Ton exil va cesser !

Aujourd'hui même encor, ton âme se désole :
Hier te fut cruel ! Que Demain te console !
C'est le vœu d'un ami t'offrant ses bons souhaits.
Du Christ compatissant, oh ! puisse la parole,
Redite par la voix de ta céleste idole,
Adoucir ta douleur et tes cuisants regrets !

1er Janvier 1882.

A E. A..., SON DIGNE AMI !

SOUVENIR, RECONNAISSANCE
ET SYMPATHIE.

O toi, tant caressée,
Du parterre l'honneur,
Ma plante, ma Pensée,
Qui cause ta langueur ?

Hier encore bercée
Au souffle de mon cœur,
Sur ta tige élancée,
Tu brillais de vigueur !

Ta corolle baisée
Donnait tant de douceur,
De parfum, de rosée,
De grâce et de fraîcheur ;

Que mon âme abusée,
Sur ton front et sans peur
Voyait toujours posée
La gloire du bonheur !

Et ce matin froissée,
Couverte de pâleur
Et la tête baissée,
Tu me jettes un pleur !

Quelle haleine glacée
A terni ta couleur ?
Quelle main t'a blessée ?
Tu saignes... tendre fleur !

— Glorieuse pensée,
Pour la belle âme sœur
Sur ma tige dressée,
Je gardais ma verdeur.

Mais ma gloire est passée...
Pour qui donc ma splendeur ?...
L'amie est terrassée !...
Pour qui suave odeur ?...

Que sa lèvre empressée
Eût goûté ma fraîcheur !...
Sur sa tombe laissée,
Je resterai sa fleur.

Prends ma tige brisée,
Sans sève et sans vigueur.
Auprès d'elle posée
J'aurai moins de douleur.

Sur l'estime basée
La sympathique ardeur,
Du ciel favorisée,
Cultivait cette fleur ;

Et la plante arrosée
Du sentiment vainqueur,
Croissait, belle, irisée,
Quand le destin moqueur !...

Au calice enchâssée,
Hors des coups du malheur
Je te croyais placée,
Semence du bonheur.

Et t'en voilà chassée !...
Et la mourante fleur,
De sa main caressée,
N'y peut laisser un pleur !

Cette larme versée,
Tribut de ma douleur,
Qu'elle soit ramassée
Par une autre âme sœur.

— Pour l'ère commencée,
Au tien, comme à son cœur,
J'apporte ma pensée,
Victime du malheur.

Noble âme délaissée,
Dans le sein du Seigneur
L'autre t'a devancée !...
Cherches-y ton bonheur !

MARIE V. CONSTANT.

1er Janvier 1883.

1er JANVIER 1888

Tu sais, ami, quand même elle végète
Au flanc durci de l'hostile rocher,
Tant qu'elle vit, l'humble et pâle fleurette,
Quand sur son front la nuit vient se pencher,
Tend son calice aux gouttes de rosée.
Fraîcheur et vie y coulent à pleins bords ;
Et sa compagne, à ses pieds arrosée,
Herbette ou mousse, y retrempe son corps :
Frémissant d'aise et regorgeant de sève.
Que les zéphyrs viennent les caresser
Soir et matin, quand la brise se lève,
Un doux frisson répond au doux baiser ;
Et les trois sœurs deviennent trois amantes !
Telles encor sont-elles au réveil !
Pleines d'espoir, à l'abri des tourmentes,
Les premiers feux d'un bienfaisant soleil
Les trouveront prêtes à lui sourire.
La vie est douce ! et chacune la veut :
Mousse, herbe, fleur, pas une qui n'aspire,
Pores ouverts, tout autant qu'elle en peut !
Toutes, ami, ne craignent qu'une chose :
Le doigt glacé, le toucher de la mort !
Car dans le gouffre, herbe, fleurette, rose
Ou simple mousse, il faut, aux coups du sort,
Que roulé, tombe et s'abîme engloutie
Comme un néant, leur dépouille sans nom,
Quoi qu'elle soit, d'où qu'elle soit partie !

Tu sais, ami, tant que le moindre son,
Voix ou soupir, mot d'allégresse ou plainte,
Émeut le flanc du sonore granit,
Le roc s'anime, et du fond de l'enceinte
L'écho fidèle à chaque son s'unit ;
Mais aussitôt que règne le silence,
La grotte vide est un muet tombeau !

Muette aussi la harpe qui balance
Son cadre d'or, son socle le plus beau,
Mais dénudé, sans fibre éolienne !
Pour résonner sous l'aile des zéphyrs,
Il faut qu'au moins la harpe aérienne
Tende, parfaite, une corde aux soupirs.
Il s'en exhale un chant harmonieux ;
Une âme y vibre et chaque brise ailée
La fait parler comme la voix des dieux !

Et qu'est le cœur au souffle qui l'anime,
Sinon la harpe où chante l'amitié ?
Qu'est-il, ami, sinon la grotte intime
Où cœur, écho, résonnent de moitié ?
Comme la fleur, comme l'herbe modeste,
Comme la mousse aux parois du rocher,
Le cœur veut vivre, et, plein d'attente, reste
Coupe tendue à qui daigne étancher
L'ardente soif qui lui brûle les veines !

Pardonne encore au besoin de rimer :
Si pour Boileau c'étaient les justes peines
De ses péchés, c'est bien celle d'aimer
Pour le Breton qui veut dire son âme.
Prête l'oreille aux sincères accents ;
Ami, de toi c'est tout ce qu'il réclame !

L'autre a pâli devant des feux naissants ;
Pour nous se lève une nouvelle année !
Aux bords nouveaux du lac mystérieux
Où l'onde dort couvant la destinée ;
Devant le flot qui reflète les cieux,
L'ombre, l'azur et l'étoile bénie ;
Loin du passé, des regrets, des adieux,
Au centre même, où sur la nappe unie
Le ciel est clair et l'astre radieux,
Sème en ce jour la pléiade brillante,
De tes désirs, de tes vœux les plus chers.
Sois plein de foi : car ton âme vaillante
A bien gagné, par ses chagrins amers
Et son courage, une place choisie,
Où l'œil de Dieu se pose avec amour.
Dans son azur, l'étoile de ta vie
Vers toi, vers lui, scintille tour à tour ;
Et le Seigneur sourit à sa lumière !
Sur ce miroir penché, comme le tien,
Mon cœur y jette une ardente prière
D'ami fidèle et de Breton chrétien !

AUX AMIS

QUI

NE SONT PLUS.

AUX FUNÉRAILLES DE MON JEUNE AMI, JOSEPH A. GIERIET.

(13 SEPTEMBRE 1881), MORT A 20 ANS.

Elle est tombée ! elle qui semblait forte !
Brillante hier, la jeune plante est morte :
Un doigt de glace a fauché cette fleur !
Dans ce cercueil gît, immense, la perte
D'un grand espoir, que le trépas arrête
Comme un voleur.

Si jeune encor ! Si riche d'espérances !
Et voir ton rêve aboutir aux souffrances,
Pour clore ainsi ta course de vingt ans !
Sentir l'amour, ô Joseph, en ton âme,
Et dans la nuit en éteindre la flamme !
Cruels instants !

Que peut ici tout le cœur d'une mère ?
Près de ton fils que peux-tu, pauvre père ?
Que de soupirs ! mais en vain, bonne sœur.
Il est tombé ! Parents, amis, sur terre
Nous n'avons plus qu'à pleurer et nous taire,
Le deuil au cœur !

.....

L'heure a sonné, qui taxe le courage :
Être chéri, pour le dernier voyage
Il faut partir et ne plus revenir ! ..."
Adieu navrant, qui jamais ne s'oublie ;
Dernier baiser, regard où l'âme lie
Le souvenir !

Aux rites saints, jeune chrétien, assiste !
Entre sans crainte : un père ne résiste
Au tendre appel de ses tristes enfants.
Porte bénie, ouvre pour lui la gloire,
Où le Sauveur fait part de sa victoire
Aux triomphants !

Larmes de sang, arrosant le calvaire !
Accents divins d'un martyre sévère !
Duel d'amour : Christ et maternité ! ...
C'est bien, pour nous, l'hymne des funérailles,
Le cri que pousse, et du fond des entrailles,
L'humanité !

Dieu t'a bénie : à ta couche dernière
Va reposer, belle fleur printanière,
Que nous pleurons en suivant le chemin.
La route est triste au cœur qui se rappelle
Que ce départ est l'absence cruelle
Sans lendemain !

Champ du repos, salut ! Calme, paix sainte,
~~A l'abri~~ de l'orage accueille en ton enceinte
L'hôte nouveau qui vient ici dormir.
Dernier sommeil, tu termines la vie !
Et l'âme enfin cesse d'être asservie
Et de gémir !

Pauvre limon, au sein de notre mère
Descends et reste : avec toi sous la terre
Descends et reste un dernier souvenir !
Adieu, sanglots, pleurs, regards de détresse,
Là, sur ta tombe, en scellent la tendresse
Pour l'avenir !

Que sont nos jours ?... La fuite d'un nuage !
Hier encore, astre heureux du jeune âge,
Tu rayonnais au Zénith de l'espoir !
Et désormais où retrouver ta trace ?...
Au penser seul, Joseph, que rien n'efface,
Jusqu'au revoir !

Le 16 septembre 1881.

NE PLEURE PLUS!

Consolation chrétienne à **Marie**
sœur de J. A. G...

Ne pleure plus sur cette chère tombe ;
Laisse la terre, où chacun de nous tombe ;
Sœur de son âme, au ciel ton noble essor !...
Mais si tes pleurs sont la douce rosée
Qui rafraîchit la poitrine embrassée ;
Oh ! pleure encor !

Ne pleure plus ! il a quitté du rêve
L'état trompeur : Sur l'éternelle grève,
Sœur de sa foi, vois-le tranquille au port ?
Mais si tes pleurs disent ta sainte envie :
De le rejoindre au séjour de la vie :
Oh ! pleure fort !

Ne pleure plus ! Ce que ton âme espère,
Il en jouit au sein de Dieu son père.
Sœur où trouver plus immense bonheur ?...
Mais si tes pleurs sont des pleurs de tristesse
Que l'exilée à sa patrie adresse
Pleure en ton cœur !

Ne pleure plus !... Dans un rayon de gloire,
Frère du Christ, partageant sa victoire,
Le vois-tu, sœur, goûtant l'Éternité !...
Mais si tu crains la terre et ses alarmes,
Va, donne cours à tes chrétiennes larmes
En liberté !

Ne pleure plus !... Le fils près de sa mère,
En boit l'amour sans une goutte amère :
Ton frère, sœur, a la mère de Dieu !...
Mais si tes pleurs, d'être loin de Marie,
Disent ta peine à ta mère chérie,
Pleure en tout lieu !

Ne pleure plus !... Mais plutôt en silence
Écoute, au soir, brise qui se balance,
Voix au soupir, l'âme qui vient causer !
Et, l'œil au ciel où brille son étoile,
Lance un regard que l'émotion voile,
Comme un baiser !

Rye, le 25 septembre 1881.

ÉLÉGIE.

A mon élève et ami, Léon Delmonico, (mort à 19 ans).

Sur la rive humaine,
Muse, qui t'amène ?...
Encore un soupir...
Qu'exhale une peine
Sur l'horrible arène
Où tout doit finir !

Va, fraîche carène,
Ta course fut vaine,
Puisqu'il faut périr !
La vague inhumaine,
Au gouffre t'emmène,
Rêve d'avenir !

O navrante scène !...
Sur l'humide plaine
Tu semblais courir
Vers cette île reine,
Où l'aube sereine
Sait tout embellir !

Sur la mer lointaine,
Le mal et sa haine
Semblaient s'endormir ;
Sur l'onde prochaine
La gloire certaine
Paraissait frémir !

D'espérances pleine,
Tu crus la Sirène,
Voulus atterrir ;
Mais, comme une hyène
La lame soudaine
Vient de te saisir,

Le flot se déchaîne ;
Au roc il t'entraîne !...
Et, pour t'engloutir,
Te brise, o carène ;
Et ta course vaine
Là vient aboutir !

.....

Déesse inhumaine,
Ta faux se promène
Et tranche à plaisir !
Ta funeste haleine
Distille la haine,
Et fait tout mourir !

C'est l'autre semaine,
Qu'au sombre domaine
Tu nous fis souffrir :
Et, ce jour de peine,
Cette tombe humaine
Tu viens d'entr'ouvrir !

Oh ! ne sois pas vaine,
Pitié ! mais enchaîne
Le doux souvenir !
C'est lui qui t'amène :
Plante la verveine
Qui doit refleurir !

Le 17 Mai 1883.

ÉLÉGIE.

En revoyant l'oranger et le laurier rose donnés en souvenir à ma noble amie, Madame J. Park, (morte le 13 juin 1883).

Je vous vois encore,
Arbustes chéris ;
Votre ombre décore
Ces gazons fleuris !

Que n'y vois-je l'ombre,
La trace des pas
Que le regret sombre
Demande au trépas ?

Pour vous pleins de vie,
Le soleil est beau,
Et ma noble amie
Dort dans le tombeau !

Vos fleurs entr'ouvertes
Causent mes soupirs :
Sur vos feuilles vertes
Que de souvenirs !

Je vis le mystère
Du germe naissant,
Et veillai sur terre
Le jet florissant ;

Puis, comme une mère,
J'entourai d'amour
La tige légère,
Arbuste en ce jour !

De la sympathie
Emblème pour moi,
A l'âme partie
Vous dites ma foi !

Précieux pour Elle
Fut le don du cœur ;
Et la main fidèle
En cueillit la fleur !

Votre beau feuillage
Croît et reverdit...
Et la douce image
Dans l'âme grandit !

Zéphyr qui voltiges,
Murmure confus,
Dormez sur ces tiges,
Elle n'entend plus.

Sa main plus n'arrose,
O mon oranger,
Le beau rosier rose !...
Tout est passager !

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE DE 17 ANS.

Charmante fleur, fraîche et gardant encore
Le doux parfum des baisers de l'aurore ;
Rose, au printemps dans toute sa beauté,
Je l'admirais ; l'intéressante vierge,
Riche d'espoir, se dressait comme un cierge
Devant l'autel de l'heureuse santé.
Pourquoi faut-il que, dans sa gloire atteinte,
Tombe toujours, comme une flamme éteinte,
L'illusion qu'on croyait vérité ?

Au sombre hiver, la plante agonisante
Penchait bien bas sa tige languissante ;
Du jeune front le tendre velouté
Avait fait place à la blanche tablette
D'un marbre froid : Déjà le noir squelette
Y promenait, osseux et trop hâté,
Le doigt cruel qui marque pour la tombe.
Par la pitié, sur ce front de colombe
Ne pouvait-il du moins être arrêté ?
Pourquoi sceller cette courte carrière ?...

Je la revis ; et mon cœur en arrière
Bondit, saigna, n'eut qu'un mot : Cruauté !
" Est-ce ton œuvre, ô marâtre nature ?
" Que t'avait fait la douce créature ?

« Où sont, mon Dieu, ton cœur et ta bonté ? »
D'un si beau corps, quelle triste relique !
J'entends encor l'adieu mélancolique
Que sa voix m'a, dans un souffle jeté ;
Je sens toujours cette main refroidie
Et des longs doigts cette chair engourdi,
Toucher de morte en ma paume resté !
Puis-je oublier, sur la lèvre entr'ouverte
Le lent souris ! Sur la plaine déserte
Tel un mirage, après avoir flotté,
Meurt et nous laisse en pleine solitude.
Dernier regard, regard de lassitude,
Que je t'ai vu, depuis que j'ai quitté
Le blanc chevet où, pesante, défaite,
Pour le sommeil posait la pauvre tête !
Combien mon cœur n'a-t-il pas répété :
« O Dieu puissant, quelle frêle victime !
« Faucher ainsi la fleur, c'est un vrai crime ;
« Et pour un père, oh ! oui, c'est cruauté ! »

Hier, hélas ! (n'était-ce pas la veille
Que cette voix, bruissant à l'oreille
Comme un soupir, m'avait tant attristé ?)
Hier arrive un ami qui murmure :
« Ami, c'est triste, et la chose était dure !
« Tu l'as connue au temps de sa beauté ;
« Près de la tienne elle avait sa demeure
« Si jeune encor, se peut-il que l'on meure ?
« Rien ne t'émeut, cruelle Déité !
« Ida n'est plus ! Elle dort, la pauvrette,
« Sous le gazon. Plus d'un cœur la regrette ;
« Mais de la fleur elle a tout emporté,
« Sauf un penser dont l'âme est bientôt lasse ! »

Et j'ai gémi : mon cœur a dit : "Tout passe";
Contre l'arrêt il était revolté.

Quelle est donc, ô mon Dieu, quelle est la loi fatale
Qui dans même tombeau roule tige et pétale,
Ironique baiser de la vie au trépas?
Pourquoi le spectre affreux foule-t-il sous ses pas,
Éclose de la nuit, entr'ouverte à l'aurore,
La rose qui se fane au soleil qui la dore?
Faut-il creuser le sol pour trouver l'être entier;
Le germe et le fruit mûr au pied de l'églantier,
Et la fleur éphémère en son berceau couchée?
Pour l'âme tristement sur la terre penchée,
La mort semble la vie, et la vie, une mort;
Tant l'on dirait deux sœurs aux bras d'un commun sort!

Ainsi pour nos regards, dès la première page,
Le monstre vient de clore un livre du bel âge!
A peine un jeune cœur y sut-il épeler
Les précoces espoirs qui semblaient l'appeler
Et formuler le rêve, où tous brûlent d'atteindre,
Mais qui, songe comme eux, ne naît que pour s'éteindre,
De ce livre fermé, de ce néant ouvert,
Quel écho nous arrive en ce sombre désert?
Parle, parle, nature! Oh! qu'est-ce que la vie,
Si par la main qui donne, elle est sitôt ravie?
A-t-il donc un matin; a t-il donc un midi,
Que son soir en la nuit est sitôt refroidi,
Ce jour que nous vivons sans presque le connaître?
Qu'est-ce que l'aujourd'hui qu'on ne peut faire naître,
Et qui meurt aussitôt que l'on va lui sourire?
De la tombe encor fraîche, un jeune cœur soupire;
Une plainte s'exhale et j'entends une voix:
"Aujourd'hui, ce n'est rien! Ce tertre parle, vois!

"Du sein qui se soulève, à peine est-ce une haleine ;
"A peine une parole ; et non mesure pleine,
"Mais d'un simple soupir simple et partiel repos !
"Aujourd'hui c'est l'éclair qui glisse sur les eaux ;
"C'est le rayon de l'œil qui d'un jet naît et passe ;
"C'est la ride qui meurt, l'image qui s'efface ;
"Le nuage qui rase un bout de l'horizon ;
"L'air qui s'échappe et fuit de sa courte prison
"Quand la main close rouvre une rapide étreinte !
"Aujourd'hui ce n'est pas même toute l'empreinte
"Qu'un désir formulé laisse à l'esprit humain.
"Aujourd'hui n'est pour nous que l'aube de demain,
"Comme d'hier encore il est le crépuscule.
"Espérance qui vient, souvenir qui recule,
"Voilà bien d'aujourd'hui la plus réelle part !
"Son aurore ici bas est si près du départ,
"Que l'heure fugitive est l'heure d'impuissance !
"Entre l'aube et le soir que peut la jouissance ?
"Plus éphémère encor que la vaine vapeur,
"La brise qui murmure, et le rêve trompeur,
"Elle n'est des rameaux que la brève échappée !
"Ah ! l'aujourd'hui, surtout, c'est pour l'âme frappée
"Le regret qui désole et l'intime douleur ;
"C'est l'effrayant néant dans toute son horreur,
"Tendant, pour engloutir, sa mâchoire béante !
"Aujourd'hui ? C'est d'un livre une page géante
"Pour l'esprit qui raisonne et pour le cœur saignant!"

O vie, humaine vie, un sentiment poignant
Oppresse et fait crier toute humaine poitrine !
Est-il, est-il, ô vie, une claire doctrine
Pour étancher la soif du mortel altéré
Qui dans l'ombre se couche après avoir pleuré ?

Ah ! qu'est-ce que la vie ? Et qu'est-ce que nous sommes,
Créatures d'un jour, pourquoi vivent les hommes ?
Pour un regard au ciel, un rêve dans l'azur,
Que de nuit et de pleurs dans le passage obscur ?
Que de lambeaux laissés ! Quel atroce martyre !
Puis quand sur les tombeaux l'âme folle délire,
Évoquant le rivage où la jette le temps,
Ainsi qu'un voile noir sur les sombres étangs,
Le doute, l'ignorance, épaissit le mystère ;
Et seule, à deux genoux, l'âme brisée, à terre,
N'entend plus que l'écho d'un froid ricanement :
"Qu'importe d'où vient l'ombre ? Elle vit un moment!"

Et les siècles ont fui consumant les années
Et les races aussi, victimes condamnées ;
Et le temps et la mort se dressent triomphants !
O Saturne cruel, où sont tous tes enfants ?
Quoi ! monstre, ton baiser dès le matin dévore
Les fruits que de ton flanc il reçoit à l'aurore !
Et pourtant si chétif que soit ce vermisseau,
Ce rien que le sépulcre arrache à son berceau,
N'est-il pas un esprit qui brûle de comprendre,
N'est-il pas, pauvre cœur, altéré de surprendre
Le mystère écrasant de sa vile carrière ?
Pourquoi l'intelligence et sa volée altière ?
Pourquoi le sentiment aux intimes ardeurs ?
S'il ne peut d'un soupçon sonder les profondeurs,
S'il lui faut tressaillir, trembler dans les ténèbres ?
S'accroupir et pleurer, plein d'angoisses funèbres ?
"Enfant de l'inconnu, dans le sein maternel
"Retourne, va chercher ton point originel !"

O Cassandre impuissante, au cri de tes entrailles,
Qui sans cesse prédis tes propres funérailles,

Large cœur qui gémit depuis que souffre un cœur,
Déplorable victime aux pieds de ton vainqueur,
Souffrante humanité, quelle est ta destinée ?
D'un immense soupir ne sembles-tu pas née ?
Un second, non moins triste, est ta vie ici bas ;
Et d'un troisième enfin tu scelles ton trépas !

Oui ! je sais, le soleil sur maintes beautés brille ;
Le firmament rayonne et l'étoile y scintille !
La flore du tropique étale ses trésors !
Les gloires sont sans nombre, ainsi que les accords,
Sur les monts, dans la plaine, aux bois, dans le parterre!
La nature déborde, et partout sur la terre
La vie à riches flots circule et l'embellit !
Cent fois l'heureux regard peut effleurer un lit
Dont mille fleurs lui font une couche choisie ;
L'air a de doux parfums, le goût, son ambroisie,
L'esprit a ses espoirs et ses illusions ;
Le cœur a ses amours, ses aspirations ;
Mais tout cela s'enfuit : c'est un rêve éphémère ;
Et l'homme désolé, dans sa tristesse amère
Courbe la tête et dit : " Tout n'est que vanité ;
" Tout passe dans le monde où meurt l'humanité !
" Hier déjà n'est plus ; demain déjà commence ;
" Dans ce flux et reflux de cette mer immense.
" Aujourd'hui, c'est le flot sur la plage jeté,
" Et le flocon d'écume aussitôt emporté."

Oui, je sais, l'espérance a sa brillante étoile
Qui de son front luit pour guider notre voile,
Et son écharpe verte aux plis consolateurs.
Mais, hélas! quand du temps les grands bras destructeurs
Fauchent, fauchent toujours en notre solitude,

Comment l'âme en sa nuit, prise de lassitude,
Ne serait-elle pas un peu sourde à l'espoir ?
Et sur la tombe ouverte où le jour voit son soir,
Comment sa triste voix n'aurait-elle une plainte ?
" Quoi naître pour pâlir, dans la douleur étreinte ?
" Naître pour soupirer ? Quoi, naître pour mourir ?
" Si jeune et belle ! ô Dieu, devait-elle périr ! "

Rye, 24 Février 1883.

AUX FUNÉRAILLES D'UNE AMIE.

ÉCHOS DE L'ATTENTE.

Une goutte que l'aube glisse,
Comme un pleur
Un papillon sur le calice
D'une fleur ;
L'onde berçant la frêle image
D'un roseau ;
Dans le bosquet le doux ramage
D'un oiseau ;
Par le ciel bleu gentille étoile
Qui luit ;
Sur l'horizon coquette voile
Qui s'enfuit :
Voilà pour toi, joyeuse lyre
Des tableaux,
Que la muse qui s'en inspire
Trouve beaux !
Mais quand le luth, triste, soupire
Sous l'arceau,
Plaintive voix, pieux délire
Du tombeau,
Touche-t-il moins l'âme attendrie
Au saint lieu ?
A-t-elle la fibre amoindrie
Près de Dieu,

Quand l'orgue pleure en harmonie
La douleur ;
Qu'elle écoute la symphonie
Du malheur ?
Quand l'espérance chante et dore
L'avenir ;
Que de sa croix le Christ encore
Vient bénir,
Sent-elle moins cette parole :
" Ne crains rien ;
" Je suis la vie et je console
Le chrétien."

Ainsi sentit mon cœur l'autre jour au saint temple ;
Dans ma mémoire ainsi depuis reste gravé
Le tranquille tableau que mon âme contemple.
L'écho d'un autre monde en elle est soulevé :
De quels pensers la Foi peuple cette atmosphère
Sous la voûte assombrie, en face de l'autel !
Qui donc nous y rassemble ?... Ainsi qu'on doit le faire,
Nous venons apporter notre hommage mortel
Aux restes vénérés qui furent une amie...
L'heure n'est pas encore : assis en notre deuil,
Sous l'aile du Très-Haut, troupe presque endormie,
Nous attendons, rêveurs, à quelques pas du seuil.
Le jour, un sombre jour, tombe d'un ciel humide,
Et semble dans la nef se creuser des abris :
Sous ce voile flottant, incertaine et timide,
La lumière n'est plus que de ternes débris ;
Et dans cette pénombre où l'âme est envahie
Par le souffle du Christ emplissant le saint lieu,
Le cœur se sent entier pris de mélancolie,
La terre disparaît, et l'on écoute Dieu !

.....

La pluie, à coups fréquents frappe la vitre peinte,
Le vent siffle et gémit dans le calme vaisseau,
Et l'étrange concert rend une sourde plainte :
On dirait un soupir échappé du tombeau.
Qu'est-ce ?... un autre y répond du fond du sanctuaire !
Entends-je ton soupir, Ange de la Douleur,
Rouler comme un sanglot jusqu'au pied du Calvaire.
Es-tu l'humaine plainte exhalant du malheur
L'accent mystérieux, la note douloureuse ?
Es-tu l'humble prière, implorant l'Éternel ?
Es-tu, divin murmure, une voix amoureuse,
Conviant des enfants sur le sein paternel ?
.....
C'est une âme qui pleure, une âme qui soupire ;
C'est l'orgue qui module un prélude touchant :
C'est le pieux frisson dont ta harpe s'inspire,
Séraphin, que Sion mêle au céleste chant !
.....
Puis les accords voilés expirent sous la voûte :
Ainsi sur une lèvre un souffle qui s'éteint,
Et que dans son écho l'oreille encore écoute ..
Seul un gémissement ! L'âme du vent se plaint ;
Sa morne voix poursuit l'hymne de la tristesse ;
Et le penser rêveur, infortuné banni,
Interroge la rive où gît sa petitesse,
Embrasse l'espérance et songe à l'Infini !
L'abîme est devant lui ; la vague monte au faîte,
Et la frêle nacelle est le jouet des flots !
.....
Mais de nouveaux accords sous l'ogive discrète
Redisent la douleur : voici d'autres sanglots.
Est-ce d'une poitrine une plainte nouvelle ;
Un soupir retrempé dans un arrêt du cœur ?
.....

L'âme pleure toujours, mais la foi s'y révèle,
Et l'accent de l'espoir y domine en vainqueur.
Sous les lambris sacrés, roule, douce harmonie ;
Résonne sur la terre, écho tombé du ciel ;
Pour la pauvre déchue implore, voix bénie !
Quand tu parles à Dieu, la crainte a moins de fiel,
La mort, moins de laideur, le sort moins de mystère ;
Et l'on comprend le rêve avant l'éternité !

.....

Rêve, songe d'un jour, passage sur la terre,
Illusion, c'est toi, qui tiens l'humanité
Tremblante sur la tombe en face de l'abîme...
" Lève les yeux : espère ! " Oh ! d'où vient cet accent ?

.....

Je te contemple, ô Christ, et ta face sublime
M'accueille et me sourit, Sauveur compatissant,
" Espère," me dis-tu, chaque fois que mon âme
Relève sur ton front un regard indécis !
Vitraux divins, versez à qui vous les réclame
Ainsi qu'aux saints parvis, des rayons adoucis !
Pousse jusqu'au Seigneur le cri de tes entrailles ;
Pleure, pleure, ô nature : il est dur de mourir !
Mais fais vibrer, ô Foi, l'écho de ces murailles ;
Espérance, console ; amour, viens secourir !
Soupirez et chantez, mêlez vos harmonies,
Prières et douleurs, funéraire concert ;
Répandez devant Dieu vos ondes réunies ;
Soyez pour ses enfants la plainte du désert !
S'il est juge, il est père : et tout père a son cœur.

.....

Soudain l'orgue s'arrête ; il semble prendre haleine.
C'est le temps d'un soupir. Puis, à sa voix, en chœur
Se mêlent d'autres voix. Voici l'humaine plainte :

L'âme parle, gémit, murmure la prière :
D'autres accents voilés redisent ses douleurs,
Ses craintes, ses espoirs, sa ressource dernière ;
Elle supplie, attend, soupire, fond en pleurs,
Comme l'orgue sacré dont la voix l'accompagne ;
Et le penser reprend le funèbre sentier !
Pour entendre le Christ il gravit la montagne,
Et demande à la croix l'oracle tout entier.
Puis tout se tait : le temple est une solitude ;
La voûte ne rend plus que la plainte du vent ;
Et l'âme, les échos de la touchante étude ;
Car ces accords voilés, on les entend souvent
Préparer au saint lieu ceux du rite sacré.
....
Ce n'était que l'essai d'une étude discrète ;
Et le prélude avait, comme Muse, à son gré
Pris le cœur du chrétien et l'âme du poète.
C'était sans doute, ami, de l'inspiration
L'heure qu'il faut saisir, ou qui hâte sa fuite.
Ces plaintes, ces soupirs, ces accords de Sion,
L'orgue me les pleura. Plus d'une voix ensuite
Me les a dits au cœur sur des tons bien touchants :
J'ai contemplé de près la dépouille mortelle ;
J'ai vu le lit creusé dans les funèbres champs ;
J'ai dit l'adieu suprême, entendu, voix cruelle
La plainte du tombeau, la plainte du cercueil,
Le baiser effrayant de la motte de terre,
Dans les sombres sapins, comme un écho de deuil,
Le souffle de la brise ; et cependant, mystère !...
Mon âme a pu laisser luth et muse se taire
A l'hymne que la mort chante au funèbre seuil !

Rye, le 6 Mai 1883.

NOTES

AVANK-DU.

Génie du mal. *V. note* " Hu-Gadarn."

ARMORIQUE.

Armorique (celt. ar, sur + mor, mer), nom donné aux côtes de la Gaule le long de la Manche et de l'Océan, de l'embouchure de la Seine à celle de la Loire, comprenant toute la Bretagne actuelle. Le nom d'Armorique paraît même avoir été quelquefois étendu à tonte la partie occidentale des côtes de la Gaule, le long de l'océan Atlantique. Les cités armoricaines se soulevèrent contre les Romains en 408 et formèrent dès lors une puissante confédération.

BÉLISANA.

Koridwen, Eire, et comme déesse de la lune, Bélisana, compagne de Bel, le soleil.

Légende de Koridwen et de Gwyon; contraction de Gwyddon, comme Gaël, de Gadhel.

Koridwen (la fée blanche), celle qui retient toute science dans la nuit première, a mis les six plantes efficaces dans la chaudière d'airain entourée des perles de la mer. (Les six plantes sont la sélage ou herbe d'or, la jusquiame, le samolus, la verveine, la primevère et le trèfle). Le nain (korrig), le voyant (Gwyon), est auprès, veillant sur le vase et mêlant le breuvage. Trois gouttes bouillantes rejaillissent sur sa main; il porte son doigt à ses lèvres; à l'instant même, la science universelle se dévoile à lui. Koridwen, irritée, s'élance pour l'anéantir. Il fuit, poursuivi par elle d'une course effrénée, et tous deux prenant tour à tour mille formes diverses, l'un pour échapper,

l'autre pour atteindre. Enfin, Gwyon s'étant changé en grain de blé, la déesse, changée en poule noire, le saisit et l'avale. Elle conçoit aussitôt, et, après neuf mois, met au monde un enfant merveilleux, qui reçoit le nom de Taliésin, c'est-à-dire "front rayonnant". Taliésin, incarnation de Gwyon, est la personnification de la science humaine et spécialement de la grande organisation religieuse, poétique et scientifique : c'est le druidisme fait homme.

BEL-HÉOL.

Belen, Bel, Bel-Héol.

Belen, le guerrier aux cheveux d'or, le brillant Héol aux rayons de flamme, le roi du soleil qui réchauffe le cœur des braves, qui fait croître le blé, la vigne et les plantes salutaires au corps de l'homme affaibli par la souffrance. Les guerriers l'invoquent plutôt que Camul même (le Mars gaulois) et Tarann (le tonnerre personnifié), en allant à la bataille. La plupart des dolmens et des alignements sont orientés vers le lever du dieu soleil. Le premier mai, des feux sont allumés de montagne en montagne dans toute l'étendue de la Gaule, célébrant le triomphe annuel du radieux Bel sur le sombre hiver. Ce feu s'appelait le feu de Bel (Bel-tan).

Dans le chant intitulé : "Le vin des Gaulois et la danse de l'épée," le barde Liwark-henn appelle Bel tout à la fois le Flambeau sublime, le Régulateur du ciel, le Taureau du tumulte, le Chef de guerre, le soutien dans la bataille. Bel ou Belen correspond au Bel ou Baal chaldéen et phénicien, comme Héol à Hélios, cependant les anciens l'interprétaient plutôt comme identique au radical latin bel, bellum, Bellona, et faisaient de Belen, et avec raison, un Mars-Apollon.

CAMMA.

Belle prêtresse gauloise dont le mari avait été tué en trahison par un autre guerrier épris d'elle. Le meurtrier poursuivait la veuve de ses obsessions. C'était un chef puissant : il gagne ou intimide les parents mêmes de Camma; elle paraît se rendre. Le moment des noces arrivé, elle prend une coupe d'or, fait une libation à la divinité qu'elle sert, boit la première, et tend

la coupe au fiancé. Il la vide d'un trait; elle jette un cri de joie: "Sois témoin, chaste déesse, que je n'ai consenti à survivre à mon cher Sinat que dans l'attente de ce jour! Je l'ai vengé! Je vais le rejoindre. Et toi, dis aux tiens qu'ils te préparent un sépulcre; car voilà le lit nuptial que je t'ai destiné!" La coupe était empoisonnée.

Une autre Gauloise, dont parle Plutarch (De Virtutibus mulierum), Khiomara, tombée, dans une guerre, au pouvoir d'un centurion romain qui lui fit violence, semble calmer son indignation quand il lui offre de la rendre à son mari à prix d'or. Mais pendant que le centurion compte l'or apporté par deux serviteurs gaulois, ceux-ci, à un mot de Khiomara, l'égorgent. Khiomara emporte la tête du Romain dans le pan de sa robe. Arrivée devant son mari, avant de lui parler, avant de l'embrasser, elle jette à ses pieds la tête sanglante, et lui apprend à la fois l'outrage et la vengeance. "O femme, s'écrie-t-il, que la fidélité est une belle chose! — Oui, répond-elle; mais ce qui est plus beau encore, c'est de pouvoir dire: Deux hommes vivants ne se vanteront pas de m'avoir possédée."

CARNAC.

Carnac (celt. cairn, pierre, rocher), 2,871 hab., bourg du Morbihan, très riche en monuments mégalithiques. On y voit le tumulus du Mont-Saint-Michel, haut de 44 mètres, vingt dolmens, sept menhirs isolés et les célèbres alignements de menhirs qui ont pris le nom de cette localité. Ils sont dirigés du S.-O. au N.-E., et comprennent aujourd'hui trois groupes: celui du Menec, près du bourg, composé de onze lignes; celui de Kermario, où il n'y a que dix rangées, et celui de Kerlescant, qui en compte treize. En général, la hauteur des menhirs va en diminuant d'un bout à l'autre des rangées. L'Etat est aujourd'hui possesseur de ces monuments, les plus beaux en ce genre. Le nombre de ces pierres levées n'est plus guère aujourd'hui que d'un millier; au seizième siècle, on en comptait encore de 12,000 à 15,000.

CAIRNS.

Pierres. Le dieu des Cairns est Gwyon-Teutatès (Tut-tat, père des hommes) figure formidable et obscure; à lui son

dédiés des Cairns ou monceaux de pierre innombrables : on lui offre des sacrifices sanglants : de même que Koridwen, déesse de la lune, il règne dans la nuit, dans cette nuit d'où il a tiré ses enfants, les Gaulois; c'est la nuit qu'il a évoqué notre globe du chaos; c'est pourquoi l'astronomie gauloise compte par nuits, et non par jours; par lunaisons, et non par mois solaires. A ces sombres caractères, César le prend pour Dis, dieu des enfers, pour le triste Pluton. C'est le nom qu'il porte dans le poème. Les Latins appelaient ces monceaux : "Acervus Mercurii," et le moyen âge les nommait des Monts-joie.

DIS.

Dieu de la nuit sombre. *V.* "Cairns."

DOLMEN.

Dolmen (bas-bret. taol ou tol, table+maen ou men, pierre). Monument druidique ou celtique, formé d'une grande pierre plate posée sur deux pierres dressées perpendiculairement. On présume que les dolmens marquent le lieu où se trouvent des tombeaux de guerriers gaulois.

DRUIDE.

Homme-chêne ou homme du chêne.

Derw (kimro-gallois); "deru, dero" (kimro-breton), "dair" ou "dear" (gaélique), chêne; "druidh, derwydd, derwyddon, drouiz, dryw," druide. Les anciens connaissaient très bien l'identité des deux noms : Diodore traduit druides par "Saronides," du grec "saron" (chêne). Le nom sacré du chêne a disparu de la langue française; il ne nous reste que le nom vulgaire de "tann" qui n'a plus que le sens restreint de l'écorce de chêne, le "tan" d'où "tanneur, tannerie." Le bouleau était l'arbre des bardes, comme le chêne l'arbre des druides. Ainsi druide est dérivé de "De" (Dieu) et "rhouyd" (parler).

Les druides se partageaient en trois classes :

1° les druides proprement dits ou prêtres, qui furent dans l'origine possesseurs du suprême pouvoir, mais qui le cédèrent dans la suite aux "brenns" ou chefs guerriers;

2° les "eubages," devins et sacrificateurs, comme les ovates; accompagnant les druides et les druidesses;

3° les "bardes" qui chantaient les hymnes divins et les exploits des héros.

Les druides avaient les mêmes opinions astronomiques que Pythagore, qui les tenait d'eux selon toute apparence. Hécatée nous apprend que les habitants de l'île de Bretagne croyaient voir des montagnes dans la lune. Le chant des "Séries" enseigne qu'il y a sept soleils et sept lunes. Tout porte à croire que les druides connaissaient la vraie position du soleil au centre de notre système planétaire. "Je demanderai aux bardes du monde, dit un chant attribué à Taliésin, et pourquoi les bardes ne me répondraient-ils pas? je leur demanderai qui soutient le monde pour que, privé de support, il ne tombe pas; et, s'il tombe, quel est le chemin qu'il suit? Mais qui pourrait lui servir de support? Quel grand voyageur est le monde! Tandis qu'il glisse sans repos, il demeure tranquille dans son orbite; et combien la forme de cette orbite est admirable, pour que le monde n'en tombe dans aucune direction!" (Chant du monde).

Les druides partageaient le ministère de la religion avec les druidesses qui, quoique dans leur dépendance, jouissaient aussi d'une grande autorité; elles réglaient à elles seules les mystères et les sacrifices de certaines divinités, qui ne voulaient que des femmes pour prêtresses, et dont les autels étaient interdits aux hommes. On distinguait trois classes de druidesses; les unes, comme les Vestales romaines, devaient toujours rester vierges; d'autres, quoique mariées, vivaient dans la retraite, et restaient constamment auprès des dieux qu'elles desservaient, excepté un seul jour de l'année, où elles pouvaient se rendre chez leurs époux; *enfin les dernières ne se séparaient pas de* leurs maris. L'île de Sena, Sène, Sein, île du département du Finistère dans l'Atlantique, au N.-O. de la baie d'Audierne, en face de la pointe du Raz de Sein et célèbre, à l'époque gauloise, contenait un collège de druidesses. Elles y étaient au nombre de neuf, vouées à une perpétuelle virginité. Du reste, elles n'avaient d'autre nom que celui de l'île qu'elles habitaient, ou plutôt elles avaient donné à cette

île leur nom, qui en langue celtique signifie " vierge sacrée."

ESUS.

Lucain le nomme Esus, un écrivain postérieur, Lactance, l'appelle Heusus. Euzus ou Heûzuz en breton veut dire encore aujourd'hui l'effroyable, celui qui inspire l'épouvante. En gaélique écossais, agaiz, eugaiz, a le même sens. Il est probable que ce sens qualificatif n'est que dérivé et secondaire; et qu'il avait une signification plus haute et plus métaphysique.

Esus, le Terrible, s'appelle aussi dans les Triades, Diana, ou l'Inconnu et Crom, d'où Crom Lekh. Le cercle de pierre, image du cercle infini, est son emblème. Crom signifie courbe, la courbe qui n'a ni commencement ni fin, le cercle.

Esus remplit de son invisible présence les profondeurs des bois sacrés; c'est ce tout-puissant inconnu, ce "Seigneur de la forêt" que le prêtre tremble de rencontrer sous la voûte des chênes; il est celui que craignent ces Gaulois, qui ne craignent aucun être créé. (Lucain.) On lui sacrifiait des victimes humaines.

GAVR-YNYS.

Gavr-Ynys (en breton île de la chèvre) petite île du golfe du Morbihan où il existe, sous un tumulus, un dolmen dont les pierres verticales des parois sont couvertes, sur leur face intérieure, de dessins rappelant les tatouages des sauvages. Ce dolmen, découvert en 1832, se compose de deux étages superposés. C'est un des plus curieux monuments mégalithiques du monde entier. Son érection semble devoir être rapportée aux derniers temps de l'époque robenhausienne. L'île appartient à M. de Closmadeuc et n'a pas d'autre habitation qu'une ferme dont le tenancier est chargé de faire visiter le dolmen aux étrangers.

HU-GADARN.

Hu, le Puissant, le Fort, suivant la tradition des Kimris (Triades de l'île de Bretagne, Trioedd Ynys Prydain), amena les Kimris du pays de l'été nommé Deffrobani (du côté où est aujourd'hui Constantinople, ajoute un ancien commentateur,

Cette émigration est peut-être celle dont parle Hérodote. Elle eut pour but d'aller fonder en Occident un grand établissement religieux et politique de toute la race gauloise. Ici, Hu est un être purement humain. Dans d'autres triades et poésies gauloises, Hu figure comme un personnage cosmogonique, mari de Koridwen, sauveur de la terre, qu'il délivre du déluge suscité par Avank-Du; mais il n'est pas l'Être suprême, et il semble reconnaître la supériorité d'un autre génie, Uther-Pen, Dragon (Uther à tête de serpent). Dans le chant d'Uther-Pen-Dragon, le dieu Hu aux ailes étendues a un fils qu'on appelle le protecteur de grands privilèges, le héraut bardique, le ministre, et qui est probablement le Hu de l'histoire.

Voici la légende cosmogonique de Hu-Gadarn, liée étroitement à celle de Koridwen et de Gwyon; elle est de la plus haute antiquité, et nous sommes loin de la connaître en entier.

Koridwen, la Nature, engendre la belle Creiz-Viou, le Milieu de l'Œuf, le germe, le principe de vie, et le hideux Avank-Du, le crocodile noir (ainsi appelé approximativement; c'est un monstre qui a une coque et une écaille), le dévorant, le principe de mort, le typhon celtique. Avank-Du, en se jetant dans le lac des Grandes-Eaux, fait déborder le lac, et la terre est submergée. Un seul couple humain échappe à l'aide d'une barque. Hu-Gadarn, Hu le Fort, mari de Koridwen, prend ses deux bœufs et les attèle à la coque du monstre. Ils tirent, ils tirent si puissamment, qu'ils arrachent le monstre du fond du lac; ils meurent tous deux dans l'effort; mais le lac rentre dans son lit, et la terre est délivrée des eaux. A la suite de cette première partie de la légende doit se placer le mythe de la chaudière, l'apparition de Gwyon (l'Esprit) et sa lutte avec Koridwen, à laquelle il dérobe la science qu'il révèle aux hommes. C'est la trinité polythéiste : Koridwen, la Nature, qui produit le bien et le mal; Hu, la Force, l'Activité qui sauve le monde; Gwyon, l'Esprit, l'Intelligence, la Science, qui initie le monde sauvé par Hu.

Les traditions des Kimris indiquent que Hu ne s'établit point sur le continent gaulois, qu'il vint le long de la mer Brumeuse dans le pays de Llydaw (notre Bretagne), d'où il passa dans l'île d'Albion. D'autres peuplades l'y suivirent, les

Logriens et les Bretons, qui changèrent le nom de l'île d'Albion en celui de Bretagne (Britain, Bretaen, Prydain).

IRMINSUL.

Dieu préposé à la garde du chêne, aux branches duquel étaient suspendus les armes et les instruments des aïeux.

KLAZ-MERZIN.

A l'extrémité du continent, en face de l'île sainte où résident les "neuf Sènes" au pied du gigantesque promontoire du Plogoff, s'étend une baie semée d'écueils où la mer se brise avec une plainte éternelle. C'est là qu'affluent, dans la nuit du jugement, les âmes qui doivent quitter la grande Gaule. Le peuple de ces côtes, dit le poète Claudien, entend les gémissements des ombres volant avec un léger bruit... il voit passer les pâles fantômes des âmes. A minuit les pêcheurs, les nautonniers de ces rivages entendent heurter à leur porte; ils se lèvent, ils trouvent sur la plage des barques inconnues qu'ils sentent s'appesantir sous la charge d'hôtes invisibles. Ils font voile au couchant, emportés sur les flots avec une rapidité étourdissante. Lorsqu'ils touchent à la côte de l'île de Bretagne, les barques s'allègent; les âmes sont parties. Elles sont allées au Klaz-Merzin ou le tombeau de Merlin. Merlin est un des noms de Gwyon ou Teutatès, et comme Taliésin, une personnification du druidisme. Le Mercure gaulois est le guide des voyages célestes comme des voyages terrestres. Il est le conducteur des âmes aux espaces sans bornes. Son royaume est le firmament.

GUI.

Plante sacrée quand elle croissait sur le chêne, chose rare. Quand les druides l'y avaient rencontrée, ils allaient la chercher avec respect, en criant: "Au gui l'an neuf! au gui!" Un prêtre, vêtu d'une robe blanche, montait sur l'arbre et coupait le gui avec une faucille d'or. Les druides en distribuaient les feuilles au peuple comme un présent du ciel.

KOR.

Nain, Kor, ou Korrig, en breton, quelquefois "Dus" génie de la nuit.

KORIDWEN.

Voir "Bélisana".

LORMARIAQUER.

Lormariaquer ou Locmariaker, (c-à-d. ville de l'hermitage de Marie), 2184 hab., bourg de France, dans le canton d'Auray, arr. de Lorient (Morbihan), petit port sur le golfe de Morbihan, à l'entrée de la rivière d'Auray et près de l'île de Gavr-Ynys. Beaux monuments mégalithiques, parmi lesquels on remarque un menhir gigantesque, le plus grand de tous les menhirs connus.

MENHIR.

Menhir, (bas-breton men, pierre, et hir, long), bloc de pierre d'une hauteur quelquefois considérable, élevé en forme de colonne. On retrouve des menhirs ou pierres levées dans certaines contrées de la France, surtout dans la Bretagne. Ils servaient au culte religieux des druides et des anciens Gaulois.

MOR.

Mor, abréviation de Morbihan. Morbihan, département maritime du N.-O. de la France, formant une partie de l'ancienne province de Bretagne, et qui doit son nom à la petite mer intérieure appelée Morbihan, (Mor, mer, bihan, petite) en breton. Le Morbihan est semé d'îlots dont on ne compte pas moins de 300. Le sol du département, surtout sur le littoral autour du golfe du Morbihan et dans les nombreuses îles de ce golfe, ainsi que dans les landes de Lanvaux, est couvert de monuments mégalithiques : dolmens, menhirs, cromlechs, dont les plus célèbres sont ceux de Locmariaquer, de Gavr-Ynys, de Carnac, de Plouharnel, etc.

PLOGOFF.

Plogoff. *Voir* " Klaz-Merzin ".

SÈNES.

Voir " Druide ". Le nautonnier qui, durant les nuits d'orage, rase les bords escarpés de ces écueils toujours battus des flots en furie, entrevoit sur la pointe des rocs tournoyer des flammes rougeâtres, des fantômes aux longues chevelures, agitant des torches ardentes dont la lueur se confond avec celle de la foudre. Ce sont les Sènes accomplissant leurs rites interdits à l'œil des hommes.

SELAGE.

Pour cueillir la sélage, les druides devaient s'y être préparés par une ablution et un sacrifice ; pieds nus, vêtus de blanc, ils devaient l'arracher de la main droite en se baissant comme par hasard, et la main gauche devait ensuite la saisir.

TEUTATÈS.

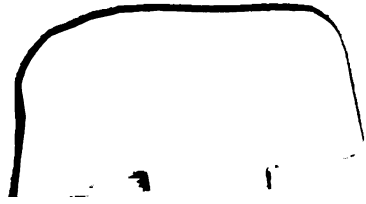
Voir " Dis " et " Klaz-Merzin ".

L'UTHER-PEN-DRAGON.

L'Uther-Pen-Dragon. *Voir* " Hu-Gadarn ".

VENÉTIE.

Venétie, pays des Vénètes, peuple maritime de l'ancienne Gaule (département du Morbihan, arrondissement de Saint-Nazaire) qui avait de nombreuses places fortes, des ports, et que César défit dans sa troisième campagne, capit. Vindana-portus (Locmariaquer) ; d'autres pensent que c'est Vannes (Gwenet), port d'où sortit la flotte des Vénètes.

TABLE DES MATIERES.

PRÉFACE.
La Druidesse, - - - - - - - 1
A mon Ami E. A... (Remercîments pour les Échos et Reflets), - - - - - - - 56
Ode à la France, - - - - - - - 58
Rêverie, Souvenir de l'Iowa, - - - - - 63
Ode à la Bretagne, - - - - - - - 75
Pour la table Alsacienne, - - - - - 82
Sonnet sur les vers de E. A.,. (L'Alsace). - - 84
A Gambetta et à Chanzy, - - - - - 85
Winona, la Vierge Indienne, - - - - - 88
Amertume, - - - - - - - - 121
Courage, Espoir, - - - - - - - 124
Charité, - - - - - - - - 127
A Mme E. A... (Remercîments pour les Mémoires d'une Hirondelle), - - - - - - - 134
A Mme E. A..., Bons Souhaits, - - - - 137
A la Muse, - - - - - - - - 139
Souvenir d'une visite à un Ami, - - - - 142
Coco, - - - - - - - - - 144
Sonnet, - - - - - - - - 153
Épine et Souvenir, - - - - - - 155
Voix amie, - - - - - - - 165
Aux heures cruelles du Martyre, - - - - 168
Élégie fraternelle, - - - - - - 169
Hier, Aujourd'hui, Demain, - - - - 171
A E. A.., (Marie V. Constant), - - - - 176
Le 1er Janvier 1888, - - - - - - 179
Aux funérailles de J. A. Gieriet, - - - 183
Ne pleure plus (A M. C. G...), - - - - 186
Élégie à Léon Delmonico, - - - - 188
Élégie à Mme Joseph Park. - - - - - 190
Sur la mort d'une Jeune Fille de 17 ans, - - 192
Aux funérailles d'une Amie, - - - - 199
NOTES, - - - - - - - - 205